





~~E 177.~~

J. O. G.



377.

L'HEUREUX  
**NAUFRAGE,**  
S U I T E  
**DES AVANTURES,**  
DES LETTRES GALANTES,  
E T  
**DE LA PROMENADE**  
D E S  
**TUILLERIES.**  
T O M E I I.



**A AMSTERDAM,**  
Chez N. ETIENNE LUCAS,  
Libraire, dans le Beurs-straat près le Dam,  
à la Bible.

---

**M. DCC. XVIII.**





A U

BEAU SEXE.

**M**ES DAMES,

*L'accueil favorable que vous avez fait à mes Aventures & Lettres Galantes, m'oblige à vous en dédier encore la suite, qui n'est pas moins agréable que la première Partie. Je n'ai point balancé dans ce dessein, quand j'ai fait réflexion que c'est*

*à 2                    vous*



## E P I T R E.

vous qui les avez fait naître. Je ne vous rends que ce qui vous appartient ; & c'est moins un Présent que je vous fais, qu'une dette dont je m'aquitte. Il est vrai, qu'en même tems, je vous engage d'en être encore les Protectrices. Vous ne pouvez négliger les Ouvrages de vos charmes, puisque c'est par eux que vous êtes les objets de nos admirations, & que vous avez aquis le glorieux titre de la plus belle moitié du monde. J'avouë qu'il falloit un génie plus élevé que le mien pour traiter des sujets si beaux, & d'une si grande délicatesse. Mais je me flate que les sentimens de mon cœur



## ÉPI TRE.

cœur auront pû suppléer au défaut de ma plume. J'ai toujours conçu tant d'amour, & de si hautes idées de vos perfections, qu'elles m'ont rendu capable d'en faire des portraits plus fidèles. Je vous ai considéré comme les sources de la politesse la plus naturelle, & la plus parfaite, & comme des Maîtresses qui font l'honnête homme aussi bien que l'homme amoureux & galant. Mais sur tout, je vous envisage comme les causes des plus grandes vertus, & des actions les plus héroïques. Vous avez animé les plus grands Héros à toutes ces actions éclatantes, qui ne les ont fait aspi-

à 3 rer

## EPITRE.

rer à des Couronnes, que pour  
avoir l'honneur & le plaisir  
de les apporter à vos pieds.  
Les Auteurs mêmes les plus  
fameux ont employé leurs lau-  
riers à vous couronner; &  
si je suis jamais assez heu-  
reux pour avoir quelque part  
à la gloire du Parnasse, je  
la rapporterai toute à vous,  
& publierai par tout, que je la  
dois à la passion que j'aurai  
toute ma vie d'être le plus  
vif & le plus zélé de vos  
Adorateurs.

L. C. D. M.

L'HEU-



# L'HEUREUX NAUFRAGE.

**L**E Ciel étoit obscurci d'un nuage affreux, & la Mer agitée d'une cruelle tempête, lorsque des Côtes de Bretagne on apperçût un Vaisseau qui vint se briser contre un Rocher. Tous ceux qui y étoient furent noyez, excepté un jeune Cavalier bien fait, qui se sauva à la faveur d'une planche. Plusieurs personnes qui avoient tremblé pour lui durant le péril, ravies de l'en voir delivré, vinrent lui faire offre de service; mais comme il n'entendoit pas leur langue, il ne pouvoit leur répondre. Son air noble, & la richesse de ses habits, persuadèrent qu'il étoit homme de qualité. Cette pensée redoubla la joye d'un chacun, & le fit regarder avec des yeux de distinction.

A

Le

Le Comte de Kermadet qui étoit là présent, n'en fut pas moins touché que les autres. Il lui fit mille honnêtetez, & le mena dans son Château qui n'étoit qu'à une lieue de la Mer. Il n'oublia rien pour le bien traiter. Et comme il avoit chez lui un homme qui sçavoit plusieurs langues, il aprit que ce jeune Cavalier se nommoit Dom Francisco d'Albaze; qu'il étoit Cadet d'une des plus illustres Maisons de Castille; qu'étant monté sur un Vaisseau d'Espagne pour passer en Angleterre, il avoit été attaqué par un Armateur François; qu'après un long Combat il avoit été contraint de se rendre; qu'aussi-tôt le Vaisseau Espagnol, qui étoit percé de toutes parts, avoit courlé à fond, & qu'ensuite celui de l'Armateur François en aprochant les Côtes de Bretagne avoit fait le naufrage dont on vient de parler.

Le Comte ayant sçû toutes ces particularitez, fit dire à Dom Francisco, qu'il prenoit beaucoup de part à ce qui le regardoit, qu'il pouvoit rester chez lui tant qu'il lui plairoit, & que sa maison, & tout ce qu'il avoit au monde étoit à son service.

Dom

Dom Francisco charmé de cette offre, lui en fit faire mille remerciemens, & demeura quelque tems chez lui, où il aprit la Langue Françoisise.

Alors le Comte se faisoit un plaisir de le mener toujours avec lui, soit qu'il allât à la Chasse, à la Promenade, ou en Visite. Un jour étant allé voir la Marquise de Kelebec avec Dom Francisco, elle trouva tant d'agrémens dans la conversation de celui-ci, qu'elle pria le Comte de rester quelques jours chez elle.

Pendant ce tems, ce ne fut que plaisirs, que joyes & que divertissemens. Dom Francisco qui avoit infiniment d'esprit, jugeant que le cœur de la Marquise étoit prévenu en sa faveur, ne négligea rien de tout ce qu'il crut pouvoir l'en rendre digne. Ses manières agréables, & la délicatesse de ses sentimens, sympathisoient si bien avec ceux de la Dame, qu'ils sembloient être nez l'un pour l'autre.

La Marquise étoit jeune, belle à charmer, & Veuve depuis cinq ou six mois d'un homme qui lui

avoit laissé plus de vingt mille livres de rente. Dom Francisco n'avoit que vingt-quatre ans; son bien étoit médiocre; mais son mérite & sa bonne mine réparaient ce que la fortune ne lui avoit pas donné.

Il est à croire que Dom Francisco n'auroit pas été long-tems sans être le maître absolu du cœur de la Marquise, si le hazard ne lui avoit fait naître un Rival qui n'étoit pas moins dangereux que lui. Comme elle étoit à la Chasse, son cheval l'emporta & la jette dans un Etang. Elle étoit sur le point de se noyer, lorsque le Comte de Melfe, qui en étoit fort amoureux, s'étant trouvé heureusement en cet endroit, sauta tout d'un coup dans l'eau, & lui sauva la vie. Dom Francisco qui étoit de la Chasse arriva dans ce tems, & fut fort surpris de voir la Marquise en l'état où elle étoit. Cela lui donna beaucoup de chagrin, & sur tout de ce qu'un autre que lui avoit eu le bonheur de l'avoir tirée du péril qu'elle avoit couru.

L'action du Comte étoit trop belle pour ne l'envier pas, & la Marquise trop généreuse pour ne lui en pas

pas marquer sa reconnoissance. En effet, elle lui dit mille choses obligantes, qui causèrent beaucoup de Joye dans le cœur du Comte, & une extrême jalousie dans celui de Dom Francisco. Un moment après, tous les Chasseurs arrivèrent, qui ne furent pas moins surpris de l'accident de la Marquise. Ils lui en témoignèrent leur déplaisir, & la menèrent promptement chez elle. Elle en fut quitte pour garder la chambre deux ou trois jours, pendant lesquels chacun tâchoit de la divertir, & particulièrement le Comte & Dom Francisco, qui lui racontaient des Histoires les plus agréables du monde.

Le Comte parloit fort bien, & quoi qu'il n'eût pas plus de vingt-cinq ans, il n'ignoroit rien de ce qu'un homme de qualité doit sçavoir. Il possédoit l'Histoire en perfection, & même en disoit les plus beaux endroits fort à propos. La Marquise étoit ravie de l'entendre; & comme Dom Francisco avoit rapporté l'Histoire galante d'un Prince d'Espagne qui avoit charmé toute la Compagnie, le Comte dit qu'il en sçavoit une d'un grand Seigneur

de France qui n'étoit pas moins belle, & que si on souhaitoit il la diroit. La Marquise & toute la Compagnie l'en ayant prié, il parla de la sorte.

Après la mort du Maréchal de . . . le Comte de . . . son fils épousa une fort belle personne, dont on n'a jamais scû ni le País, ni la naissance. Elle aimoit extrêmement le Comte son mari, & ne pouvoit souffrir qu'il passât toutes les journées à la Chasse sans revenir auprès d'elle, que lorsque la nuit & la lassitude l'obligeoient à finir ce divertissement. Elle s'en plaignoit souvent à Eleonor & à Clitie qui étoient les deux seules de ses Demoiselles qu'elle avoit honorées de sa confiance. Elles témoignoient prendre beaucoup de part à sa peine; & comme elles cherchoient les moyens d'y remédier, elles lui proposèrent un jour d'inventer quelques Fêtes galantes qui pussent divertir le Comte, & le retenir plus long-tems dans son Château.

La Comtesse suivit leur conseil, & leur fit étudier une espèce de Pastorale, où Eleonor, qui étoit fort enjouée, réussit heureusement. Le  
Com-

Comte, qui avoit été touché de sa manière de reciter, & de son action, lui donna mille loüanges, & prit depuis un grand plaisir à sa conversation, Son enjoûment naturel lui plût si fort, qu'il aimoit mieux demeurer auprès d'elle, que de se fatiguer à la Chasse comme il faisoit auparavant.

Clitie devint jalouse du bonheur de sa compagne, & se croyant aussi digne qu'elle de posséder le cœur du Comte, résolut d'en tenter la conquête. Il ne lui fut pas difficile d'y réussir. Eleonor qui étoit Coquette donnoit de si fréquentes allarmes à la passion du Comte, qu'elle fournit bien-tôt à sa Rivale des armes contre elle-même. Clitie scût profiter des chagrins que la légèreté d'Eleonor donnoit à son Amant, & blâma si adroitement son humeur volage, que le Comte croyant trouver plus de satisfaction avec une personne qui lui paroissoit sérieuse & arrêtée, quitta Eleonor pour elle.

Cette Coquette ne fut pas longtemps à s'apercevoir de sa faute; & dans l'espérance de ramener le

A 4

Comte

Comte par une conduite oposée à celle qu'elle avoit tenuë, elle ne songea plus qu'à lui plaire. Le Comte se trouva fort embarassé, & étant également charmé de toutes les deux, il ne pût se résoudre à quitter l'une pour l'autre. Quand il étoit de belle humeur, il prenoit plaisir à badiner avec Eleonor, & lorsqu'il avoit quelque chagrin, il cherchoit dans la conversation de Clitie de quoi se consoler.

L'attachement qu'il avoit pour ces deux Belles, l'occupoit de telle manière, qu'il négligeoit souvent ses affaires les plus importantes, & n'avoit plus que du mépris pour la Comtesse. Elle s'aperçût de la faute qu'elle avoit faite, de rendre le Comte sensible à l'amour, & se trouva beaucoup plus malheureuse, que lorsque la Chasse faisoit toute sa passion. Après avoir tenté inutilement de l'engager par ses caresses & par ses complaisances, elle eut recours à un Religieux qui s'étoit rendu fort recommandable par sa piété.

Elle le pria de représenter au Comte, le tort qu'il avoit de traiter mal  
une

une femme qui l'aimoit si tendrement, & qui étoit si digne d'être aimée. Les remontrances de ce Religieux ne servirent qu'à aigrir davantage le cœur du Comte. Il regarda sa femme comme un esprit dange-reux, qui pouvoit décrier sa conduite, & porter ses parens à se liguier contre lui. Pour prévenir ce malheur, il redoubla ses mépris, & obligea la Comtesse à se retirer dans un Couvent. Après sa retraite, la jalousie des deux Rivaux augmenta bien davantage. Chacune vouloit posséder seule le cœur du Comte, ce qui les porta à des querelles d'éclat, qui firent grand bruit dans la Province. Le Comte essaya, mais en vain, de les accommoder, ou du moins de les obliger à vivre civilement ensemble, si elles ne pouvoient être dans une parfaite intelligence. Enfin, rebuté de leurs emportemens, il recommença d'aller à la Chasse, & les laissa se quereller tant qu'elles voulurent.

Un jour le Comte s'étant éloigné de tous ceux de sa suite, il se sentit pressé de la soif, & mit pied à terre au bord d'une Fontaine pour boire.

Il n'avoit point de tasse, & se trouvoit fort embarrassé, lorsqu'une jeune Bergère qui l'avoit observé de loinquitta son troupeau, & lui en vint présenter une de la meilleure grace du monde. Le Comte regarda cette Bergère avec attention, & ayant remarqué sur son visage tous les agrémens que la Nature peut donner sans le secours de l'Art, il lui demanda son nom. Elle lui répondit, qu'elle s'appelloit Licene, & qu'elle étoit fille d'un Fermier qui demouroit à une maison prochaine. Le Comte lui proposa de venir demeurer chez lui; mais elle lui dit avec une ingénuité qui le charma, qu'il falloit le demander à son pere, à qui elle étoit obligée d'obéir.

Le Comte lui repartit qu'elle l'allât donc chercher; ce qu'elle fit à l'instant. Le Comte s'étant fait connoître à ce Païsan, le pria de le venir trouver le lendemain à son lever avec sa fille, & l'assura qu'il feroit la fortune de l'un & de l'autre. Ce bon homme n'y manqua point; & comme Licene ne pouvoit se résoudre à quitter son pere, le Comte le fit Capitaine de son Château. Cet  
Amant

Amant ne croyoit trouver aucune résistance dans l'esprit de la Bergère; mais quand il eut connu sa vertu, il se fit un scrupule de lui faire violence, & la crut digne d'être sa femme.

La Comtesse étant morte peu de tems après, le Comte épousa Licene, & maria ses deux Maîtresses à des hommes, qui par la fuite sont devenus Fermiers Généraux. Cependant, il ne pût être fidèle à sa nouvelle Epouse, & eut tant de galanteries, que la jeune Comtesse, qui aimoit son mari de bonne foi, tomba dans une profonde mélancolie qui lui causa la mort. Le Comte s'en consola bien-tôt, & épousa la Marquise de Beau-retour, qui loin de se mettre en peine des infidélitez de son mari, ne songea qu'à lui rendre la pareille. Son desordre fut si grand, que le Comte ayant employé inutilement les prières & les menaces pour le faire cesser, en conçût un tel déplaisir qu'il en perdit la vie. Ainsi il finit ses jours par les mêmes chagrins qu'il avoit fait souffrir aux autres. Sa punition fut d'autant plus juste, qu'il se l'étoit attirée par sa mauvaise conduite, & que l'amour de ses

deux premières femmes étoit sincère, pendant qu'il ne les payoit que d'infidélité & de mépris.

La Marquise de Kelenec & toute la Compagnie furent charmées de cette Histoire. Il n'y eut que Dom Francisco qui n'en fut pas content. Ce n'est pas qu'elle ne lui parut très-belle, mais c'est qu'il craignoit que la Marquise n'aimât l'Historien autant que son Histoire. Il étoit sur le point d'en rapporter une qui n'étoit pas moins curieuse, lorsque la Marquise fit servir une Collation magnifique.

Dans ce tems, il arriva une compagnie de Dames, suivies de plusieurs Cavaliers qui furent du repas. L'assemblée étoit nombreuse, & on s'y divertit beaucoup. Après ce Régál succéda une bande de Violons & de Haut-bois qui firent des merveilles. On dansa jusqu'au Soupé, qui ne fut pas moins beau ni moins splendide que la Collation. Après cela, on recommença à danser. Le Bal dura jusqu'à six heures du matin, & Dom Francisco le finit par une Sarabande qu'il dansa de la meilleure grace du monde. Chacun en fut charmé,

mé, & entre autres Madame de Kerjan, qui dit à l'oreille de la Marquise, qu'elle ne croyoit pas qu'il y eût en France un Cavalier de si bonne mine, ni qui dansât si bien. Cette confiance fut avantageuse à Dom Francisco; elle réchauffa en sa faveur le cœur de la Marquise qui étoit extrêmement touchée du Comte de Melfe. Elle fit autant d'honnêteté à celui-là, qu'elle en avoit fait à celui-ci, & l'un & l'autre en furent également contents.

Pendant qu'elle étoit occupée du mérite de ces deux Rivaux, le Chevalier de Seville, qui étoit de la compagnie, disoit plusieurs choses à Mademoiselle de S. Hilaire, qui les recevoit d'une manière fort agréable. C'étoit la première fois qu'ils s'étoient vus, mais ce ne fut pas la dernière qu'ils se parlèrent. Ils devinrent sensibles l'un pour l'autre, & les obstacles qu'ils trouvèrent à leurs desseins, ne servirent qu'à augmenter leur passion. C'est ce qu'on verra dans la suite.

Le Bal étant fini, la Compagnie étoit sur le point de se retirer, lorsqu'on servit un fort beau Déjeuné.

Les Amans bûrent à la santé de leurs Maîtresses, & les Maîtresses ne manquèrent pas de faire raison à leurs Amans. Cette Fête finit aussi bien qu'elle avoit commencé; & l'on peut dire qu'on n'en avoit guères vû en Bretagne de plus belle ni de plus agréable. Après le repas chacun prit congé de la Marquise & s'en alla chez soi.

Cette séparation ne se fit point sans peine, & sans des promesses de se revoir, ou du moins de s'écrire. Dom Francisco fut le premier qui en ressentit les plus cruelles inquiétudes. Le plaisir qu'il avoit trouvé dans la conversation de la Marquise, & les charmes de sa personne avoient fait de si fortes impressions dans son cœur, qu'il ne pouvoit songer à autre chose. Il étoit rêveur, il fuyoit le monde, & ne cherchoit que la solitude. Un jour étant seul dans un lieu écarté, & se représentant le mérite & les apas de la Marquise, il disoit en lui-même: Que je serois heureux, si la beauté que j'adore ressentoit pour moi la même flâme que je ressens pour elle! Je préférerois cet avantage à tous  
les

les biens du monde, & le bonheur des Monarques n'approcheroit pas du mien. Amour ! divin Amour, tirez-lui cette même flèche dont vous avez percé mon cœur, embrasez le sien du même feu dont vous brûlez mon ame. Je suis trop à vous, pour en être abandonné dans une conjoncture si importante, & j'en aurai toute la reconnoissance imaginable.

Il en eût dit davantage, si un phantôme ne se fût apparu à ses yeux, & ne lui eût adressé ces paroles : Ne crains rien, mon enfant, je suis le Dieu de ces Côtes maritimes ; c'est moi qui t'ai donné le moyen de te sauver du naufrage ; c'est moi qui ai inspiré le Comte de Kermadet de te retirer chez lui ; & enfin, c'est moi qui sans le Dieu de l'Amour, exaucerai tes vœux auprès de celle que tu aimes, si ta passion & ta fidélité ne se démentent point. L'une & l'autre sont absolument nécessaires auprès du beau Sexe. Elles ont de la délicatesse, & fuyent ordinairement ceux qui n'en ont point. En achevant ces mots, le Spectre disparut, & laissa dans l'ame de Dom  
Fran-

Francisco des sentimens d'espérance & de crainte. Il fut pendant quelque tems agité de ces différens mouvemens. Tantôt il trouvoit mille obstacles à ses desirs, & tantôt se rassurant de ce qu'il venoit d'apprendre, il flatoit sa passion d'un heureux succès. Charmé de cette agréable pensée, il se retira dans sa chambre; où après avoir rêvé quelques momens, il écrivit ces lignes à la Marquise.



## L E T T R E

De Dom Francisco à la Marquise  
de Kelenec.

**L'**On m'avoit bien dit, *MADAME*, que le plaisir de vous voir étoit fort grand, mais je ne sçavois pas qu'il fut si dangereux. Vos charmes ont tellement blessé mon cœur, que je n'en sçauois jamais guérir. Leur éclat pouvoit bien faire cette blessure dans celui d'un autre, mais je n'aurois jamais cru qu'ayant toujours été insensible, vous eussiez si-tôt ravi ma liberté. *Voilà,*

la, *MADAME*, ce qu'il en coûte à vous voir. Je vous crois trop généreuse pour ne pas me tenir compte de cette perte. Un peu de tendresse de vôtre part m'en dédommageroit; & si les protestations d'un amour sincère pouvoient vous y engager, je m'estimerois très-heureux, puisqu'on n'en peut trouver de plus grand, ni de plus fidèle que celui que j'ai pour vous.

La Marquise reçût cette Lettre avec beaucoup de joye; & après l'avoir lûë, elle y fit cette réponse.



R E P O N S E

De la Marquise de Kelenec à Dom Francisco.

J'Avouë qu'il est dangereux de voir des personnes qui possèdent beaucoup de charmes, mais je ne croyois pas en avoir qui pussent troubler vôtre repos. Je ne doute plus présentement de leur pouvoir; & si un cœur comme le vôtre n'a pû s'en défendre, il n'y a pas de conquête qui puisse me résister. Quel plaisir

plaisir à une Amante d'avoir des adorateurs ! leur nombre fait sa gloire ; mais ne craignez rien. Je ne veux point vous donner de Rivaux. Je veux que nous nous aimions seulement, & que l'amour n'y ait point de part. Cette passion cause trop d'inquiétude, & la tranquillité où je suis ne me permet pas de m'y laisser surprendre. Suivez mon exemple, je vous prie, c'est le meilleur parti que vous puissiez choisir ; & quoi que vous m'assuriez que vôtre passion sera éternelle, croyez que je ne vous en estimerai pas moins quand vous serez un parjure, & que vous passerez de l'amour à l'amitié.

Un homme qui auroit eu plus d'amour que d'esprit, n'auroit pas été fort content de la lecture de cette Lettre ; mais Dom Francisco, qui avoit pour le moins autant d'esprit que d'amour, l'interpréta en sa faveur. Il sçavoit que la plûpart des Dames sont dissimulées, & qu'elles feignent souvent de refuser ce qu'elles seroient fâchées qu'on ne leur demandât pas. Dans cette pensée, il monta le lendemain à cheval suivi d'un Ecuyer du Comte de Kermader,

madet, pour aller voir la Marquise, qui ne demouroit qu'à deux lieus du Château de ce Comte.

Comme il étoit à moitié chemin, sa vûe fut frapée par un objet qui excita sa compassion. Il vit d'un côté un homme mort, & un autre prêt à rendre les derniers soupirs. Une femme étoit sur celui qui étoit encore en vie, & en mettant les doigts dans ses playes pour en faire sortir le sang avec plus d'abondance, tâchoit d'avancer sa fin. Le Cavalier mourant voyant aprocher Dom Francisco, lui demanda secours, ce qui l'obligea de mettre pied à terre. La femme craignant de recevoir la punition de sa cruauté, s'enfuit. Dom Francisco, après avoir fait bander les blessures de l'Inconnu, lui demanda ce qui avoit obligé cette femme à se porter à une inhumanité si peu convenable à son Sexe.

Seigneur, repartit l'Inconnu, cette ingrante que j'ai épousée, quoi qu'elle ait beaucoup moins de bien que moi, en a eu si peu de reconnaissance, qu'elle s'est abandonnée à celui que vous voyez mort à vos pieds. Je les ai surpris ensemble ce  
ma-

matin, & voulant venger l'affront qu'ils faisoient à mon honneur, j'ai obligé l'Adultère à tirer l'épée, & lui ai ôté la vie. Mon infidelle, de peur que je ne lui en fisse autant, a voulu me prévenir. Lorsqu'elle m'a vu tomber de foiblesse d'un coup que j'ai reçu, elle s'est jettée sur moi pour tâcher de me faire mourir; mais votre arrivée l'a empêchée d'exécuter son pernicieux dessein.

Dom Francisco craignant que l'Inconnu n'expirât faute de secours, le fit porter par des gens qui se trouvoient-là dans un Hermitage qui n'étoit pas fort éloigné. Cependant, comme cette femme appréhendoit que son crime ne se découvrit, elle alla trouver ses freres qui demeuroient dans une maison prochaine. Elle leur persuada que son mari & le Cavalier mort étant ensemble, avoient été attaquez par deux Voleurs, qui en avoient tué l'un, & tellement blessé l'autre, qu'il y avoit peu d'espérance de sa vie, & les exhorta à punir ces Scélérats. Son dessein étoit de faire tuer par ce moyen Dom Francisco & l'Ecuyer du Comte, qui étoient les seuls témoins de sa cruauté.

Les

Les freres de cette Mégère qui étoient trois, ayant donné créance à son recit, se laissèrent conduire au lieu du Combat. Ils aperçurent Dom Francisco, qui après avoir mis l'Inconnu entre les mains de l'Hermitte, continuoit son chemin. Ils l'attaquèrent tous trois, sans entrer dans un plus grand éclaircissement. Leur nombre ne l'étonna point, & ayant poussé d'abord à l'aîné des trois, il lui tira un coup de pistolet, dont il mourut sur le champ. Il mit aussi - tôt l'épée à la main, & en frapa si vigoureusement l'un des deux autres, qu'encore qu'il eût un busle, il ne laissa pas de lui abattre l'épaule. Il déchargea ensuite sur la tête du troisiéme un si grand coup, que l'ayant étourdi, il le fit tomber par terre. Leur sœur, les voyant tous hors de combat, prit la fuite; mais Dom Francisco la fit arrêter par l'Ecuyer du Comte qui avoit été spectateur de l'action. Cependant, le dernier qui étoit tombé s'étant relevé, Dom Francisco lui demanda ce qui l'avoit porté à l'attaquer. Il lui déclara ce que sa sœur lui avoit dit. Dom Francisco ayant

après

après la fourberie de cette femme, il le defabusa, & lui conta tout ce qui s'étoit passé. Il l'engagea ensuite par serment à la faire mettre entre les mains de la Justice, afin qu'on la punît d'une si horrible trahison.

Après cette aventure, Dom Francisco continua son chemin, & arriva chez la Marquise. Comme on lui eut dit qu'elle se promenoit dans le Jardin, il y alla aussi-tôt, & la trouva dans un Cabinet de roses négligemment couchée sur un petit lit de repos couvert de diverses fleurs. Elle étoit ensévelie dans un profond sommeil, lorsque cet Amant admirant la beauté de la Marquise, ne pût s'empêcher de lui donner un baiser. Elle se réveilla, & blâmant sa hardiesse, elle lui défendit de la voir jamais.

Cette défense obligea Dom Francisco de lui demander pardon; il le fit d'une manière si galante, que la Dame se radoucit un peu, & lui donna pour peine d'être quinze jours sans venir chez elle. Ce terme étoit bien long pour un Amant si passionné; il ne pouvoit se résoudre à subir cette loi; & comme il tâchoit de la faire  
changer

changer en une autre moins cruelle, la Marquise aperçût Mademoiselle de Saint Hilaire, avec plusieurs personnes de qualité qui venoient lui rendre visite. Dom Francisco changea aussi-tôt de conversation; & quand la Compagnie fut assise, une Dame dit qu'on lui avoit appris un Combat fort singulier, & conta en partie celui dont nous avons parlé. Elle ajouta même, que le Cavalier qui avoit vaincu les trois autres, étoit, à ce qu'on lui avoit rapporté, d'un poil noir, vêtu d'un habit rouge couvert de galons d'or; & en un mot, dit-elle, fait comme Monsieur, en montrant Dom Francisco. Vous avez raison, Madame, interrompit-il, de dire qu'il me ressembloit, puisque c'est moi qui ai fait l'action dont vous parlez. Chacun en fut surpris, & particulièrement la Marquise, qui le prenoit plutôt pour un Héros d'amour, que pour un Héros de guerre. La Compagnie le pria de lui dire la cause & les circonstances du Combat. Dom Francisco le fit, & avec tant de modestie, qu'il s'attira l'estime de tous ceux qui l'entendirent.

Dans

Dans ce tems , le Chevalier de Seville arriva , qui fut ravi de trouver dans une si belle Compagnie Mademoiselle de S. Hilaire , qu'il n'avoit point vû depuis qu'il lui avoit parlé chez la Marquise. Comme cette négligence ne plaisoit point à la Demoiselle, elle lui témoigna de la froideur. Elle ne faisoit pas semblant de le regarder , & lorsqu'il lui parloit , à peine daignoit-elle lui répondre.

Cette indifférence surprit le Chevalier , & n'en pouvant deviner la cause, il l'attribua à l'inconstance de la Demoiselle , ou aux approches de quelque nouvel Amant. Il n'eut plus lieu d'en douter , lors qu'un moment après, il aperçût qu'elle écou-  
toit les douceurs du Baron de Lenoncourt, & même qu'elle sembloit y prendre plaisir. Cette complaisance le chagrina, & la Demoiselle qui le reconnut , en ressentit une joye extrême : car quelque mine qu'elle fit , elle l'aimoit ; mais elle étoit bien-aïse de se venger , & de voir l'effet de sa vengeance.

Pendant que cette cruelle & la Marquise de Kelenec triomphoient de

de le  
Cor  
lante  
tures  
dît q  
vée  
hom  
de la  
man  
L  
amo  
étoit  
la pl  
bleu  
la b  
teint  
ge c  
taille  
& p  
& d  
ceux  
qual  
heur  
le fi  
plai  
core  
voit  
vrir  
U  
à M

de leurs Amans , il se fit dans la Compagnie une conversation fort galante. On y parla de plusieurs aventures ; & comme l'Abbé de Marignan dit qu'il en sçavoit une jolie , arrivée depuis peu à Paris à un Gentilhomme de ses parens , chacun le pria de la dire , & il commença de cette manière.

Le Chevalier de Langey étoit amoureux de la Présidente de... qui étoit une des femmes du Royaume la plus aimable. Elle avoit les yeux bleus & languissans , le nez bien fait , la bouche & le ris agréables , le teint blanc & uni , le tour du visage ovale , les cheveux cendrez , la taille admirable , la voix de même , & par dessus tout cela un esprit vif & délicat , qui enlevoit le cœur de ceux qui l'aprochoient. Ces rares qualitez , qui auroient rendu un mari heureux , ne servirent qu'à rendre le sien jaloux. Cette défiance ne plaisoit point à la Présidente , & encore moins au Chevalier , qui ne pouvoit trouver l'occasion de lui découvrir son amour.

Un jour étant allé rendre visite à Madame de Lestange , il y trouva

B

plu-

plusieurs personnes de qualité, & entre autres la belle Présidente. Cet objet fut pour lui un astre charmant, qui sembloit ne promettre à son cœur que d'agréables espérances. Cependant, il ne voulut point trop s'expliquer, soit à cause de la Compagnie, ou qu'il craignît de déplaire à la Dame. Les regards tendres, & les soupirs enflâmez forent d'abord ses interprètes. Ce langage éloquent en dit souvent plus que les paroles; mais la Présidente qui étoit dissimulée ne faisoit pas semblant de l'entendre.

Le Chevalier, de qui l'ardeur augmentoit de moment en moment, se chagrinoit de cette indifférence, & commençoit à exagérer en soi-même son malheur. Il demeura quelque tems en cet état, lorsque Madame de Lestange le pria, comme il avoit la voix admirable, de vouloir bien leur chanter un air. Le Chevalier qui en sçavoit de fort beaux ne s'en fit pas prier davantage, & leur en dit un, dont voici les paroles.

*Lors-*

*Lors-*  
*Je*

*Je*  
*Et*

*L*  
*men*  
*que*  
*toit*  
*lui*  
*Ch*  
*son*  
*te*  
*pas*  
*reu*  
*ave*  
*ne*  
*nie*  
*n'e*  
*que*  
*lui*  
*des*  
*le*  
*Le*

Lorsque je m'approche de vous,  
 Je crains vos yeux, bien qu'ils me sem-  
 blent doux :

Je crains encor ceux de vôtre Epoux,  
 Et j'ai de plus pour ne rien feindre,  
 Les miens à craindre :

Car enfin j'ai peur,

Que leur languueur,

Ne dise aux autres,

Ce que les vôtres,

Peuvent sur mon cœur.

L'air & les paroles plurent extrê-  
 mement à la Présidente. Pendant  
 que le Chevalier chantoit, il lui jet-  
 toit de tems en tems des œillades qui  
 lui faisoient connoître que cette  
 Chanson la regardoit. Elle avoit rai-  
 son de le croire, puisqu'il l'avoit fai-  
 te pour elle. Mais il ne s'attendoit  
 pas de trouver une occasion si heu-  
 reuse pour s'en servir. Il le fit donc  
 avec tant de délicatesse, que person-  
 ne ne s'en aperçût. Ce tour ingé-  
 nieux charma la Présidente. Elle  
 n'en dit rien au Chevalier; mais  
 quelques regards favorables qu'elle  
 lui jetta, lui firent juger qu'elle ne  
 desapprouvoit point sa conduite. Alors  
 le Chevalier ne se sentit pas de joye.  
 Le chagrin fit place au plaisir; & sa  
 con-

conversation fut des plus galantes. La Présidente qui ne connoissoit le Chevalier que devüe, fut surprise de voir un homme si spirituel, & si plein d'agrémens. Elle passa bien-tôt de l'estime à l'amitié, & enfin elle l'aima si fortement, qu'elle ne pouvoit plus vivre sans lui. Elle auroit bien voulu le faire venir chez elle ; mais ne l'osant à cause de son mari, ils étoient contraints de se donner des rendez-vous qui étoient souvent incommodes.

Les choses étoient en cet état, lorsque la Présidente sachant que son mari devoit aller à quinze ou vingt lieues de Paris, pour des affaires de conséquence, en donna avis au Chevalier. Elle lui marqua même le jour & l'heure qu'il devoit partir ; & afin qu'il en fût plus sûr, elle l'avertit qu'elle attacherait à sa fenêtre un ruban couleur de feu dès qu'il seroit parti. Le Chevalier reçut cette nouvelle avec beaucoup de joye. Il en attendit l'événement avec impatience ; & l'amour qui est ordinairement broüillé avec le sommeil, épargna le lendemain à l'horloge le soin de l'éveiller. Dès qu'il vit le jour,

jour  
me  
tre  
fig  
bre  
ferr  
nére  
avo  
& d  
Ils  
dou  
lor  
dan  
cali  
con  
le t  
un  
elle  
tou  
le l  
ne p  
la t  
tôt  
mar  
ce  
Dar  
où  
fide  
Pré  
se.

jour, il se leva, s'habilla promptement, & s'en alla vis à vis la fenêtre de la Présidente, où ayant vû le signal, il monta hardiment à sa chambre, qui fut aussi-tôt ouverte que fermée. Nos deux Amans se donnèrent mille marques de la joye qu'ils avoient de se voir en liberté de dire & de faire tout ce qu'ils voudroient. Ils se préparoient à goûter toutes les douceurs d'une entrevûë si désirée, lorsque la Dame entendit son mari dans la cour qui alloit monter l'escalier. Ce retour imprévû les déconcerta, & ne donna presque pas le tems à la Présidente de chercher un azile pour le Chevalier. Enfin, elle se servit d'un expédient dont tout autre ne se seroit pas avisé. Elle le fit entrer dans un coffre, où il ne pouvoit se tenir qu'en se donnant la torture. La Dame ouvrit aussitôt la porte de sa chambre, & le mari y étant lui demanda la clef de ce coffre. De quel coffre, dit la Dame toute étonnée? De ce coffre où est mon argent, repartit le Président. Je ne l'ai point, répondit la Présidente, voyez où vous l'avez mise. Le Président qui n'avoit pas le

tems de la chercher , faisoit grand bruit , & alloit envoyer querir un Serrurier pour ouvrir ce coffre, lorsque la Dame lui demanda de quelle somme il avoit besoin. Le mari lui ayant répondu qu'il lui falloit cent pistoles : voila bien de l'emportement, dit-elle, pour peu de chose. attendez , je vais vous les donner. A ces mots, le Président s'apaisa, & ayant reçu cet argent, il s'en alla aussi vite qu'il étoit venu. Le Chevalier fut mis aussi-tôt en liberté; & la Dame & lui ne manquèrent pas de se dédommager du chagrin que le mari leur avoit causé.

Ils goûtèrent pendant quelque tems tous les plaisirs que l'amour peut procurer à ceux qu'il favorise. Le Bal, la Comédie, l'Opéra, & les Festins étoient les moindres de leurs divertissemens. Ils ne songeoient non plus au Président, que s'il n'avoit jamais été au monde. Mais le huitième jour de son départ ils furent bien surpris, comme ils dorment ensemble, d'entendre sur les onze heures du soir fraper quatre ou cinq grands coups à la porte. La femme allarmée jugea que c'étoit son mari.

mari. L'Amant d'un autre côté ne sçavoit où se cacher. Il n'osoit plus se mettre dans le coffre, de crainte que le Président n'eût encore envie d'y fouïller. Dans cet embarras, il prit promptement ses habits, & sauta par une fenêtré qui donnoit sur un cul de sac. La fille de chambre qui étoit confidente de sa maîtresse, alla aussi-tôt ouvrir la porte au mari qui grondoit de ce qu'on l'avoit fait trop attendre. Mais la joye que lui témoigna sa femme en le voyant, & les embrassades qu'elle lui fit, calmèrent bien-tôt sa colére.

Pendant que cette Scene se passoit entre la femme & le mari, il en arriva une bien plus plaisante entre le Chevalier & les Archers du Guet. Car dans le tems qu'il s'achemina par la fenêtré, les Archers qui se trouvèrent là par hazard, croyant que ce fût un Voleur, se jettèrent sur lui, & voulurent le conduire au Châtelet. Ils l'eussent fait assurément, si le Chevalier ne leur eût dit qu'ils se trompoient, qu'il étoit homme de qualité, & que s'ils vouloient le mener chez un Conseiller du Parlement dont il étoit connu, il répon-

droit de lui, & même leur donneroit pour boire. Les Archers acceptèrent cette offre, & le menèrent chez ce Conseiller, qui l'ayant vû dans un fort grand desordre, & avec une telle escorte, ne pût s'empêcher de rire de tout son cœur. On satisfit les Archers, & deux jours après le Chevalier partit pour l'Italie.

La Compagnie prit beaucoup de plaisir à ce recit, excepté la Marquise de Kelenec qui n'en fut pas contente. Elle condamna la passion que la Présidente avoit eüe pour le Chevalier, & celle que le Chevalier avoit eüe pour la Présidente. Elle ajouta même, que celle-ci avoit agi sans réflexion, & l'autre sans jugement; & qu'en un mot, ils étoient tous deux fort blâmables d'avoir hazardé leur vie & leur honneur.

Dom Francisco ne fut pas de son sentiment. Il prétendit qu'on n'en pouvoit jamais trop faire pour l'objet aimé; que l'amour étoit la raison des Amans, & que les fautes qu'ils faisoient étoient d'autant plus pardonnables, qu'elles venoient d'un excès de tendresse. Qu'ainsi bien loin

loin  
d'e  
loia  
plus  
passi  
Il  
lorf  
lui c  
je v  
parl  
vou  
que  
vou  
pas  
van  
& fi  
de l  
ble,  
me  
L  
loit  
de  
tem  
ceur  
soit  
pas  
jour  
prés  
Len  
prés

loin de les blâmer, ils étoient dignes d'excuses, ou pour mieux dire de loüanges, puisqu'ils agissoient par la plus belle & la plus charmante des passions.

Il alloit continuer sa morale, lorsque la Marquise l'interrompit en lui disant; c'en est assez, Monsieur, je vois bien ce qui vous oblige à parler de la sorte; mais croyez que vous ne me persuaderez jamais, & que quelque beau raisonnement que vous fassiez sur ce sujet, il ne sera pas difficile de le détruire. En achevant ces mots, la Marquise se leva, & fit apporter une Collation digne de la Compagnie. On se mit à table, & chacun avoit soin de la Dame qui étoit près de soi.

Le Chevalier de Seville, qui vouloit faire sa paix avec Mademoiselle de S. Hilaire, ne manquoit pas de tems en tems de lui dire des douceurs, & même de la servir. Mais soit que ce qu'il lui donnoit ne fut pas de son goût, ou qu'elle prît toujours plaisir de le mortifier, elle lui préféroit tout ce que le Baron de Lenoncourt lui présentoit. Cette préférence qui charmoit le Baron re-

doubloit le chagrin du Chevalier. Il souhaitoit d'être à cent lieues de là, ou bien que le Baron n'eût pas été du Repas. Cette cruelle triomphoit toujourns, & la joye qui paroissoit sur son visage, étoit comme un coup mortel que le Chevalier recevoit dans le cœur.

Pendant que ces choses se passoient, Dom Francisco disoit cent galanteries à la Marquise de Kelebec, & tâchoit d'adoucir encore la peine qu'elle lui avoit imposée; mais elle paroissoit résolüe de n'en rien diminuer. Dans ce tems elle demanda à boire, & comme elle avoit le verre à la main, Dom Francisco qui chantoit agréablement, dit un air, dont voici les paroles :

*Iris, est-il un cœur qui ne vous cède,  
Quand vous prenez un verre à vôtre  
tour ?*

*Le vin qui toujours fut de l'amour le  
remède,*

*Devient entre vos mains le flambeau  
de l'amour.*

Cette Chanson sur trouvée très-belle ; on la chanta en chorus & à plu-

plus  
me  
lant  
Fra  
me  
plai  
le  
Peu  
cha  
L  
fe  
elle  
arri  
Fra  
la  
illu  
dev  
Da  
&  
glo  
né  
vo  
fan  
fer  
vo  
M  
vo  
bra  
ble  
rép  
de

plusieurs reprises. La rigueur de la Dame ne pût tenir contre tant de galanteries ; elle regarda en riant Dom Francisco , qui la regardant de même , ressentit dans son ame tout le plaisir que peut causer à un Amant le retour d'une Maîtresse irritée. Peu après on se leva de table , & chacun prit congé de la Marquise.

Le lendemain le Comte de Melse étant venu voir la Marquise , elle lui conta l'aventure qui étoit arrivée le jour d'auparavant à Dom Francisco. La manière dont elle la recita étoit si glorieuse pour cet illustre Etranger , que le Comte en devint jaloux. Il voyoit bien que la Dame avoit de l'inclination pour lui , & qu'elle prenoit trop de part à sa gloire , pour ne pas lui avoir donné son cœur. Dans cette pensée , il voulut diminuer cette action , en disant qu'il falloit que ces gens-là eussent eu peu de valeur , pour n'avoir pû résister à un seul. Mais la Marquise lui répondit , qu'on ne pouvoit les accuser d'avoir manqué de bravoure , puisqu'ils avoient été tous bleffez & mis hors de combat. Cette réponse ne plût point au Comte , & le desola.

B 6

Dans

Dans ce moment, on apporta à la Marquise une lettre, que Dom Francisco lui écrivoit. Le Comte croyant qu'il lui mandoit quelques douceurs, pria la Marquise de lui faire voir cette lettre ; & sur ce qu'elle le lui refusa, en disant, qu'il y avoit des mystères qu'il ne falloit pas découvrir à tout le monde, le Comte entra dans une espèce de desespoir, & lui dit : Quoi, Madame ! est-ce ainsi que vous traitez un homme qui vous adore, & qui seroit ravi de mourir pour vôtre service s'il en trouvoit l'occasion ? Je vois bien que vôtre cœur est prévenu en faveur de cet Etranger. Cependant, si vous vouliez me rendre justice, vous en useriez autrement à mon égard ; vous considéreriez la passion que j'ai depuis long-tems pour vous, & que j'aurai toute ma vie. Je vous suis très-obligée, répondit la Marquise, des sentimens que vous me témoignez ; mais permettez-moi de vous dire, que je ne puis vous faire voir la lettre de Dom Francisco, sans manquer à l'estime que j'ai pour lui. Ces dernières paroles achevèrent de desoler le Comte, & ne pouvant plus sou-

tenir

tenir cette conversation, il prit congé de la Dame, & se retira chez lui.

Il fut pendant quelques jours agité de différens mouvemens. Tantôt il accusoit la Marquise d'ingratitude, & tantôt il s'accusoit d'aveuglement, & ensuite revenant à elle : Oüi, disoit-il, c'est une ingrata, il faut que je la quitte. Mais la quitter, reprenoit-il aussi-tôt, elle est si belle ! non, je ne puis m'y résoudre, je ne la quitterai jamais ; il vaut mieux immoler mon Rival à mon ressentiment, il y aura plus de gloire pour moi. Mais aussi c'est offenser cette belle, en offensant ce qu'elle aime, & d'ailleurs je n'en serai peut-être pas plus heureux. Que puis-je faire en cette rencontre ? il faut donc périr moi-même ? La mort, toute terrible qu'elle est, me sera mille fois plus douce que la vie. Il prononça ces dernières paroles d'un ton fort emporté, & qui faisoit connoître que le dépit & la rage alloient succéder à son amour.

Les choses étoient en ces termes, lorsque Dom Francisco fit une partie avec plusieurs de ses amis pour

aller à la Chasse du Loup. Il y avoit long-tems qu'ils en poursuivoient un, lorsqu'un saignement de nez obligea Dom Francisco de descendre de cheval, & de se reposer à l'ombre d'un arbre. Après avoir étanché son sang, il remonta à cheval, & alloit rejoindre sa troupe, quand il entendit le bruit d'un cor, qui sembloit vouloir remettre sur les voyes, des chiens qui étoient tombez en défaut.

Dom Francisco s'arrêta tout d'un coup, & ayant tourné la tête du côté d'une montagne prochaine, il aperçût un Sanglier qui venoit droit à lui, & qui étoit poursuivi par une meute de trente ou quarante chiens. On voyoit plusieurs piqueurs qui le suivoient de près, & un entre autres qui eut la gloire de percer le Sanglier d'un coup d'épée, dont il mourut à dix pas de Dom Francisco.

Le Comte de Melfe, qui avoit si bien fini cette Chasse, fut extrêmement surpris de rencontrer là son Rival. Il le tira à quartier, & le conduisant insensiblement derrière un petit Bois, il lui dit, que comme il y avoit long-tems qu'il ai-  
moit

moit la Marquise, il le prioit de cesser de la voir. Dom Francisco se moqua de sa prière, & lui répondit qu'il la verroit quand il lui plairoit; sur quoi le Comte lui reparut tout en colère, qu'il falloit donc en décider sur le champ. Dom Francisco mit aussi-tôt le pistolet à la main; & le Comte en ayant fait autant, passa sur son Rival, qui voulant effuyer son coup, fut blessé au bras. Mais Dom Francisco donnant aussi-tôt des deux à son cheval, gagna la croupe au Comte, & lui fit demander la vie. Dans ce tems, tous les Chasseurs arrivèrent, qui furent tellement surpris de cette aventure, qu'à peine pouvoient-ils croire ce qu'ils voyoient. Dom Francisco s'en retourna chez le Comte de Kermadet pour se faire panser, & le Comte de Melfe chez lui pour se consoler de son malheur.

La Marquise aprit le même jour le Combat de ces deux Rivaux; & si elle eut de la joye de la victoire de Dom Francisco, elle n'eut pas moins de douleur de sa blessure. Elle le fut voir le lendemain, & le  
trouva

trouva seul dans sa chambre, comme on venoit de lui ôter le premier appareil. Quoi que sa playe ne fût pas dangereuse, elle ne laissa pas d'en répandre des larmes, & de lui témoigner le déplaisir qu'elle avoit de cet accident. Dom Francisco, qui étoit charmé des paroles & de la vûe de la Marquise, l'assura que sa blessure n'étoit presque rien, & qu'il s'exposeroit bien à d'autres dangers pour l'amour d'elle. A ces mots, la Marquise lui serra la main, & lui dit plusieurs choses obligeantes. Dom Francisco fut si sensible à ces marques d'amitié, qu'il en pensa mourir de joye: car les Philosophes tiennent que l'excès d'un grand plaisir peut causer la mort, aussi bien que celui d'une extrême douleur. La conversation de ces deux Amans fut fort tendre, & elle auroit duré plus long-tems, si elle n'avoit été interrompuë par l'arrivée du Comte de Kermader, qui venoit de rendre visite à un de ses amis.

Le Comte fut ravi de voir la Marquise; il lui fit ses complimens, & la loua sur la peine qu'elle avoit prise de venir voir un Cavalier qui

ne

ne vouloit vivre & mourir que pour elle. La Marquise ne parut pas indifférente à ces paroles; elle lui dit qu'elle étoit fort obligée à Dom Francisco, mais qu'elle souhaitoit sa vie, & non pas sa mort. Elle alloit continuer, lors qu'on vint dire à cet Amant, que la femme infidèle, qui avoit voulu avancer les jours de son mari, ayant été mise entre les mains de la Justice, ses Juges avoient trouvé son action si noire, qu'ils l'avoient condamnée au feu. Telle est la récompense du crime dont la fin est toujours malheureuse. La conversation roula quelque tems sur cette funeste aventure, & ensuite la Marquise s'en alla.

Pendant qu'on travailloit à la guérison de Dom Francisco, le Chevalier de Seville avoit soin de voir Mademoiselle de Saint Hilaire, & tâchoit de regagner ses bonnes grâces qu'il croyoit avoir perdus. Le Baron de Lenoncourt de son côté faisoit tout son possible pour se conserver l'affection de la Demoiselle qu'il s'imaginoit posséder. Mais il ne demeura pas long-tems dans cette erreur. Car un jour ces deux Rivaux  
lui

lui ayant écrit chacun une lettre, & Mademoiselle de Saint Hilaire voulant leur faire réponse, elle envoya au Chevalier la lettre du Baron qu'elle n'aimoit point, & celle du Baron au Chevalier qu'elle aimoit. Cette méprise donna beaucoup de joye à l'un, & de chagrin à l'autre. Dans celle qu'elle avoit destinée pour le Chevalier, il y avoit des sentimens de tendresse, & dans l'autre qui devoit être pour le Baron, on n'y voyoit que des honnêtetez.

Ce procédé en amour n'est pas fort obligeant. Le Chevalier ne s'en accommodoit pas; il crut que la Demoiselle étoit toujours en colère contre lui; & comme il l'aimoit extrêmement, il en eut un si grand chagrin qu'il en tomba malade. Il n'en arriva pas de même du Baron; la réponse du Chevalier qu'on lui avoit envoyée, lui causoit une joye qui ne se peut exprimer. Cependant, Mademoiselle de Saint Hilaire, qui ne recevoit plus de Lettres du Chevalier, ne sçavoit à quoi en attribuer la cause. Elle craignoit qu'il ne fût pas content de la réponse qu'elle lui avoit faite, ou qu'il ne

fût

fût tombé malade. Cette incertitude lui faisoit de la peine ; mais elle découvrit bien-tôt la cause du silence du Chevalier.

Le Baron la vint voir , & la remerciant de la lettre qu'elle lui avoit écrite , elle connut sa méprise , & en fut très-fâchée. Elle n'en témoigna pourtant rien au Baron, mais d'abord qu'il fut parti , elle en écrivit une autre au Chevalier , pour le prier de la venir voir. Cet Amant ayant reçu cette lettre en eut beaucoup de joye , & alla trouver la Demoiselle. Elle lui conta la chose comme elle s'étoit passée , & ils en rirent extrêmement.

Cependant, la lettre qu'elle avoit écrite au Baron, lui avoit donné tant d'amour, que s'imaginant qu'elle en avoit pour lui, il l'importunoit continuellement de sa passion. Mademoiselle de Saint Hilaire, qui n'y prenoit plus de plaisir depuis le rapel de son Amant, lui fit connoître que ses assiduites ne lui plaisoient pas. Le Baron qui croyoit que ce qu'elle disoit n'étoit que pour rire , traitoit cela de bagatelle , & vouloit toujours continuer de la voir. Mademoiselle  
de

de S. Hilaire, voyant qu'il ne se rebutoit point, ordonna que quand il viendrait chez elle, on lui dit, qu'elle n'y étoit pas. Après avoir fait faire plusieurs fois cette réponse au Baron, il vit bien que la Demoiselle ne l'aimoit point, & qu'elle ne lui avoit témoigné de l'amitié, que pour donner de la jalousie à son Rival. Enragé d'en avoir été la dupe, il résolut de s'en venger.

Comme il sçavoit qu'elle rendoit souvent visite à une de ses amies, qui demouroit à une lieuë de chez elle, il se mit en embuscade dans un Bois, qui étoit sur le bord du chemin; & un jour qu'elle y alloit, il voulut l'enlever, & l'auroit fait infailliblement, si des personnes de la connoissance de Mademoiselle de Saint Hilaire, qui passoient par là, n'eussent arrêté le carosse dans lequel il l'avoit déjà mise. Cela donna lieu à un grand Procès. Le Baron fut condamné à demander pardon à Mademoiselle de Saint Hilaire, & à mille écus de dommages, intérêts, & défenses lui furent faites de jamais y retourner sur peine de la vie. Cet Arrêt auroit été encore plus rigoureux,

reux,  
sans,  
gues  
trop  
les ra  
Pe  
cisco  
bleffu  
de se  
cœur  
rien  
dre h  
avoit  
que  
ce q  
tre.  
tisfa  
co,  
redo  
Mar  
veur  
voit  
de l'  
L  
autr  
avec  
avoit  
que  
Com  
fait

reux, si le Baron n'avoit eu de puissans amis. Il fit joüer mille intrigues à ce sujet, qui m'éloigneroient trop de mon Histoire, si je voulois les rapporter.

Pendant tout ce tems, Dom Francisco, qui s'étoit fait guérir de la blessure de son bras, tâchoit aussi de se faire guérir de celle de son cœur. Il pressoit, & ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre heureux. Mais la Marquise, qui avoit pour le moins autant de vertu que d'amour, ne lui accorderoit que ce que l'honnêteté pouvoit permettre. Ces complaisances, loin de satisfaire la passion de Dom Francisco, ne servoient qu'à l'accroître. Il redoubla ses empressements, mais la Marquise n'augmenta pas ses faveurs. Enfin, voyant qu'il ne pouvoit venir à ses fins, il lui proposa de l'épouser.

La Marquise, qui ne souhaitoit autre chose, reçût cette proposition avec beaucoup de plaisir. Mais il y avoit une difficulté terrible & presque insurmontable. C'est que par le Contract de donation que lui avoit fait feu son mari, il étoit porté en  
termes

termes exprès, qu'en cas qu'elle se remariât, cette donation demeureroit caduque, & le bien retourneroit au Comte de Fleurus neveu du Donateur. Cette clause les embarassoit extrêmement. La Marquise voulut s'accommoder avec le Comte. Mais il lui demandoit une somme si considérable, qu'elle ne pouvoit se résoudre à la lui donner. Dans ce tems il arriva un malheur au Comte. Il se battit contre le fils d'un Conseiller au Parlement, qu'il tua. Il fallut aussitôt se retirer, & employer ses amis pour avoir sa grâce. Comme l'affaire étoit remissible, il l'obtint. Ensuite il se mit en état pour la faire entériner, & elle le fut malgré le grand crédit de ses Parties. Il est vrai que le Comte fut condamné à deux mille écus d'intérêts civils. Comme il n'avoit point d'argent, il eut recours à la Marquise qui en fut ravie, afin d'avoir bon marché de sa prétention. Elle en fut quitte pour dix mille francs qu'elle lui donna comptant. Le Comte sortit aussitôt de prison, & peu après la Marquise se maria avec Dom Francisco. Les

Les  
Nô-

Nôces  
clat &  
ensem  
a appa  
vécu c  
maria  
quée  
l'enle  
paren  
& vin  
succe  
pris,  
fit vo  
riage  
vivar  
maria  
faits  
retir  
qu'il  
paren  
l'élo  
& d  
moig  
son  
très-  
Don  
anno  
que  
toûj  
man

Noces se firent avec beaucoup d'éclat & de magnificence. Ils vivoient ensemble fort agréablement, & il y a apparence qu'ils auroient toujours vécu de même, si un mois après leur mariage la Marquise n'eût été attaquée d'une fièvre pourpreuse, qui l'enleva en huit jours de tems. Ses parens furent ravis de cette perte, & vinrent aussi-tôt pour recueillir sa succession. Mais ils furent fort surpris, lorsque Dom Francisco leur fit voir que par son Contrat de mariage ils s'étoient donnez au dernier vivant tous leurs biens. Comme le mariage & le Contrat avoient été faits dans toutes les formes, ils se retirèrent avec chagrin; & tandis qu'ils blâmoient la conduite de leur parente, Dom Francisco en faisoit l'éloge, & l'accompagnoit de larmes & de soupirs. Jamais mari ne témoigna tant de regret de la perte de son épouse. Les Obsèques furent très-belles, & le deüil qu'en porta Dom Francisco pendant près de deux années, n'étoit pas la moindre marque de sa douleur. Sa chambre fut toujours tendue de noir, & il ne manquoit pas un jour d'aller faire  
ses

ses prières sur le tombeau de sa chère épouse. Cette conduite l'avoit tellement mis en estime parmi les Dames, qu'il n'y en avoit point qui ne le souhaitât pour mari.

Quand il eut quitté le deuil, il résolut de rendre une visite à tous ses voisins. Il commença par le Baron d'Alin, homme de grande qualité. Il se mit en chemin avec un seul Ecuyer, & prit la route de Rennes, d'où le Château du Baron n'étoit pas fort éloigné. Il avoit deux filles, dont l'aînée avoit épousé le Milord Doffery, un des plus grands Seigneurs d'Angleterre. La Cadette, qui n'étoit pas encore mariée, quoi qu'elle surpassât sa sœur en beauté & en esprit, menoit une vie fort retirée, & ne s'apliquoit qu'à des œuvres de piété; on la nommoit Elisenne. Dom Francisco en approchant de Rennes, fut attaqué, pendant que son Ecuyer étoit allé s'informer du chemin, par deux bandits qui vouloient le voler; mais il fut assez heureux pour les tuer tous deux après un long combat. Le Baron qui étoit pour lors à la Chasse, s'étant égaré de ses gens en poursuivant

vant un Cerf, arriva en cet endroit, comme Dom Francisco achevoit de vaincre ses ennemis. Dom Francisco qui ne l'avoit jamais vû, lui demanda le chemin pour aller au Château d'Alin. Le Baron ne se fit pas plutôt connoître, que Dom Francisco mit pied à terre, & lui aprit qui il étoit: le Baron en fit autant de son côté; & ils s'embrassèrent avec beaucoup d'amitié. Après quelques civilitez réciproques, ils remontèrent à cheval, & entrèrent dans un Bois, où Alin croyoit trouver ses Veneurs. En le traversant ils virent passer un Cerf échapé des toiles, & se mirent à piquer après lui. Comme ils le poursuivoient, un Loup affamé sortit d'un taillis, & se jeta sur le Cerf, qui étoit sur ses fins. Il l'étrangla, & alloit le devorer, mais Dom Francisco mit l'épée à la main, & lui en déchargea un si grand coup sur la tête, qu'il la lui abattit. Alin surpris de la promptitude du coup, ne pût s'empêcher d'en admirer l'adresse & la vigueur. La Chasse s'étant assemblée, arriva dans cet endroit, & le Baron conta avec éloge aux Gentilshommes qui l'accompagnoient, ce qu'il

qu'il avoit vû faire à Dom Francisco. La Baronne d'Alin, qui fut avertie par les premiers qui arrivèrent, de la rencontre que le Baron avoit faite de Dom Francisco, alla le recevoir à la porte de sa chambre; & après en avoir reçu les complimens, elle lui présenta sa fille. Dom Francisco fut extrêmement touché de la beauté d'Elisenne, & cette charmante personne, en le regardant, sentit une émotion qu'elle n'avoit jamais eu pour aucun autre.

Le Baron trouva tant de plaisir dans la conversation de Dom Francisco, qu'il le retint plusieurs jours chez lui; ce qui lui donna moyen de voir cette aimable personne à tout moment. Sa passion pour elle devint si violente, qu'en peu de tems il en perdit le repos. Un jour qu'Elisenne étoit seule dans sa chambre avec Guemadeu, celle de ses filles qui avoit le plus de part à sa confiance, elle lui avoua, quoi qu'avec beaucoup de confusion, le trouble que la première vûe de Dom Francisco avoit jetté dans son ame, & la pria de s'informer adroitement si son cœur n'étoit point engagé.

Cette

Cette fille qui ne manquoit pas d'adresse, alla le lendemain trouver Dom Francisco à son appartement, & ayant rencontré à la porte de sa chambre son Ecuyer, qui lui aportoit un habit magnifique, & le linge qu'il vouloit mettre ce jour-là, elle lui dit qu'il n'avoit qu'à le lui donner, qu'elle auroit le soin d'habiller son Maître, & qu'il pourroit aller cependant à ses affaires les plus pressées. L'Ecuyer croyant que c'étoit l'usage en Bretagne, que les personnes de qualiré fussent servies par des filles, donna à Guemadeu ce qu'elle lui demandoit, & se retira. Dès qu'elle entra dans la chambre, Dom Francisco la reconnut pour l'avoir vûë auprès d'Elisenne, & fut surpris de sa visite. Il la pria de lui dire à quoi il en avoit l'obligation: C'est, Seigneur, repartit-elle, à la curiosité de ma Maîtresse, qui ayant appris que vôtre Ecuyer a été quelque tems à la Cour d'Angleterre, a voulu aprendre de lui des particularitez de quelques Dames qu'elle y connoît. Et comme il n'auroit pas été juste que vous eussiez été privé du service qu'il doit vous rendre, je suis venuë tenir sa place.

Je vous en suis très-obligé, interrompit Dom Francisco; mais je crois qu'il vaut mieux profiter de l'occasion que la fortune me présente, & employer le tems qu'il vous sera permis de demeurer auprès de moi, pour sçavoir de vous en quels sentimens est vôtre Maîtresse; & si je ne blefferois point sa fierté, en lui faisant offre de mon cœur. Ma Maîtresse, repliqua cette fille, nes'est point expliquée là-dessus; mais comme elle est fort soûmise aux ordres de son pete, je ne doute pas qu'elle ne vous reçoive de sa main pour Epoux, si vous faites agréer vôtre recherche.

Dom Francisco avoit trop d'expérience & de pénétration en amour, pour ne pas deviner, que la visite de cette fille renfermoit quelque mystère. Après l'avoir engagée dans ses intérêts, par quelque Présent, il fit lui même à Elisenne l'aveu de sa passion, & en fut favorablement écouté. Dom Francisco, étant assuré de son cœur, voulut la deinander au Baron; mais cette fille ayant découvert qu'il la destinoit à un Mylord Anglois, l'en avertit, de peur qu'il ne se découvrit mal à propos. L'aversion qu'Elisenne avoit pour ce Mylord, avan-  
ça

Ça fort les affaires de Dom Francisco. La crainte qu'elle eut que son pere ne la forçât de le prendre pour mari, le fit résoudre à épouser secrettement Dom Francisco. Comme ils n'étoient pas en lieu où ils pûssent recevoir la bénédiction nuptiale, sans se mettre en danger d'être découverts, ils se donnèrent seulement la foi en présence de cette fille, qui leur donna moyen de consommer le mariage. La possession, qui d'ordinaire affoiblit la passion des Amans, ne servit qu'à rendre celle de ces nouveaux mariez plus ardente. Leur bonheur auroit été parfait, si des affaires pressantes & de la dernière conséquence n'eussent obligé Dom Francisco d'aller à Paris. Elisenne en pensa mourir de douleur, lorsqu'il lui en aprit la nouvelle; & elle en fut d'autant plus affligée, qu'elle avoit ressenti quelques incommoditez qui étoient des marques presque certaines de grossesse. Cet accident étoit à craindre, car par une ancienne Loi des Bretons, les filles qui manquoient à leur honneur étoient condamnées à mort. Dom Francisco ne pût faire autre chose, que de la recommander aux

soins de Guemadeu, qui lui promit d'employer toute son adresse, pour empêcher que la chose ne se découvrit. Mais comme ses protestations n'étoient pas capables de rassurer cette aimable personne, Dom Francisco lui jura, qu'en cas qu'elle courut le moindre danger, il employeroit tout son crédit, & celui de ses amis, pour l'en retirer.

Après le départ de Dom Francisco, Elisenne demanda à son pere la permission de loger dans un appartement de son Château, qui regardoit sur la petite Rivière de Vilaines, & où l'on descendoit par un escalier dérobé, au pied duquel il y avoit une porte de fer grillée, dont elle se fit donner la clef. Lorsqu'elle s'y fut établie, elle ne voulut avoir auprès d'elle que Guemadeu, afin d'y être moins observée, & elle y passa tout le reste de sa grossesse. Pendant ce tems-là, Guemadeu fit faire un petit bateau en forme de berceau, pour y mettre l'enfant, dont sa Maîtresse accoucheroit; & l'enferma dans un lieu, où personne n'entroit qu'elle. Cette fille se pourvût aussi de toutes les choses nécessaires pour le trouf-  
seau

seau de l'enfant, & les serra avec le même soin. Elisenne accoucha au bout de neuf mois, d'un beau garçon, avec le secours de la seule Guemadeu. Cette fille l'emballota, & l'ayant mis dans le bateau, elle y mit aussi une épée d'or, que Dom Francisco avoit oubliée dans la chambre d'Elisenne, la première fois qu'il en avoit eu la possession, & une bague de grand prix qu'il lui avoit donnée en partant. Cet enfant fut ensuite abandonné, comme un autre Moïse, à la merci des ondes. Deux ou trois lieuës au dessous du Château d'Alin le bateau fut aperçû par le Comte de Concarnau, qui se promenoit à cheval sur le bord de la Rivière. La beauté de l'enfant, & la richesse de la couverture dont il étoit envelopé, frapèrent les yeux du Comte. Il mit pied à terre, & ayant tiré le bateau à bord, il fit prendre l'enfant, & tout ce qu'on y avoit mis avec lui, par son Valet de Chambre, & l'envoya à son Château, qui étoit assez proche de là. Lorsqu'il y fut arrivé, il le donna à sa femme, qui, suivant l'ancien usage de ce País-là, nourrissoit le

jeune Comteson fils. Il la pria, comme elle avoit beaucoup de lait, d'en donner aussi à l'enfant qu'il avoit trouvé, à quoi elle consentit sur les marques qu'elle vit de son illustre origine.

Six ans après cette aventure, le Comte de Concarnau ayant été surpris par un orage au milieu de la campagne, fut obligé de se mettre à couvert dans une maison écartée, dont il n'étoit pas fort éloigné. Il y trouva un vénérable Vieillard, qui après l'avoir salué, lui parla en ces termes: Il semble, Seigneur Comte, que le Ciel vous ait envoyé ici tout à propos, pour me donner moyen de vous avertir, de conserver précieusement le trésor que vous avez chez vous. Le Comte lui ayant demandé quel étoit ce trésor; c'est, poursuivit le Vieillard, l'enfant que vous trouvâtes il y a six ans sur la Rivière prochaine. Il est d'un sang illustre, & sera un jour possesseur de grands biens par son mérite & par sa valeur. Le Comte lui demanda qui étoit son pere, & où il demuroit; Les Astres que j'ai consultez, répartit le Vieillard, ne m'en ont pas  
apris

après davantage. Ce sont des mistères que la Providence divine ne juge pas à propos de révéler si-tôt aux hommes. Lorsque l'orage fut passé, le Comte s'en retourna dans son Château, faisant de grandes réflexions sur ce que l'Astrologue venoit de lui dire.

Quelques temps après le Mylord Doifery passa en Bretagne avec la Duchesse sa femme, pour visiter le Baron son pere. Il alla d'abord loger chez le Comte de Concarnau, où il vit l'enfant trouvé; & ayant été charmé de son air noble, il demanda au Comte si c'étoit son fils. Comme il lui eut dit que non, & qu'il lui eut appris son histoire, le Mylord le pria de le lui donner, & l'assura qu'il en auroit autant de soin que si c'étoit son propre enfant. Le Comte s'en défendit quelque tems sur son bas âge; mais enfin se voyant fort pressé, il y consentit; de quoi le Mylord & la Duchesse l'en remercièrent. Peu de tems après le Baron d'Alin mourut. La Duchesse & Elisenne parragèrent également sa succession qui montoit à plus de dix-huit cens mille livres. Elisenne en informa incontinent

Dom Francisco, qui la vint trouver, dans le dessein de l'épouser publiquement.

Le mariage fut célébré à Nantes avec beaucoup de magnificence, en présence du Mylord & de la Duchesse sa femme, qui en avoient été priez. Après qu'on eut employé huit jours en Festins & en autres divertissemens, Dom Francisco & son épouse allèrent au Château d'Alin, qui leur étoit demeuré en partage; & le Mylord & la Duchesse s'embarquèrent au Port le plus proche pour passer en Angleterre. Elisenne ne parla point à son mari de l'enfant qu'elle en avoit eu, parce qu'elle ne pouvoit lui en donner des nouvelles; mais la perte de celui-ci fut bien-tôt réparée, par la naissance d'un second qui fut nommé comme son pere.

Quatre ou cinq ans après, Dom Francisco passa en Angleterre pour des affaires de conséquence. Il alla loger chez le Mylord Doffery son beau-frere, qui le reçût avec beaucoup de joye. Il lui fit voir l'enfant trouvé, qu'on nommoit de Vilaines, à cause de la Rivière où il avoit été exposé; & soit que ses manières le

char-

charmèrent, ou que la nature lui parlât en sa faveur, Dom Francisco ressentit de certains mouvemens de tendresse, qu'il n'avoit jamais eu pour aucun autre enfant. De Vilaines étoit grand pour son âge, fait à peindre, & d'une beauté à éblouir; en un mot, il ressembloit extrêmement à Dom Francisco, qui étoit un des hommes du monde le mieux fait, & du meilleur air. Plus de Vilaines avançoit en âge, & plus il croissoit en mérites & en perfections. Les Dames le regardoient d'un œil favorable, & il y avoit peu de cœurs capables de lui résister. Il s'attacha auprès de la Princesse Ogine, fille du Duc de Salisburi, & quoi qu'elle l'écoutât favorablement, la crainte qu'il ne fût fils que d'un simple Gentilhomme, combattoit le penchant qu'elle avoit pour lui. De Vilaines, qui découvrit les sentimens de la Princesse, crut ne pouvoir s'élever jusqu'à elle, qu'en rendant son nom illustre par les armes. Dans cette vûë, il pria le Roi de le faire Chevalier. Comme SaMajesté le trouvoit encore trop jeune, pour lui laisser suivre les premiers mouvemens de son courage,

rage, elle lui répondit, qu'il nes'impatientât point, & qu'elle lui donneroit l'Ordre de Chevalerie lorsqu'elle le jugeroit à propos. Cependant, le Comte de Concarnau ayant eu avis de toutes ces choses, envoya à ce jeune Cavalier l'épée & la bague qu'il avoit trouvées avec lui dans son berceau flotant. Il l'informa aussi par le Courier qu'il lui dépêcha de ce qu'il sçavoit de sa naissance. De Vilaines se trouva fort embarrassé par ce recit; & quoi que la magnificence del'épée & la beauté de la bague dûssent lui persuader qu'il étoit d'un sang illustre, ces conjectures néanmoins pouvoient le tromper.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé de ce qu'on lui avoit dit de sa naissance, la guerre, qui étoit allumée dans l'Europe, l'obligea l'année suivante d'aller en Hongrie servir contre le Turc. Les choses étant prêtes pour son départ, il chercha l'occasion d'entretenir Ogine en particulier, & l'ayant trouvée seule, lui protesta que l'absence ne l'effaceroit jamais de son cœur, & qu'en quelque lieu qu'il fût, elle disposeroit toujours de lui. Ogine, après l'en avoir remercié,  
vou-

voulut sçavoir quel étoit son pere, & le conjura de ne lui rien déguiser. De Vilaines qui étoit sincère, lui conte ingénûement tout ce qu'il en sçavoit. La Princesse lui en sçût bon gré, & ensuite ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre; après quoi de Vilaines monta à cheval pour se rendre au lieu de l'embarquement. Il servit trois Campagnes en Hongrie, où il fit des miracles. Chacun l'estimoit autant pour son esprit que pour sa valeur. Pendant ce tems, il avoit soin d'écrire à la Princesse Ogine, qui ne manquoit pas de lui faire réponse, & ce commerce ne servit qu'à augmenter leur passion.

Un jour que de Vilaines étoit plus occupé de son amour que jamais, il lui arriva une aventure assez singulière. Il étoit pour lors à Vienne; & se promenant de grand matin aux environs de cette Ville, il aperçût un carosse qui alloit fort vite, & qui s'arrêta tout d'un coup à cent pas de lui. Il en vit descendre une Dame vêtue de noir, qui entra dans un Bois avec tant de diligence, qu'il crut être obligé d'en demander le sujet à une femme qui étoit restée dans le carosse.

Elle lui répondit, que sa présence pouvoit être d'un si grand secours, que s'il vouloit suivre promptement la route que sa Maîtresse avoit prise, il empêcheroit peut-être la mort de deux personnes.

Il n'en falut pas davantage pour exciter sa générosité. Il courut après cette Dame, & ne fut pas long-tems à l'atteindre. Le bruit qu'elle entendit, lui ayant fait tourner la tête, ils se reconnurent pour s'être vûs à la Cour; ce qui fit qu'elle prévint de Vilaines par ces paroles: Si la peine, lui dit-elle, où vous me voyez, vous a obligé de venir après moi, je vous conjure de m'accompagner jusqu'au bout de ce petit Bois, où je crois que nous trouverons un Gentilhomme qui en attend un autre pour lui ôter la vie. Ma réputation, ajoûta-t-elle, est si fort intéressée au succès de leur combat, que de quelque côté que le malheur arrive, on m'accuseroit d'en être la cause, encore qu'il n'y ait pas de ma faute.

De Vilaines, qui admiroit la beauté de cette Dame, l'écouta avec plaisir, & lui promit de la servir. Ils n'eurent pas fait cent pas, qu'étant

arrivez au bord d'un Ruiffeau, ils virent deux jeunes Cavaliers qui se battoient à coups d'épée. De Vilaines tira auffi-tôt la fiemme, & courut pour les féparer. Ils étoient fi fort animez l'un contre l'autre, qu'il eut de la peine d'en venir à bout. Enfin, après les avoir féparez, il leur demanda la cause de leur quéréelle. Ils lui dirent, que cétte Dame en étoit le fujet; qu'ils l'aimoient tous deux, & qu'ils croyoient mériter également les bonnes graces; que véritablement elle ne s'étoit déclarée ni pour l'un ni pour l'autre, mais que l'amour ne pouvoit souffrir de concurrent.

De Vilaines leur répondit, qu'ils n'avoient point raifon de fe battre, que puisqu'elle les traitoit avec indifférence, ils devoient continuer à la fervir, & attendre qu'elle fe déclarât en faveur du plus heureux. Je ne puis, interrompit le plus animé, souffrir plus long-tems un Rival. Quiconque voudra l'être, doit fe réfoudre d'en venir aux mains avec moi. Ainfi, Monsieur, laissez-nous, je vous prie, terminer ce différend, afin que par la mort du plus malheureux, nous puiffions voir qui restera fans compétiteur.

Il est inutile d'en venir à cette extrémité, repartit de Vilaines. Si cette belle Dame se vouloit déclarer là-dessus, en choisissant celui qui est le plus à son gré, elle épargneroit bien du sang; mais il faudroit, Messieurs, que vous jurassiez auparavant, que celui qui n'aura pas le bonheur de lui plaire, cessera de la voir, & n'en témoignera aucun ressentiment, ni contre elle, ni contre son Rival.

La confiance que ces deux Rivaux avoient en leur mérite, les fit consentir à cet expédient; & de Vilaines se tournant vers l'objet de leur querelle: Il ne tiendra qu'à vous, Madame, lui dit-il, d'empêcher la mort d'un de ces Messieurs, en nommant celui qui vous agréé davantage.

La Comtesse de Gueldres, qui étoit le nom de cette Dame, se trouva d'abord assez embarrassée; mais considérant de Vilaines comme le plus aimable des trois, elle se déclara en sa faveur. Salseman & Conisbert qui étoient les deux Rivaux, furent extrêmement surpris de cette préférence. Ils n'en témoignèrent rien à la Comtesse. Au contraire, ils la félicitèrent sur le choix qu'elle avoit fait; &

& la Dame les remercia de leur approbation. Salfeman & Conisbert s'en allèrent chez eux, fort chagrins d'avoir hazardé leur vie, pour une ingrate qui ne les aimoit point; & la Comtesse s'en retourna chez elle, fort aise d'avoir choisi pour Amant un Cavalier qui avoit les yeux & le cœur de tout le monde.

De Vilaines eut de l'attachement pour elle durant quelque tems; & quoi qu'il ne négligeât rien pour s'en faire aimer, il n'oublioit point la Princesse Ogine, & continuoit toujours un commerce de lettres avec elle. Enfin, l'envie de la revoir ne lui permettant pas d'en être plus long-tems éloigné, lui fit prendre la résolution de repasser en Angleterre. Quand la Comtesse aprit cette nouvelle, elle en eut tant de douleur, qu'elle en répandit un torrent de larmes. Elle lui dit tout ce que la tendresse, & l'affliction lui pûrent inspirer pour le retenir; mais de Vilaines lui ayant fait connoître la nécessité de son départ, lui protesta que l'absence ne changeroit rien aux sentimens de son cœur, & même la flata d'un prompt retour. Comme il étoit connu de l'Empereur,

pereur, il ne manqua pas d'en aller prendre congé. Sa Majesté lui dit plusieurs choses obligeantes, & lui donna son Portrait garni de Diamans de la valeur de cinq cens pistoles.

Il partit; mais en chemin il changea de résolution, & voulut auparavant aller en Bretagne voir le Comte de Conarnau. Il continua donc sa route de ce côté-là. Comme il fut dans cette Province, il arriva auprès du Château du Comte de Roff. Ce Comte étoit aussi craint que haï dans tout le País, à cause des violences qu'il exerçoit sur les passans. Si quelque jeune personne étoit assez malheureuse pour tomber entre ses mains, il l'obligeoit par force à contenter ses desirs déréglés; & si c'étoit un homme, il le contraignoit de combattre contre ses deux freres l'un après l'autre, & ensuite contre lui, & ce n'étoit qu'à ce prix qu'il pouvoit obtenir sa liberté. Il tenoit exprès des gens à toutes les avenues, pour enlever tous ceux qui passoient, de quelque sexe qu'ils fussent.

De Vilaines fut informé de la tyrannie du Comte, par une fille qu'il rencontra toute éplorée, & qui lui  
contra

conta qu'après l'avoir fait servir quelques jours à ses infames plaisirs, il l'avoit chassée avec ignominie. De Vilaines, indigné de cette lâcheté, promit de la vanger, & s'avançant vers le Château, il rencontra les Gardes qui demeuroient ordinairement sur les avenues. Il les chargea si vertement, qu'il les contraignit à lui laisser le passage libre. Lors qu'il fut entré dans la première cour, un Cavalier sortit du Château à cheval, & alla droit à de Vilaines, qui le reçût en homme de courage. Il essuya son coup; mais à même tems ayant fait une caracolle, il lui gagna la croupe, & lui cassa les reins d'un coup de pistolet. A peine eut-il achevé sa carrière, qu'en se tournant il se vit chargé par un autre; il mit aussi-tôt l'épée à la main, & en peu de tems il lui ôta la vie. Pendant ce second combat, un soldat sorti du Château frapa son cheval par derrière avec une halebarde, & l'ayant blessé mortellement, obligea de Vilaines à se jeter à terre.

Le Comte de Ross, qui avoit vû de son Donjon ses deux freres tomber, descendit dans la cour, & étant monté à cheval, poussa à toute bride contre

tre le vainqueur de ses deux freres, dans le dessein de vanger leur mort, ou de perdre la vie. De Vilaines le voyant venir à lui, se jetta sur le cheval du premier qu'il avoit tué, & alla droit à son ennemi; il eut plus de peine à vaincre celui-ci que les deux autres, & il lui en coûta du sang; mais enfin, il tua le Comte d'un coup d'épée qu'il lui donna au travers du corps, & ensuite monta sur son cheval qu'il trouva plus fort & plus vigoureux que les deux autres.

Il se retira, & ayant rejoint la fille qu'il avoit vangée, il reçût ses remerciemens, & continua son chemin. Il n'eut pas fait un quart de lieuë, qu'il rencontra un Gentilhomme à pied, qui ayant reconnu le cheval que montoit ordinairement le Comte de Roll, lui demanda par quelle aventure il étoit tombé entre ses mains. De Vilaines satisfit sa curiosité, & lui conta succinctement ce qui lui étoit arrivé. Le Gentilhomme en témoigna beaucoup de joye, parce qu'il avoit été quelque tems prisonnier dans le même lieu, & y avoit été traité fort indignement.

Ce Gentilhomme s'étant aperçu qu'il

qu'il couloit du sang d'une blessure que de Vilaines avoit reçûe au bras, le pria de venir se reposer dans sa maison, qui n'étoit pas fort éloignée, & l'assura qu'il feroit panser sa playe par ses sœurs qui étoient fort expérimentées dans la Chirurgie. Cette offre lui fut faite de si bonne grace, qu'il ne pût la refuser, & il se laissa conduire par le Gentilhomme dans sa maison. On n'oublia rien pour le bien traiter, & il y demeura jusqu'à ce qu'il fut guéri.

Comme il étoit sur le point de partir, il aprit qu'une de ces Demoiselles avoit un Procès contre un Gentilhomme de ses voisins, qui pour en obtenir sa dernière faveur, lui avoit fait une promesse de mariage, & ne vouloit pas l'exécuter. De Vilaines indigné de cette action, & voulant reconnoître le service qu'il avoit reçû de la Demoiselle, lui promit de faire tenir la parole au Gentilhomme. Après avoir demandé son nom & sa demeure, il l'alla trouver. Il lui dit, qu'il étoit venu pour le prier de rendre l'honneur qu'il avoit ôté à une Demoiselle de mérite & de naissance; qu'il y avoit de la justice, & que puis qu'il

qu'il lui avoit promis de l'épouser, il falloit qu'il lui tint sa parole, ou qu'il se battît avec lui.

Le Gentilhomme aima mieux se battre; & étant allez ensemble dans un lieu propre pour cela, ils mirent l'épée à la main. Le combat fut d'abord vigoureux de part & d'autre; mais comme de Vilaines eut porté un coup d'épée dans le bras du Gentilhomme, il passa sur lui; & ayant saisi la garde de son épée, il lui présenta la pointe de la sienne; il l'obligea de lui demander la vie, & de lui promettre d'épouser la Demoiselle. En effet, il lui tint parole, & deux jours après le mariage se fit. De Vilaines assista aux nôces. Le lendemain il prit congé de son hôte & de ses sœurs, & continua sa route. Comme il étoit en chemin, il se trouva fort embarrassé, voyant la nuit approcher, sans sçavoir où il pourroit la passer.

Pendant qu'il étoit dans cette inquiétude, un Cavalier le salua, & s'offrit de le conduire à un Château voisin; l'assurant que le Seigneur se feroit un plaisir de le recevoir. Il accepta cette offre, & ayant suivi le Cavalier, il y arriva avec un Valet

de Chambre & deux Laquais, qui étoit tout son équipage. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'il alla saluer le Maître de la maison; mais il fut bien surpris quand il connut que c'étoit Dom Francisco; & celui-ci ne fut pas moins étonné quand il vit que c'étoit de Vilaines. Ils s'embrassèrent tendrement, & Dom Francisco le présenta à son épouse, qui le regarda sans pouvoir lui rien dire. Comme son mari lui en demandoit la cause, elle fit un grand cri, & répandant des larmes de joye, elle dît: Ah! mon cher époux, voilà notre enfant. Cette reconnoissance n'étonna pas moins Dom Francisco que de Vilaines. Elle leur fit en peu de mots l'histoire du Berceau flotant, dont nous avons déjà parlé.

Ensuite, elle demanda à de Vilaines, si on ne lui avoit jamais donné une bague & une épée de telle manière; il répondit qu'oui. Et comme il avoit avec lui l'une & l'autre, il les leur fit voir. Dom Francisco reconnut sa bague & son épée, embrassa pour la seconde fois de Vilaines, & l'avoüa pour son fils. Le pere & la mere ne se sentoient pas de joye d'une

d'une si heureuse aventure ; ils en retr  
dirent graces au Ciel, & comblèrent  
leur enfant de bénédictions. Le bruit  
de cette nouvelles'étant répandu dans  
la Province, alla bien-tôt jusqu'aux  
oreilles du Comte de Concarnau. Il  
monta aussitôt en carosse pour en  
aller féliciter Dom Francisco & son  
épouse. Il leur raconta la manière  
dont il avoit trouvé leur fils, & ce  
que l'Astrologue lui avoit dit à son  
sujet. Le pere & la mere en furent  
ravis, & lui témoignèrent mille remer-  
ciemens des soins qu'il en avoit eûs.

Quelques jours après, la Princesse  
Ogine ayant été informée de toutes  
ces particularitez par la bouche de  
Mylord Doffery, en eut une joye in-  
concevable. Elle vit bien que le fils  
de Dom Francisco n'étoit pas indigne  
de son amitié, & qu'elle pouvoit sans  
blesser sa gloire suivre le penchant  
qu'elle avoit pour lui. Dans cette  
pensée, elle auroit bien voulu le voir ;  
& de Vilaines, que nous nommerons  
le Comte de Carnan, à cause d'une  
Terre qui apartenoit à son pere, avoit  
au moins pour la Princesse le même  
empressement. En Effet, peu de tems  
après il partit pour l'Angleterre avec  
un  
son  
le  
des  
che  
d'a  
pro  
sar  
Pri  
éto  
roi  
Co  
all  
&  
D  
le  
la  
le  
me  
Sa  
ni  
qu  
au  
ye  
me  
un  
ce  
ge  
un

un équipage convenable à une personne de sa qualité.

Il alla descendre à Londres chez le Mylord Doffery, qui le reçût avec des témoignages de joye, & la Duchesse sa Tante l'embrassa avec autant d'affection, que s'il avoit été son propre enfant. Il ne fut pas long-tems sans s'informer des nouvelles de la Princesse Ogine. On lui dît qu'elle étoit dans cette Ville, & qu'il y auroit le soir un grand Bal chez elle. Le Comte de Carnan ne manqua pas d'y aller; il se déguisa en Turc; sa Veste & son Turban étoient magnifiques. D'abord qu'il fut entré dans la Salle, le premier objet qui frapa sa vûë fut la Princesse Ogine qui dançoit avec le Duc de Lankastre; elle étoit richement vêtue, & portoit une robe de Satin incarnat brodée d'argent, & garnie de diamans. Elle paroissoit si belle, que les moins sensibles à l'amour en auroient été charmez. Son teint & ses yeux avoient un éclat admirable. La moitié de ses cheveux attachez avec une enseigne de pierrerie, laissoit descendre l'autre moitié jusqu'à sa gorge, & retournans sur eux-mêmes par une frisure à grosses boucles, sem-  
 bloient

D

sembloient ne vouloir pas abandonner la beauté de son sein.

Quand elle eut fini sa danse, le Comte de Carnan alla se mettre à genoux sur un carreau à ses pieds, & lui dit en contrefaisant sa voix : Permettez, belle Princesse, qu'un Turc qui n'a eû l'honneur de vous voir depuis long-tems, vous renouvelle ses respects, & vous assure que jamais l'Empire Ottoman n'a rien vû de si beau ni de si charmant que vous.

Que vous êtes galant, répondit la Princesse, pour un homme de vôtre Nation. Les Turcs n'en usent pas de même avec les Dames; & leur férocité naturelle les rend peu susceptibles d'honnêteté. J'avouë, repartit le Comte, que leur humeur semble un peu sauvage; mais cela vient moins d'un manque de délicatesse, que de ce qu'ils ne trouvent point de beauté comme la vôtre. J'en suis si persuadé, que le moindre de vos regards les rendroit tous vos esclaves. Et pour moi, je vous assure que dès la première fois que j'eus l'avantage de vous voir, mon cœur se soumit à vos loix, & a toujours vécu sous vôtre empire.

Mais

Mais de grace, lui dit la Princesse en riant, ôtez un peu vôtre masque, ou du moins aprenez-moi vôtre nom, afin que je connoisse un Amant si fidèle. Je crois que mon nom, repliqua le Comte, ne vous est pas connu, & je crains que mon visage ne vous le soit guères davantage. L'absence, continua-t-il, efface souvent de l'esprit l'idée des gens, & je m'imagine que... Il alloit continuer, lors qu'on vint prendre la Princesse pour danser, laquelle ne manqua pas de prendre à son tour le Comte, qui dansa si bien, qu'il s'attira les yeux de toute l'assemblée.

Quand il eut achevé sa danse, il alla trouver la Princesse, qui s'étoit mise dans la foule, pour voir s'il la chercheroit. Après l'avoir jointe, il la tira dans un coin de la chambre, où il lui dit plusieurs autres douceurs, avec des particularitez si grandes, qu'elle le pria derechef de se démasquer. Il fit encore difficulté; mais elle l'en pressa si fort, qu'enfin il se démasqua à demi. La Princesse le reconnut aussi-tôt, & lui dit: Quoi c'est vous? Oüi, Madame, c'est moi, répondit le Comte, & j'aprehendois fort

fort que mon visage ne vous fût pas plus connu, que le nom de Comte de Carnan, que je porte aujourd'hui.

Vous ne me rendez guère justice, Comte, repartit la Princesse; sçachez qu'on ne perd pas si aisément l'idée des personnes qu'on estime. Il y paroît bien, Madame, par tout ce que vous me dites. Et je vous suis si obligé des marques que vous m'avez toujours données de vôtre souvenir, que je n'en perdrai jamais la mémoire. Je vous avouë que je ne me serois pas attendu à un pareil bonheur, & il faut que mon étoile me soit bien favorable, pour retrouver en vous les mêmes sentimens que vous m'avez toujours témoigné.

Une conversation si tendre auroit duré davantage, si elle n'avoit été interrompuë par l'arrivée de quelques Dames qui abordèrent la Princesse. Le Comte remit aussi-tôt son masque, & sortit du Bal. Quelque tems après, il arriva une troupe de masques qui avoient mis un prix en faveur de celui qui feroit une entrée plus galante, & selon l'état présent de son amour. Le tenant principal étoit le Duc de Sommerfet, qui sou-

tenoit

tenoit que la beauté de Mademoiselle d'Amilton, dont il étoit épris, surpassoit toutes les beautés du monde. Il étoit vêtu de Satin verd, brodé d'or, & parsemé de chiffres entrelassez de son nom, & de celui de Mademoiselle d'Amilton; ses plumes étoient de même couleur: il portoit une chaîne de Diamans en écharpe, & sur sa targue, il avoit fait peindre un Soleil environné d'Etoiles avec ces mots,

*Ainsi la plus belle auprès d'elle.*

Après lui, parut le Comte d'Essex, vêtu d'un Tabit isabelle tout chamarré d'argent: & quoi que son habit fût moins riche que le premier, il étoit d'un meilleur goût. Sa devise étoit un Rocher, où paroissoit un Phenix au milieu des flâmes qui le consumoient; & pour ame ces mots:

*Mourir & revivre.*

On eut de la peine au commencement d'expliquer cette devise; mais comme le Comte se démasqua, on vit bien qu'elle regardoit Mademoiselle

moiselle d'Oxford, & l'on comprit aisément ce qu'il avoit voulu dire.

Le Duc de Clarence, vêtu d'un Satin bleu semé de flâmes brodées d'une sombre couleur, faisoit connoître l'amour & la jalousie dont son cœur étoit pénétré. Sa devise étoit un flambeau combattu d'un vent, qui au lieu de l'éteindre, l'allumoit davantage, & pour ame il y avoit :

*Qui me combat m'enflâme.*

Après lui, parut le Comte d'Aron-del, Amant de Mademoiselle de Clarendon, de qui l'esprit récompensoit avantageusement ce qu'il y avoit de moins parfait aux traits de son visage. Ce Comte avoit un habit noir, brodé d'argent, & sur son chapeau quantité de plumes blanches & noires. Sa devise étoit un Ciel obscurci, qui ne laissoit entrevoir qu'un astre au travers d'un nuage qui le couvroit avec ces mots :

*Il brille malgré son Voile.*

Le Mylord Brandon, autant fidelle,  
que

que peu satisfait de Mademoiselle de Prague, se présenta vêtu d'un habit couleur de Rose seiche, d'argent & de noir. Il avoit pour devise un cœur traversé de quantité de flèches, avec ces mots :

*Une seule me tue.*

Il étoit suivi du Chevalier de Devonshire, qui après avoir été aimé durant quelque tems de Mademoiselle Poole, se trouva tout d'un coup disgracié, sans en sçavoir la cause. Son habit étoit couleur de celadon brodé d'argent, & sa devise un Soleil levant opposé à une pleine Lune qui se couchoit. Il y avoit autour ces paroles :

*Tu reviendras.*

Ensuite parut le Marquis de Pembroc; son habit noir étoit la marque de sa tristesse, il étoit de Velours ras, brodé d'or, & semé de larmes d'argent. Sur sa targue il portoit un Rocher, qui servoit de devise pour lui & pour sa Maîtresse, avec ces mots :

D 4

*Mei*

*Moi de constance, Elle de  
dureté.*

Le Marquis emporta le prix, & le donna à Mademoiselle de Courtenay, dont il n'avoit pû jusques-là se faire aimer, & qui ne le reçût après quelques difficultez, que pour ne pas troubler, par le chagrin de son Amant, le divertissement public.

Dans cetems, le Comte de Carnan, qui n'avoit sorti du Bal que pour changer d'habit, y rentra déguisé en Magicien. Il avoit une robe de Satin noir à manches pendantes, une fraise au col, une médaille d'or attachée à sa robe, une grande barbe, un chapeau à l'antique, une baguette à la main, un œil de serpent au doigt, & un nez en bec de corbin. Il aborda la Princesse en cet état, & contrefaisant encore sa voix, il lui dît qu'il étoit le Sacrificateur des Egyptiens; qu'il sçavoit l'avenir aussi bien que le passé, & que si elle souhaitoit, il lui diroit sa destinée.

Comme les Dames sont ordinairement curieuses, elle accepta son offre; & le prétendu Magicien lui parla en  
ces

ces termes : Vous êtes aimée autant que vous êtes aimable ; celui qui vous adore, vous possédera bien-tôt ; les jours que vous passerez avec lui couleront comme des ruisseaux purs, qui ne seront point troublez d'aucun mauvais mélange ; & vôtre vie sera comme eux dans un calme perpétuel, à l'abri du plus dangereux des orages, & des disgraces les plus fatales à vôtre bonheur.

La Princesse fut également surprise & charmée de cette prédiction. Elle demanda au prétendu Magicien le nom de celui qui la posséderoit. Il lui répondit, qu'elle devoit être satisfaite de ce qu'il venoit de lui apprendre, & qu'une autrefois il lui en diroit davantage. Dans ce tems le Bal finit. La Princesse se retira aussi-tôt dans son appartement ; & son esprit fut toute la nuit occupé de l'heureuse arrivée du Comte de Carnan.

Ces deux choses lui paroissoient si extraordinaires, qu'elle ne sçavoit si c'étoit une fiction ou une vérité. On peut dire, qu'elle ressembloit à ces Isles flotantes qui sont entre l'espérance & la crainte. Le Comte ne la laissa pas long-tems dans cet em-

baras : car l'étant venu voir le lendemain, il lui confirma par ses paroles, tout ce qu'il lui avoit dit en qualité de Turc & de Magicien. Il l'assura, même qu'il ne devoit son retour qu'à la passion qu'il avoit pour elle, & que s'il avoit été aux extrémités de la terre, il seroit revenu pour lui en donner des marques ; qu'ainsi il la prioit d'agréer sa recherche, & d'être persuadée de la sincérité de ses sentimens. La Princesse lui répondit en peu de mots, qu'il lui faisoit beaucoup d'honneur, mais que comme elle n'étoit pas la Maîtresse absoluë de ses volontés, il falloit s'adresser au Duc de Salisbury son pere. Le Comte pria le Mylord Doffery de lui en faire la demande. Il la lui fit ; & soit que le Duc ne l'agréât pas, ou qu'il eût promis sa fille à un autre, il s'excusa en disant, qu'elle étoit encore trop jeune pour la marier. Le Mylord voyant une si mauvaise raison, lui fit connoître qu'une fille de dix-sept ans, comme elle, n'étoit pas trop jeune, & qu'on en marioit tous les jours à douze ; que d'ailleurs, l'alliance de son neveu ne lui étoit point deshonorale, puis-  
que

que du côté de son pere il étoit d'une des plus illustres Maisons de Castille, & du côté de sa mere d'une des plus anciennes de Bretagne. Ensuite, il lui parla du mérite de son neveu, & des grands biens qu'il devoit un jour posséder. Le Duc se voyant pressé par ses raisons, lui dit que l'affaire étoit assez de conséquence pour y songer. Sur quoi le Mylord lui répartit, que c'étoit agir fort sagement, & qu'il lui donnoit tout le tems nécessaire pour cet effet.

Peu après, ils se quittèrent, & le Mylord s'en alla chez lui rapporter à son neveu l'entretien qu'il avoit eu avec le Duc. Le Comte en fut fort aise; il embrassa son oncle & lui fit mille remerciemens de la peine qu'il avoit prise.

Quelques jours ensuite, le Roi d'Angleterre donna dans une Prairie sur le bord de la Tamise une des plus belles Fêtes qu'on ait jamais vûe. Il avoit fait enfermer de barrières un grand espace, & vis à vis l'entrée élever des échafauts pour les Dames, & pour les autres personnes qui étoient d'un rang à les occuper.

Le premier spectacle devoit être

la course des chariots; ils étoient tous attelés de quatre chevaux de front à la manière des anciens Romains, lors qu'ils célébroient quelques Fêtes en l'honneur d'Apollon. Chaque chariot étoit ouvert par le devant, avec une seule place dans le fond pour le maître du chariot. Il étoit armé de toutes pièces, le casque en tête, la visière baissée, l'écu au bras gauche & deux javelots à la droite, suivi de tout son équipage, qui portoit la livrée de la Dame qu'il aimoit. Il y avoit cinquante chariots; & ce nombre, qui formoit une pompe admirable, avoit déjà fait une fois le tour de la place. On ne jugeoit pas qu'il en dût venir davantage, quand on vit ouvrir la barrière, & qu'on ouït retentir le son de douze trompettes, qui parurent à l'entrée. Ceux qui en sonnoient, étoient montez sur de beaux chevaux, & leurs casques étoient de velours toutes couvertes de galons d'or. Après les trompettes, marchoient l'un après l'autre plus de cent chevaux de main, dont les crins étoient attachez de quantité de rubans, chacun mené par deux Esclaves qui les tenoient des deux côtez. Les habits des

des Esclaves étoient fort propres & répondoient bien à tout le reste. Après eux, on vit venir quantité de grands Seigneurs habillez à la Romaine, montez sur de beaux chevaux enharnachez superbement. Le Comte de Carnan, qui étoit de ce nombre, brilloit sur tous les autres. Il étoit monté sur un cheval d'Espagne, gris pommelé, dont les crins descendoient jusqu'à terre. Sa housse étoit d'un Brocard d'argent à fond d'or semé de lacs d'amour, au milieu desquels on voyoit un cœur enflâmé; & pour devise il y avoit écrit en broderie d'or:

*Il ne se peut partager.*

Ensuite, tous les Trompettes sonnèrent la charge; & ce ne fut pendant quatre heures que tournois, que courses de bagues & de têtes, que combats de barrières & de chariots. Le Comte de Carnan, qui s'étoit déjà fait remarquer par son équipage & par sa bonne mine, acheva de se faire distinguer par son adresse. Il gagna seul le Prix de la victoire; il fut même déclaré vainqueur par la bouche du Roi, & reçût le Prix, qu'il vint présen-

ter à la Princesse Ogine. Cette action qui la fit rougir, obligea Sa Majesté, qui étoit proche d'elle, de lui dire d'accepter le Présent. Elle le reçût, & chacun félicita le Victorieux comme d'un double triomphe.

Le Comte de Carnan étant allé le lendemain à la Cour, y rencontra le Duc de Salisbury, qui le loua sur son adresse & sur sa générosité; il lui dit même, qu'il lui tiendrait compte de l'honneur qu'il avoit fait à sa fille. Le Comte l'en remercia très-humblement, & le pria de se souvenir de sa parole. Le Duc le lui promit, & cette promesse donna plus de joye à cet Amant, que si on lui avoit donné un Empire. Il eut soin de faire sa cour au Duc, & de rechercher tous les moyens de lui plaire.

Cependant, le Duc ne se preffoit point de tenir sa parole. Tantôt il disoit qu'il étoit indisposé, tantôt qu'il avoit des affaires pressantes, & tantôt qu'il alloit à la campagne. Toutes ces longueurs ne plaisoient point au Mylord Dossery, & encore moins au Comte de Carnan qui en avoit de grands chagrins. Un jour que le Duc avoit mené sa fille dans une de ses

Terres,

Terres, à vingt mille de Londres, & qu'il y avoit près d'un mois que le Comte ne l'avoit vûe, il lui écrivit ces lignes.

L E T T R E

Du Comte de Carnan à la Prin-  
cesse Ogine.

**J**E crois, MADAME, que vous voudrez toujours demeurer où vous êtes. Cependant les plaisirs de la Ville, & ceux de la Cour ont bien plus de charmes, que les plaisirs de la campagne. Ne croyez pas pourtant que j'en puisse goûter éloigné de vous. Tous m'est ennuyeux, je me déplaïs à moi-même, & les lieux qui m'étoient si agréables, quand je vous voyois, me paroissent tristes & deserts, depuis que je ne vous vois plus. Voilà, MADAME, les sentimens que me donne votre absence, & voici ceux que me cause le retardement de Monsieur votre pere. Si j'avois manqué à l'honneur que je lui dois, il auroit raison d'en agir de la sorte; mais n'ayant rien à me reprocher à son égard,

égard, pourquoi différer mon bonheur, & me faire languir jour & nuit comme il fait? S'il sentoit ma peine au point que je lasens, je suis sûr qu'il en useroit d'une autre manière, & qu'il rendroit bien-tôt justice à mon amour. C'est une grâce dont je lui serois obligé toute ma vie. Tâchez, je vous prie, de l'obtenir, & de lui témoigner que je n'ai pas moins de respect pour lui, que de passion pour vous.

La Princesse reçût cette Lettre avec beaucoup de plaisir; elle en fit la lecture trois ou quatre fois; & après avoir rêvé quelque tems, elle y répondit en ces termes.

---

### R E P O N S E

De la Princesse Ogine au Comte de Carnan.

**S'**il n'y avoit que le plaisir qui me retint à la campagne, il y a long-tems que je serois à Londres. Mais quand on dépend d'un pere, on n'est pas toujours la maîtresse de ses volontez. Je ne lui ai

ai point fait voir vôtre Lettre, parce qu'il est présentement de mauvaise humeur. D'abord que cela sera passé, comptez que je ne manquerai pas de la lui montrer. Comme elle n'est point dattée, je pourrai lui dire que je viens de la recevoir. Je ne doute point qu'il ne soit sensible à vos honnêtetez, & à l'obéissance que je lui marque. En tout cas, ne vous chagrinez de rien, vivez dans l'espérance, & soyez persuadé que je n'aurai jamais d'estime que pour vous.

Cette Lettre calma les inquiétudes du Comte, & lui donna autant de joye qu'il avoit eu de chagrin. Il la montra aussi-tôt au Mylord Doffery qui l'en félicita. Il lui dit même, qu'il sçavoit de bonne part, que le Duc avoit parlé au Roi de la recherche qu'il faisoit de sa fille, & que Sa Majesté lui avoit témoigné qu'elle agréeroit fort ce mariage. Cette nouvelle ne charma pas moins le Comte, que la Lettre de la Princesse. Car si d'un côté, il voyoit les assurances qu'elle lui donnoit de son estime; de l'autre, il confidéroit que l'aprobation du Roi pouvoit extrêmement avancer son bonheur. Tout  
ceci

cela qui fortifioit son espérance, redoublait aussi sa joye & son amour.

Il étoit ainsi dans l'attente de sa bonne fortune, lorsqu'il aprit une plaisante aventure arrivée au Chevalier de Gourdon, son meilleur ami. C'étoit un des hommes d'Angleterre le mieux tourné, & qui avoit le plus d'esprit. Il étoit amoureux d'une Dame qui ne l'étoit pas moins de lui. Mais comme elle appréhendoit l'inconstance si naturelle aux hommes, elle étoit toujours sur ses gardes, & ne lui accordoit que ce que l'honnêteté pouvoit permettre. Ces difficultez, loin de diminuer l'ardeur du Chevalier, ne servoient qu'à l'augmenter. Un jour étant seul avec elle, il lui dit d'un air tendre : Croyez-vous, Madame, qu'on puisse vous voir sans vous aimer, & que vous aimant au point que je fais, la reconnoissance ne doive pas vous engager à quelque tendresse? Vous voyez, continua-t-il, que celle que j'ai pour vous est extrême, & je puis vous assurer qu'elle ne finira qu'avec ma vie. Je ne doute pas, répondit la Dame, que vous n'ayez pour moi de l'amitié; mais croyez aussi

aussi que je n'y suis pas insensible, & ce que j'ai fait pour vous doit assez vous le persuader. Je vous en suis très-obligé, repartit le Chevalier, & je vous le serois bien davantage, si vous répondiez mieux à mon amour. Ne parlons point d'amour, dit la Dame, cette passion donne trop de peine. La crainte d'un mari, l'indiscrétion d'un Amant, & mille autres accidens me font fremir. S'il n'y avoit que cela, interrompit le Chevalier, vous devriez être fort tranquille de ce côté-là, puisque jamais homme n'a été plus fidèle, ni plus discret que je le suis. D'ailleurs, les maris, ajouta-t-il, ne gardent pas toujours leurs femmes à vûë, & ne sçavent pas tout ce qui se passe. Leur prévoyance est souvent trompée, & un peu de caresses les rassure, contre les attaques de la jalousie.

A ces mots, la Dame se mit à sourire, & le Chevalier mettant aussitôt un genouil en terre, embrassa ceux de la Dame, & lui dit tout ce qu'un Amant peut imaginer de plus vif & de plus pressant. Elle se trouva fort embarrassée, & étoit sur le point de rendre

dre les armes, lorsqu'elle entendit son mari qui montoit. Le Chevalier se leva en même tems, & la Dame & lui ayant repris leurs sens, se contraignirent pour empêcher qu'on ne remarquât sur leurs visages l'émotion qu'ils avoient dans le cœur.

Le Chevalier fit beaucoup d'honnêteté au mari, qui ne lui en fit pas moins de sa part; & sa femme rioit dans le fond de l'ame de leurs cérémonies. Quoi qu'il y eût long-tems qu'ils se connussent, ils n'avoient jamais eu de commerce ensemble, & cette entrevûe servit de prétexte à se voir. Comme le Chevalier étoit fort dissimulé, il affectoit d'avoir pour le mari toutes sortes de complaisances. Il lui faisoit mille fausses confidences, pour l'obliger de lui en faire de véritables. Le mari donnoit dans tous ces pièges, & avoit pour le Chevalier une amitié aveugle. La Dame & le Galant eurent soin d'en profiter. Ils se voyoient souvent, & passoient ensemble d'agréables momens. Ce Commerce auroit duré long-tems, si quelques jaloux ennemis de leur félicité ne fût venu à la traverse.

On persuada au mari, que sa fem-  
me

me lui étoit infidelle, & que le Chevalier de Gourdon étoit son Amant. Cette nouvelle le surprit ; & sans vouloir autrement approfondir la chose, il défendit à sa femme de voir davantage le Chevalier. Elle ne parut pas chagrine de cette défense, au contraire, elle lui témoigna qu'il lui faisoit plaisir ; & pour mieux cacher sa dissimulation, elle dit que les visites du Chevalier lui étoient importunes. Soit que le mari prît cela pour argent comptant, ou non, il n'en parla plus à sa femme.

Le lendemain matin, la Dame envoya dire au Chevalier, par une confidente, ce qui s'étoit passé, & le pria de se rendre le jour même à une telle heure chez une femme de ses bonnes amies qu'elle nomma. Le Chevalier n'y manqua pas. Il y trouva la Dame qui l'attendoit ; & après quelques momens de conversation, ils se consolèrent de la jalousie du mari, & prirent des mesures pour se voir avec plus de sûreté.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'un jour le mari emmena sa femme à une Terre qu'il avoit à douze mille de Londres. Ce départ imprévu

prévû ne donna pas moins de chagrin à la Dame qu'au Chevalier. L'un & l'autre en ressentoient de vives atteintes, & eussent bien voulu trouver quelque soulagement à leurs maux. Mais rien ne pouvoit les consoler, que le plaisir de se revoir. Ils se flatoient quelquefois que cet éloignement ne dureroit pas long-tems, & quelquefois aussi, desespérans d'un prompt retour, ils se replongeioient dans le chagrin, & étoient incapables de consolation. Dans le tems qu'ils étoient le plus accablez d'ennui, le mari fut obligé de retourner à Londres pour une affaire pressante. Le Chevalier ayant sçû son arrivée, prit aussi-tôt la poste, & s'en alla trouver sa chère Maîtresse.

Il se déguisa, afin que les gens de la maison ne le reconnussent point; il arriva sur la brune, & à peine ces deux Amans commençoient à goûter les plaisirs que peut donner une tendre passion, que le mari, qui avoit oublié quelques papiers de conséquence, se fit entendre dans la court. La Dame en ayant été avertie par une fille qui étoit dans sa confidence, n'eut le tems que de faire entrer le

Che-

Che  
fair  
La P  
la ru  
le Jar  
ses p  
pren  
cher  
qu'il  
par  
L  
cette  
d'en  
me  
la p  
cher  
fair  
le r  
ven  
dou  
dre  
ner  
te.  
s'ê  
for  
sur  
poi  
jeu  
Il  
ruc

Chevalier dans un Cabinet, & d'en faire prendre la clef par cette fille. La porte de ce Cabinet donnoit dans la ruelle, & il y avoit une fenêtre sur le Jardin. Le mari qui avoit là-dedans ses papiers, demanda la clef pour les prendre. La Dame fit semblant de la chercher, & ne la trouvant pas, dit qu'il falloit que cette fille l'eût prise par mégarde.

Le mari qui n'étoit pas content de cette réponse, & qui commençoit d'entrer en soupçon, voyant sa femme fort embarrassée voulut enfoncer la porte, quoi que pour l'en empêcher, elle se plaignit que le bruit lui faisoit mal à la tête, & que cette fille ne seroit pas long-tems sans revenir. Le mari dont la jalousie redoubloit, feignit de ne la pas entendre, & continuoit toujours de donner des coups de pieds contre la porte. Le Chevalier voyant les gonds s'ébranler, & ne doutant pas du desordre qui alloit arriver, s'il étoit surpris dans ce Cabinet, ne trouva point d'autre expédient que de se jeter par la fenêtre dans le Jardin. Il le fit, quoi que le saut fût un peu rude. La fortune le favorisa en cet-  
te

te occasion ; & soit que la terre fût molle , ou que sa légèreté le garantît , il ne se fit aucun mal. La fille de Chambre , qui étoit en sentinelle pour voir la fin de cette Scene , fut ravie de ce qu'elle se termina si heureusement. Elle revint aussi-tôt faisant l'empressée , & dit pour excuse , qu'elle avoit pris cette clef sans y songer. La porte fut aussi-tôt ouverte , & le mari entra brusquement dans le Cabinet , où il fut bien surpris de n'y trouver personne. La Dame se rassûra lorsqu'elle vit le péril passé ; & profitant de l'étonnement de son mari , lui fit mille reproches de ses soupçons injurieux. Elle lui dit même , qu'elle voyoit bien qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec elle ; mais qu'il n'auroit pas l'avantage de la prévenir , puisqu'elle étoit résoluë d'abord qu'elle seroit à Londres , de se retirer chez ses parens. Le mari allarmé de cette menace , embrassa sa femme , & lui fit mille excuses. Il ne lui témoigna plus de jalousie , & elle ne lui en donna plus de sujet.

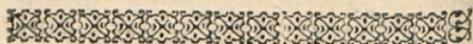
Quelques jours après cette aventure , la Princesse Ogine voyant le Duc  
son

son pere de bonne humeur, lui montra la Lettre que le Comte de Carnan lui avoit écrite. Le Duc la lût entièrement, & lui dit qu'il sçavoit un Parti plus avantageux pour elle; que le Prince Ludovic Allemand la lui avoit fait demander, & qu'ainsi il falloit le préférer au Comte de Carnan. A ces mots, la Princesse pâlit, & en répandant des larmes, supplia son pere de la dispenser de ce mariage. Ah! ma fille, lui dit le Duc, je vois bien que vôtre amitié est aveugle. Non, mon pere, lui répondit-elle, mon amitié n'est pas aveugle. Le Comte est également considérable, & par son bien & par sa naissance; d'ailleurs, il a du mérite, & est en estime dans le monde. J'avouë, ma fille, repartit le Duc, qu'il a tout ce que vous lui donnez; mais il n'est pas Prince, & cette qualité est préférable à tout ce que vous dites. Ainsi, ma fille, songez-y sérieusement, la chose est de conséquence, & je vous donne tout le tems pour cela. J'y ai tout songé, mon pere, interrompit la Princesse. Je vous supplie d'agréer que le Comte soit mon époux, ou de permettre que je demeure fille toute ma vie.

E

C'est

C'est la grace que je vous demande avec tout le respect que je vous dois. Le Duc qui aimoit sa fille tendrement, voyant qu'elle répandoit encore des larmes, lui dit: Hé bien, ma fille, puisque vous le voulez, je consens à vôtre mariage avec le Comte. La Princeesse fut si pénétrée de ces paroles, qu'elle embrassa les genoux de son pere, & le remercia de tout son cœur. Peu après, elle se retira dans sa chambre, & écrivit ces lignes à son Amant.



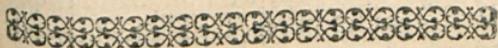
## L E T T R E

De la Princeesse Ogine au Comte de Carnan.

*M*ES prières & mes larmes ont enfin triomphé des raisons de mon pere. Il a vu vôtre Lettre, & a consenti à nôtre mariage. J'espère qu'il se fera bien-tôt à Londres, car je ne crois pas que nous demeurions ici long-tems. Mandez-moi néanmoins de vos nouvelles. Elles me sont si chères, qu'elles me donneront autant de joye, que leur retardement me causera

causera d'inquiétude. Jugez après cela de ma tendresse; *belas! si je pouvois l'exprimer dans toute son étendue, vous verriez bien qu'on n'en peut jamais avoir plus que j'en ai pour vous.*

La plus vive peinture qu'on pourroit faire de la joye, ne représenteroit qu'imparfaitement celle que ressentit le Comte à la lecture de cette Lettre. Il en fut si touché, qu'après l'avoir lûe & baisée plusieurs fois, il y répondit en ces termes.



## L E T T R E

Du Comte de Carnan à la Princesse Ogine.

**Q**ue d'obligation je vous ai, ma chère *Ame!* votre Lettre m'apprend la plus agréable nouvelle du monde; & mon cœur en est si charmé, qu'il en gardera un éternel souvenir. Voilà le fruit de votre tendresse, & celui de ma reconnoissance. Je ne dis pas de mon amour; car comme j'en ai infiniment plus pour vous, que vous n'en avez pour moi, vous ne

E 2

sçauriez

*ſçauriez jamais rien faire qui puiſſe l'égalér. C'eſt un avantage que je conſerverai toute ma vie. Vos charmes, vos divins apas m'y engagent, & vôtre mérite, que je mets au deſſus de toutes les beautés, m'a rendu vôtre eſclave, & le plus paſſionné des Amans.*

Le lendemain que la Princeſſe Ogine eut reçû cette Lettre, elle monta en caroſſe avec le Duc ſon pere pour retourner à Londres. Comme ils étoient à moitié chemin, ils furent attaquez par ſept ou huit bandits qui vouloient les voler. Le Duc, qui avoit avec lui beaucoup d'argent, ſe mit en déſenſe; mais étant fort inférieur aux attaquez, il étoit ſur le point d'être volé, lors que par bonheur le Comte de Carnan qui alloit voir un de ſes amis qui demouroit de ce côté-là, apercevant de loin ce caroſſe arrêté, & entendant un grand bruit, baiſſa la main à ſon cheval, & ſuivi ſeulement d'un Page, alla droit à ces Voleurs. Il n'eut pas plûtôt connu que c'étoit le caroſſe du Duc, qu'il les chargea ſi vertement, qu'il en tua deux ſur la place, en bleſſa un troiſième dangereuſement, & contraignit le reſte à

à s'enfuir. Il en fut quitte pour une légère blessure qu'il reçût à la main. Cette action fut si vigoureuse & si prompte, qu'on peut dire, qu'il n'avoit pas plutôt vû qu'il avoit vaincu. Le Duc en fut si charmé, qu'il en fit mille remerciemens au Comte. Il le pria de monter dans son carosse & de l'accompagner jusqu'à Londres. Le Comte accepta le parti fort agréablement, & d'abord qu'il fut dans le carosse, le Duc lui donna plusieurs loüanges. Il lui dit entre-autres, qu'il ne faisoit pas moins paroître de force & d'adresse dans les Tournois, que de valeur & d'intrépidité dans les périls. Le Comte le remercia à son tour de l'honneur qu'il lui faisoit, & le pria de l'épargner. Pendant tout cela, le cœur de la Princesse nageoit dans la joye, de voir les sentimens d'estime & de reconnoissance que son pere témoignoit à son Amant. Un moment après, son plaisir fut bien plus grand, lorsque le Duc dit au Comte, qu'il avoit tant d'amitié pour lui, qu'il vouloit bien lui donner sa fille en mariage. Cette confirmation de la parole qu'il avoit donnée à la Princesse, fut une augmentation de joye, &

& pour l'Amante & pour l'Amant. Celle-là gardoit un air de modestie, tandis que celui-ci embrassa le Duc, & le remercia de tout son cœur de la bonne nouvelle qu'il lui donnoit. Le Duc lui demanda s'il avoit le consentement de son pere. Le Comte lui dit que non, mais qu'il l'auroit bien-tôt; sur quoi le Duc lui repartit, qu'il tâchât donc de l'avoir incessamment.

Peu après on parla d'autre chose; & comme le Duc aimoit assez les Histoires, le Comte lui en raconta plusieurs fort agréables, & une entre autres, qui est trop belle, pour ne pas être mise dans cet endroit. Voici de la manière qu'il la recita.

Le Prince Hippolite François, avoit épousé en premières noces Ismenie qui étoit très-riche; & bien qu'elle eût beaucoup de mérite & d'agrément, il ne pouvoit sympathiser avec elle. Un jour ce Prince étant allé à Vêpres dans une Abbaye près de Paris, il entendit une voix qui lui plût extrêmement. Après que l'Office fut achevé, il demanda à voir celle qui avoit si bien chanté. Une vieille Religieuse de sa connoissance la lui présenta, & lui dit qu'elle se nommoit

nommoit Clarinde. Le Prince ne fut pas moins touché de sa beauté que de sa voix; & tandis qu'un de ses amis entretenoit la vieille, le Prince tira la jeune à part, & lui dit que c'étoit dommage qu'une si charmante personne fût renfermée dans un Cloître. Clarinde lui répondit, qu'elle n'avoit pris le voile que par obéissance; que ses parens l'avoient contrainte de se mettre dans ce Convent, & que s'il vouloit lui accorder sa protection, elle reclameroit contre ses Vœux.

Le Prince fut ravi de la trouver dans cette disposition, espérant qu'elle répondroit à la passion qu'il commençoit déjà de sentir pour elle. Dès qu'il fut de retour à Paris, il chercha le moyen de se défaire d'Isiménie, & fit déclarer son mariage nul, sous prétexte de parenté. Il retira ensuite Clarinde de son Convent, & l'épousa publiquement. Néanmoins ce mariage ne fut pas heureux, & la nouvelle Princesse ne pût avoir d'enfans. Cela refroidit insensiblement la passion du Prince, & lui fit naître l'envie d'aller remédier à quelques desordres qui étoient dans sa Principauté.

Pendant qu'il y étoit, une jeune Demoiselle fort bien faite lui vint présenter un Placet, & lui demander justice contre le Baron de Claville, qui abusant de son autorité, s'étoit emparé de quelques biens qui appartenoient à cette fille. Le Prince l'ayant trouvée fort à son gré, lui promit de lui faire faire raison, & même lui tint plusieurs discours obligeans. Il envoya aussi-tôt chercher le Baron, & s'étant informé de cette affaire, lui commanda de satisfaire Celie, qui étoit le nom de cette Demoiselle.

Elle vint le lendemain remercier le Prince, qui la reçût encore fort bien; & comme il lui disoit quelques douceurs, il laissa tomber une belle bague de son doigt. Celie l'ayant aussi-tôt ramassée, la lui présenta; mais le Prince lui dit, qu'elle étoit dans de trop belles mains pour la reprendre, & la pria de la garder pour l'amour de lui.

Ces manières engageantes touchèrent tellement le cœur de Celie, qu'elle devint sensible à la passion du Prince. Elle accoucha au bout de neuf mois d'un garçon; mais la naissance

fance de cet enfant devint funeste à la Mere par la mort qu'il lui causa. Le Prince ne pouvant rester davantage dans un lieu où il ne voyoit plus celle qui faisoit tous ses desirs, s'en revint à Paris auprès de Clarinde, qui ayant appris les infidélitez de son mari, se mit dans un Convent où elle mourut peu de tems après.

Le Prince Hippolite se voyant sans femme & sans maîtresse, étoit assez embarrassé, lors qu'un jour il fut voir Valere, son Intendant, qui avoit deux filles d'une beauté achevée. L'aînée se nommoit Luciane, & n'étoit âgée que de quinze ans tout au plus. Florine sa cadette, qui n'en avoit pas onze, promettoit beaucoup, mais elle n'étoit pas encore faite. Elles n'avoient plus de mere, & vivoient chez leur pere sous la conduite d'une vieille Gouvernante.

Le Prince qui alloit souvent chez son Intendant, fut charmé de la beauté de Luciane, & ne passoit jamais auprès d'elle sans lui faire connoître, par quelques regards passionnez, la conquête qu'elle avoit faite de son cœur. Mais Luciane n'en-

n'entendoit pas ce langage, ou du moins feignoit de ne le pas entendre. Il étoit difficile de lier conversation avec elle, parce que sa Gouvernante la gardoit à vûe. Il falloit donc surmonter cet obstacle, & gagner la vieille, qui avoit un abord si sévère, que le Prince ne sçavoit comment s'y prendre pour lui parler. Comme il cherchoit dans son esprit les moyens de l'apriivoiser, la fortune lui en fit naître un qui ne pouvoit manquer de réussir.

Valere lui donna pour Page un neveu de cette vieille, & ainsi il lui fut aisé d'employer le ministère de ce garçon pour la gagner. Que ne peut un Prince libéral, & sur tout quand il est excité par l'amour; La Gouvernante écouta & reçût les présens d'Hippolite. Elle entra si bien dans les intérêts de ce Prince, qu'elle parla de son amour à Luciane, réveilla son ambition, & lui fit concevoir l'espérance de devenir Princeesse en flatant la passion d'Hippolite. Luciane se rendit aux persuasions de sa Gouvernante; elle reçût à l'insçû de son pere les visites du Prince. Elle écouta sans colere ses discours passionnez,

sionnez, & devint si sensible aux marques de sa tendresse, qu'elle ne ménagea plus rien, & lui accorda tout ce qu'il souhaitoit.

Cependant, la beauté de Florine croissoit avec l'âge. Hippolite qui commençoit à se lasser des faveurs de Luciane, se laissa toucher aux charmes de sa sœur. Florine, à qui le malheur de son aînée fit craindre l'inconstance d'Hippolite, prit mieux ses mesures, & défendit le terrain avec plus de jugement. Elle modéra les transports du Prince sans les rebuter, & lui fit comprendre adroitement qu'il n'en obtiendrait rien que par les voyes légitimes. Ce Prince dont l'amour augmentoit par les obstacles, y consentit enfin, & épousa Florine.

L'Archevêque de Paris, qui avoit eu connoissance de ses premiers engagements, lui fit plusieurs remontrances sur ce mariage criminel, & lui représenta que l'Eglise ne pouvoit approuver ce commerce incestueux. Il l'exhorta à le rompre, & à quitter Florine. mais comme il n'en pût rien obtenir, il fut contraint de recourir aux peines qui se

pratiquent en pareilles occasions.

Luciane, quoi que sensiblement touchée de l'infidélité d'Hippolite, avoit long-temps souffert son malheur avec patience, n'osant se vanger ni de son Amant volage, qu'elle regardoit comme son maître, ni de sa Rivale, qu'elle ne pouvoit perdre sans violer les droits de la nature; mais lors qu'elle la vit excommuniée, bien loin de la considérer comme sa sœur, elle ne la regarda plus que comme une personne abominable, à qui elle crut pouvoir ôter la vie sans crime, & s'en défit par le poison.

Elle n'en fut pas plus heureuse. Le Prince dont la passion étoit entièrement éteinte, ne revint plus à elle. Il tourna ses inclinations vers Leonice fille d'un Maître des Comptes, & la plus belle personne de Paris. Elle étoit voluptueuse; elle aimoit le Bal, & passoit souvent des nuits entières à jouer. Ses longues veilles altérèrent sa santé, & elle garda si peu de régime pendant sa maladie, que les remèdes qu'on lui fit prendre, lui devinrent inutiles.

Hippolite fut informé du mauvais état où elle étoit, & tâcha adroitement

ment de la disposer à la mort. Leonice qui aimoit extrêmement la vie, fut fort surprise, lors qu'on lui aprit qu'elle étoit sur le point de la quitter. Elle attribua à l'ignorance de ses Médecins, ce qui ne venoit que de sa mauvaise conduite, & entra dans une si furieuse rage contre eux, qu'elle engagea le Prince par serment à la venger, & à punir ceux qui l'avoient traitée. Leonice mourut enfin, & Hippolite trop scrupuleux observateur de sa parole, fit donner tant de coups de bâtons aux deux Médecins de sa Maîtresse, qu'ils en perdirent la vie. Tel est le pouvoir d'un amour criminel. Il nous aveugle, & nous empêche souvent de connoître les loix de la raison & de l'équité. La foiblesse d'Hippolite en est une preuve convainquante. Ce Prince qui avoit donné des marques de sa justice en plusieurs occasions, s'oublia assez dans celle-ci, pour faire périr des innocens, dans la seule vûe de satisfaire les caprices d'une Maîtresse, même après sa mort.

Le Duc de Salisbury prit beaucoup de plaisir à cette Histoire, non seulement à cause qu'elle lui parut très-curieuse,

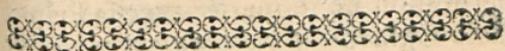
curieuse, mais encore parce qu'il découvrit le mépris que le Comte faisoit d'une passion criminelle. Cela ne servit pas peu à lui persuader la pureté des sentimens du Comte, & combien sa fille seroit heureuse en épousant un si honnête homme. Pendant que le Duc faisoit ces réflexions, le carosse arriva à Londres; & le lendemain le Comte ne manqua point d'écrire à son pere, pour avoir la permission de se marier avec la Princesse Ogine.

Dans ce tems, le Prince Ludovic, qui n'avoit reçu aucune nouvelle du Duc de Salisbury, touchant la demande qu'il lui avoit fait faire de sa fille, vint à Londres avec un équipage magnifique. Après avoir été saluer le Roi, il alla rendre visite au Duc, qui le reçût parfaitement bien. La Princesse Ogine, qui étoit présente, lui fit beaucoup d'honnêteté; & comme il étoit sur le point de faire au Duc la demande de sa fille, il arriva du monde en visite qui l'en empêcha. Le Prince se flâtant que cette compagnie pourroit bien-tôt s'en aller, resta; mais voyant qu'il en venoit une nouvelle, & peu après encore une

au-

autre, cela le chagrina fortement.

Dans ce moment, il se fit une conversation fort agréable. On y parla de plusieurs choses, & entre autres de Poësies & de Pièces galantes. Le Chevalier Suffolk, qui est également Poëte & Orateur, dit qu'il avoit de très-beaux Vers nouvellement faits par un de ses amis. La compagnie curieuse de les voir, le pria de les lui montrer, & aussi-tôt il lui en fit la lecture.



LA PROMENADE  
Pluvieuse d'Iris au Parc de  
S. James.

**L**E Soleil fournissoit son illustre carrière,  
Et dans nos promenoirs répandoit sa lumière,  
Lors qu'Iris arrivant dans ces aimables lieux  
Surpassa les rayons de ce flambeau des Cieux.  
L'on admire cet Astre & ses clartez brillantes,  
Mais l'on adore Iris & ses flâmes vivantes.

Le

Le Soleil en tous lieux cherche des Favis,  
 Mais nul ne veut brûler que par les yeux d'Iris.  
 Par les feux animé de ces Astres du Monde,  
 Les Mortels sont remplis d'une ardeur sans seconde;  
 On en trouve l'éclat & plus vif & plus beau  
 Que toutes les clartez du céleste flambeau.  
 Ces deux Astres jumeaux ont encor l'avantage.  
 D'être, comme en leur ciel, sur le plus beau visage,  
 Où la douceur unie avec la majesté  
 Ait jamais sur les cœurs fait régner la beauté.  
 Mais ces attraits unis à mille & mille charmes  
 Qui forcent tous les cœurs à leur rendre les armes,  
 Ce visage adorable & ses brillants trésors  
 Sont encor soutenus par un aussi beau corps.  
 Une noble démarche & le port d'une Reine  
 Ont un air fier & doux qui la rend souveraine.  
Deux

Deux mondes sur son sein qui n'ont point  
de pareils,  
Font voir pourquoi les Dieux lui firent  
deux Soleils.  
L'Astre du Ciel jaloux leur déclarant  
la guerre  
Ne peut voir triompher ces Soleils de la  
Terre.  
Il redouble à l'envi ses brûlantez clar-  
tez,  
Pour mieux combattre Iris & vaincre  
ses beautez.  
Mais augmentant ses feux, il augmente  
sa peine,  
Loin d'attirer l'estime, il fait naître la  
haine.  
Il reconnoît bien tôt que ses efforts sont  
vains.  
Lui-même il est surpris de ces Astres di-  
vins,  
Et lui-même admirant sa charmante Ri-  
vale,  
Il trouve en ses beaux yeux la partie iné-  
gale,  
Et juge le combat pour lui trop hazar-  
deux,  
De faire disputer un Soleil contre deux,  
Il ne recherche plus qu'une prompte re-  
traite,  
Afin de s'épargner une entière défaite.  
Pour

Pour abréger sa honte, il abrège le  
 jour,  
 Et s'éloigne plutôt du terrestre séjour.  
 Il fuit & couvre encor sa fuite d'un  
 nuage,  
 Dont sa jalouse ardeur tire un fâcheux  
 orage.  
 Il semble avoir dessein de vanger par les  
 eaux  
 Ses feux deshonorés par ces Astres plus  
 beaux.  
 Il fait tomber la nuit avec un noir de-  
 luge  
 Contre qui l'on a peine à trouver un re-  
 fuge.  
 Iris qui sçût si bien vaincre l'Astre du  
 jour,  
 Se voit contrainte alors de s'enfuir à  
 son tour,  
 Quand Tircis aperçût l'adorable Ber-  
 gère  
 Qui fuyoit de ce Dieu la jalouse colère,  
 Et vint heureusement pour lui donner  
 secours,  
 Et pour mettre à l'abri l'objet de mille  
 amours.  
 Par un heureux malheur, un précieux  
 desastre,  
 Dans la plus noire nuit il voit le plus  
 bel Astre.

Phaë-

Phaëton autrefois n'ent pas un sort pareil.

Tircis sans aucun ebar conduit mieux son Soleil.

Si pour nous consoler du tems qui nous ennuye,

On dit que le beau tems nous vient après la pluye,

Tircis de qui le Ciel rend les vœux plus contens,

Même pendant la pluye a trouvé le beau tems.

Il calme ses ennuis au milieu de l'orage,

Il rencontre le Port même dans le naufrage,

Et reconnoît assez dans ces obscurs momens,

Que la nuit quelquefois est le jour des Amans.

Cette Pièce charma la compagnie. On admira la pureté du stile, la délicatesse des pensées, & la beauté de l'invention. Cependant, tout cela ne plaisoit point au Prince Ludovic, & ne servoit qu'à redoubler son chagrin. Enfin, ennuyé de cette conversation, il s'aprocha de la Princesse Ogine, & lui dit tout bas : Je vois bien,

bien, Madame, que le plaisir de vô-  
 tre entretien est préférable à celui de  
 la compagnie, & qu'il n'y a que vous  
 seule capable de me dédommager de  
 mon chagrin. Quel chagrin avez-  
 vous, répondit la Princesse? Celui,  
 repartit le Prince, de ne pouvoir vous  
 dire des choses qu'il faut que je vous  
 découvre. Vous me faites bien de  
 l'honneur, dit la Princesse; mais je  
 ne crois pas, ajouta-t-elle, que vous  
 ayez aucun secret à me communi-  
 quer. J'en ai de si grands, interrom-  
 pit le Prince, que de vous les dire  
 ou de vous les cacher, dépend ma  
 joye ou mon desespoir. Eh bien,  
 Monsieur, dit la Princesse, vous pou-  
 vez vous expliquer, puisque vôtre fé-  
 licité y est si intéressée. J'en ai déjà  
 fait parler à Monsieur vôtre pere,  
 reprit le Prince; mais comme il ne  
 s'est point déclaré là-dessus, je suis  
 venu expressément pour sçavoir s'il  
 approuvera la passion que j'ai pour  
 vous. A ces mots, la Princesse par-  
 rut surprise, & après avoir gardé un  
 peu le silence: Il faudroit, lui dit-elle  
 en souriant, être bien déraisonnable,  
 pour desapprouver l'estime d'un aussi  
 galant homme que vous êtes; & j'en  
 suis

fais si persuadée, qu'il n'y a point de femme qui ne se fit un plaisir de vos empressements. Je n'en sçai rien, répondit le Prince, mais je sçai bien que je n'en veux avoir que pour vous. S'ils ont le don de vous plaire, je suis trop heureux; & s'ils ne l'ont pas, je m'estimerai le plus infortuné des hommes. La Princesse prenoit plaisir de l'écouter; & quoi qu'elle n'aimât que le Comte de Carnan, elle ne vouloit pas rebuter le Prince, afin d'en faire un sacrifice au Comte; ou si celui-ci lui manquoit, de prendre l'autre pour son Epoux.

Dans cette pensée, elle le traita toujours fort honnêtement, sans néanmoins s'engager en rien. Cette conduite étoit d'une adroite, & l'on peut dire que son esprit égaloit bien sa beauté. Tandis qu'elle conversoit avec le Prince, le Comte de Carnan arriva. La Princesse en fut ravie, ainsi que toute l'assemblée, excepté le Prince, qui sçavoit la passion que le Comte avoit pour la Princesse. Cependant, il n'en témoigna rien; au contraire, il affecta de faire beaucoup de civilité au Comte, qui ne sçachant pas que c'étoit son Ri-  
val,

val, lui rendit les mêmes honneurs.

Quand le Comte se fut assis, chacun fit des Histoires fort plaisantes; & comme on eut raporté celle d'un Filou qui avoit passé en Ecoffe pour un Prince de la Maison de Brunswic, le Comte dit, qu'il en sçavoit une presque semblable d'un Laquais François, qui pendant trois mois avoit passé à la Cour d'Angleterre sous le nom du Comte de Brion. La compagnie, qui ne sçavoit point cette Histoire, ou du moins qui en ignoroit les principales circonstances, pria le Comte de la lui dire. Lors qu'il vit tout le monde disposé à l'écouter, il commença de cette manière.

Après la mort du Marquis de Ragni, la Violette, l'un de ses Laquais, mit la main sur la bourse de son Maître, & s'en alla à Paris pour apprendre la Perruque. A peine eut-il travaillé deux mois, que l'humeur martiale s'emparant de son cœur, il quitta sa profession pour prendre celle des armes.

Comme le Roi faisoit une augmentation de Mousquetaires, la Violette, qui s'étoit mis en équipage, demanda à y entrer, & on le reçût com-  
me

me les autres. Il n'eut pas été un mois dans ce Corps, qu'on aprit qu'il avoit été Laquais; on le cassa, & pour augmentation de peine on le mit en prison. Il y resta quelque tems, & ensuite on le laissa sortir. A quelques jours delà il fut rencontré par un Mousquetaire, qui pour achever de le deshonorer, lui donna des coups de bâton. La Violette se voyant ainsi mal-traité, & n'osant pas laver son affront dans le sang de son ennemi, prit le parti d'aller à Londres. D'abord qu'il y fut arrivé, il alla trouver le Comte de Grammont qui y étoit depuis quelque tems. Il lui dit qu'il ne croyoit pas que son visage lui fût connu; mais qu'il étoit persuadé que son nom ne lui étoit pas étranger, & qu'il se nommoit le Comte de Brion. A ces mots, le Comte de Grammont l'embrassa, & lui dit qu'il étoit allié & serviteur de sa Maison. Il lui demanda comment se portoit Monsieur son pere. La Violette ne sçachant si son prétendu pere étoit en bonne ou mauvaise santé, répondit, qu'il se portoit à son ordinaire. Le Comte sans approfondir la chose, prit cela pour argent comptant. Ensuite, il lui

lui demanda encore, par quelle aventure il étoit venu en Angleterre. La Violette lui dit, qu'ayant eu une querelle en Rouffillon, il s'étoit battu, & qu'il avoit tué son ennemi. Le Comte le consola de son malheur, & le félicita de sa bravoure. Après quoi il le pria de lui apprendre des nouvelles de la Cour de France. La Violette se trouvant là-dessus embarrassé, dit que son affaire ne lui ayant pas permis de s'y arrêter, il n'avoit eu le tems que de se sauver en Angleterre avec un seul Ecuyer, pour tout équipage.

Le Comte voyant cela, lui dit de regarder en quoi il pouvoit lui être utile, & que sa maison & tout ce qu'il avoit étoit à son service. La Violette ne manqua pas de l'en remercier; & comme il vit qu'il étoit sur le point d'aller au lever du Roi, il pria le Comte de le présenter à Sa Majesté. Le Comte l'emmena aussitôt avec lui, & le présenta au Roi. La Violette fit une profonde révérence à Sa Majesté, & lui dit, qu'il ne pouvoit être plus long-temps dans ses Etats, sans la supplier de l'y vouloir bien souffrir, & de lui permettre

tre

tre de venir à la Cour, pour lui rendre ses très-humbles respects. Le Roi fut content de son compliment, & en scût bon gré au Comte de Grammont.

La Violette ravi du succès de son entreprise, ne pouvoit pas croire qu'il ne fût le véritable Comte de Brion. Persuadé de sa chimère, il affecta des airs de qualité. Il faisoit régulièrement sa cour; & quand il n'étoit pas jour chez le Roi, il dormoit aussi facilement sur des coffres, que s'il avoit été sur un lit de repos. Cela ne lui devoit pas causer beaucoup de peine; car il faisoit par habitude, ce que d'autres n'auroient pû faire que par contrainte.

Enfin, jamais Courtisan ne parut si assidu ni si affectionné; soit que le Roi allât à la Chasse, au Bal, ou à la Comédie, il l'accompagnoit par tout. Il entroit même dans la Loge du Roi; & comme il n'entendoit pas l'Anglois, Sa Majesté lui expliquoit souvent en François les plus beaux endroits des Pièces. On le regardoit à la Cour comme le Favori du Roi, & chacun s'empressoit à lui rendre service.

F

Son

Son industrie lui fournissoit cent moyens pour avoir de l'argent, & il étoit toujours vêtu magnifiquement. Une Duchesse & une Comtesse devinrent amoureuses de lui, & vouloient l'épouser. Celle-là avoit quarante mille livres de rente, & celle-ci n'en avoit que quatorze; mais elle étoit infiniment plus belle que la première. L'intérêt d'un côté & les charmes de l'autre l'empêchoient de se déterminer. Dans cette incertitude, il alla trouver le Roi, pour sçavoir laquelle des deux il prendroit. Sa Majesté ne le croyant pas fort riche, lui conseilla de prendre la Duchesse. La Violette se détermina sur cet avis, & le mariage étoit sur le point de se faire, lorsqu'un jour par malheur, la Violette allant à la Cour, fut abordé par le Maître d'Hôtel de l'Ambassadeur de France, qui le voyant richement vêtu, suivi de deux porteurs de livrée & de quatre Laquais, fit un pas en arrière, & ensuite se jettant à son col, lui dit tout haut: Ah! mon cher la Violette, que j'ai de joye de te voir; dis-moi, quel métier fais-tu présentement, pour être sur  
un

un si bon pied? La Violette fut fort surpris de cette embrassade, & ne sçavoit d'abord ce qu'il devoit faire; mais ayant repris ses sens, il paya d'effronterie, & lui dit: Vous êtes un insolent, je ne sçai à quoi il tient que je ne vous fasse donner des coups de bâton. Le Maître d'Hôtel choqué de ce discours, lui repartit; C'est vous qui êtes un insolent; ne vous souvient-il pas que nous avons porté les livrées chez feu Monsieur le Marquis de Ragny, & que nous couchions ensemble; ah, je vois bien, continua-t-il, que vous êtes un Imposteur, & je vais en avertir Monsieur l'Ambassadeur.

La Violette voyant que la méche étoit découverte, jugea qu'il n'étoit pas sûr pour lui de rester plus long-tems à Londres, & qu'il falloit promptement songer à la retraite. Il s'en alla aussi-tôt chez Madame de Mazarin lui demander ses Pendans d'oreilles, pour une Dame, disoit-il, de ses amies, qui devoit aller ce jour-là au Bal. La Duchesse voulant les lui donner, chercha aussi-tôt la clef de sa cassette où ils étoient; mais comme elle ne la trouvoit

point, la Violette lui dit, qu'il n'y avoit qu'à envoyer quérir un Serrurier, ou rompre la ferrure. La Duchesse voyant ce grand empressement, soupçonna quelque chose, & dit pour excuse, qu'aussi bien on ne pouvoit pas se servir des Pendans d'oreilles, parce qu'elle se souvenoit qu'il y avoit un diamant qui en étoit détaché. La Violette la quitta aussitôt, & s'en alla chez une des Dames qui étoit amoureuse de lui. Il lui dit qu'il venoit de perdre tout son argent au jeu, & qu'il la prioit de lui prêter cent pistoles; ce qu'elle fit sur le champ. Il alla en même tems faire un pareil compliment à l'autre Dame dont il étoit encore aimé, qui ne manqua pas de lui en donner autant. La Violette gagna aussitôt le Port, & ayant trouvé heureusement un Vaisseau qui alloit partir pour Rouën, il s'y embarqua & y arriva en peu de tems.

La compagnie fut ravie d'avoir entendu cette aventure, & comme chacun en rioit, le Comte de Carnan leur dit, que ce que la Violette fit en France, n'étoit pas moins plaissant que ce qu'il avoit fait en Angleterre.

gleterre. Cela excita la curiosité de l'assemblée. Elle le pria d'achever cette Histoire, & le Comte voulant bien les satisfaire, continua de la sorte.

D'abord que la Violette fut arrivé à Rouën, le premier de ses soins fut de s'informer des endroits où l'on recevoit compagnie. Comme on lui eut dit, que le beau monde se trouvoit chez le Premier Président, il ne manqua pas le lendemain de l'aller voir au sortir du Palais. Il lui dit d'abord qu'il se nommoit le Comte de Rouffy, qu'il venoit d'Angleterre, & qu'il y avoit entendu parler de lui si avantageusement, qu'il n'avoit pas cru devoir passer outre sans avoir l'honneur de le saluer. Le Premier Président le remercia de son honnêteté, & après lui avoir demandé des nouvelles de la Cour d'Angleterre, il le pria de vouloir dîner avec lui. La Violette accepta le parti. Quand le repas fut fait, on joua aux cartes, & la Violette gagna quelques pistoles. Le lendemain on joua encore, & il gagna de même. Cela dura quelques jours, pendant lesquels il eut grand

soin de s'insinuer dans les bonnes graces du Premier Président.

Il s'attacha à une Demoiselle de ses parentes, & il étoit sur le point de la lui demander en mariage, lorsque des Marchands de Londres nouvellement arrivés à Rouën, virent passer la Violette, & dirent entre eux, voilà le faux Comte de Brion. Cela ne fut pas dit si bas qu'il ne l'entendît fort bien; de sorte que jugeant qu'il alloit encore être découvert, il fut chez le Premier Président, & feignant qu'il venoit de perdre son argent au jeu, le pria de lui prêter cinquante pistoles pour trois ou quatre jours. Il les lui prêta généreusement; & aussitôt la Violette prit la poste pour Paris, où ayant été quelques jours, il s'en alla à Lyon.

Il ne manqua pas le lendemain de son arrivée de rendre visite à l'Archevêque, & de lui faire le même compliment qu'il avoit fait au Premier Président de Rouën. L'Archevêque le reçut fort honnêtement; & la Violette voyoit tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens, & jouoit avec eux.

Un jour qu'il avoit perdu tout son

son argent au jeu, il alla dîner avec l'Archevêque, espérant de donner quelque affaut à sa bourse; mais par malheur pour lui, comme il étoit à table, il fut reconnu par un des Laquais de l'Archevêque, qui ne l'avoit point encore vû, & qui lui dit en lui versant à boire: *Tenez, mon cher Camarade, voilà de quoi arroser votre gargamelle.* La Violette ne fit pas semblant de l'entendre, mais comme le Laquais crut que son silence venoit d'une marque de mépris, il lui dit encore des choses plus fortes & d'un ton un peu plus haut. La Violette voyant que plusieurs gens avoient remarqué cela, dit à l'Archevêque, qu'il avoit un Laquais qui étoit fol ou yvrogne. L'Archevêque s'emporta contre ce Laquais, & le traita de maraut & d'insolent. Je suis, Monseigneur, tout ce qu'il vous plaira, répondit il, mais je supplie votre Grandeur de croire que je ne suis ni fol, ni yvrogne, & que Monsieur de la Violette, que voilà, & moi, avons été Camarades & Laquais chez feu Monsieur le Marquis de Ragny. La Violette ne pouvant plus soutenir le personnage qu'il fai-

soit, la confusion se répandit sur son visage; & l'Archevêque le remarquant, le fit lever de table, & arrêter prisonnier. Comme il avoit encore quelques nippes, il les vendit pour subsister, & disoit qu'il étoit d'une des plus anciennes Maisons de Flandre.

Pendant ce tems, la fille du Geolier qui le trouva fort à son gré, en devint amoureuse, & la Violette malgré son infortune, ne laissa pas de répondre à son amour. Elle en fut si contente, que pour marque de sa reconnoissance, elle lui donna le moyen de se sauver. Il courroit de toute sa force dans la rue, lorsqu'un vent impétueux lui enleva son chapeau & sa perruque; mais n'ayant pas le tems d'aller après, il continua sa course, & sçachant qu'on le poursuivoit, il entra tout d'un coup dans une maison, où ayant trouvé à la porte une fort jolie Demoiselle, il la pria de lui sauver la vie. La Demoiselle touchée de cette prière, ferma aussitôt sa porte & le fit monter dans sa chambre. Il commençoit à lui conter ses malheurs, lors qu'on frapa deux coups à la porte. La Demoiselle voyant que  
c'é-

c'étoit son Amant, fit entrer la Violette dans un Cabinet de l'autre côté de la montée, & ayant tiré la porte à elle, on ouvrit celle de la ruë à son Amant.

A peine furent-ils ensemble, que la Violette jettant ses regards de tous côtez, aperçût sur un lit de repos une cassette, où la clef étoit à la ferrure. La curiosité l'ayant porté à voir ce qu'il y avoit, il y trouva une Montre d'or, une Croix de diamans & de fort beaux Points de Malines, avec une Bourse où il y avoit douze ou quinze pistoles. La Violette ne manqua pas d'empocher tout cela, & d'ouvrir doucement la porte de la chambre pour s'en aller; mais ayant trouvé au bas de la montée le Valet de l'Amant, qui avoit une épée à son côté, il lui dit que son Maître lui avoit dit de prendre son chapeau & son épée pour un moment. Le Valet les lui donna, & la Violette ayant ouvert sans bruit la porte de la ruë, courut comme si le Diable l'eût emporté. Il alla aussitôt prendre des chevaux de poste, & en peu de tems se sauva à Paris.

La compagnie qui croyoit que

c'étoit-là toute l'Histoire, interrompit le Comte, en lui disant, qu'elle n'en avoit jamais entendu de plus plaisante. Cela peut être, répondit-il, mais la suite est encore plus agréable, & je vous la dirois, si je n'aprehendois de vous ennuyer. Bien loin de cela, lui repartit-on, vous nous ferez plaisir de l'achever; & chacun l'en ayant prié, il continua de cette manière.

D'abord que la Violette fut arrivé à Paris, il abandonna le Comté de Brion & de Rouffy à ses Créanciers, & se fit appeller le Comte de Launay. Il se donna un habit fort propre avec deux Laquais, qui étoient d'aussi bonne maison que lui. Il voyoit du monde, & s'insinua auprès de quelques Dames, qui l'écoutoient assez favorablement. Mais voyant qu'elles n'étoient pas propres à être dupées, il s'attacha auprès d'une Courtisane, où il acheva de manger son fait.

Il étoit assez embarrassé, lorsqu'un jour de Mardi gras, lui & deux de ses amis accostèrent un Crocheteur qu'ils menèrent au Cabaret, après lui avoir fait boire nombre de razades, ils  
l'ha-

l'habillèrent en Evêque. La Violette se mit en Aumônier, & ses deux amis en Laquais. Ils prirent un carrosse de louage, dont le Cocher étoit de la même livrée, & allèrent en cet équipage chez un des plus fameux Marchands de Soye de la Ville. D'abord qu'ils furent entrez dans la Boutique, la Violette prit la parole, & dit au Maître de la maison : Voilà Monseigneur qui demande quelques Etoffes d'or & d'argent pour envoyer en Allemagne. Le Marchand présenta aussi-tôt un fauteuil au Crocheteur, & lui fit voir tout ce qu'il avoit de plus beau. Le Crocheteur auquel on avoit dit de ne point parler François, & que ce qu'on vouloit faire n'étoit que pour rire; affectoit un baragoin que le plus habile n'auroit pû comprendre. La Violette qui étoit l'Interprète, dit que Monseigneur demandoit s'il n'en avoit pas de plus riches. Le Marchand en fit encore voir d'autres, mais ne les trouvant pas plus belles, on se tint aux premières. Il ne fat plus question que d'en sçavoir le prix. Le Marchand en demandoit cent livres de l'aune. La Violette disoit que Monseigneur n'en vouloit

donner que quatre-vingt francs; le Marchand tenoit toujours ferme. Enfin, après bien des discours on coupa le différend par la moitié, & on en prit pour cinq cens écus. Comme ordinairement on ne porte point cette somme sur soi, la Violette dit au Marchand, qu'il n'avoit qu'à envoyer les Etoffes par un de ses Garçons avec lui, auquel il donneroit l'argent, & que cependant Monseigneur attendroit jusqu'à ce qu'il fut de retour. Le Marchand voyant cela, ordonna à un de ses Garçons de prendre les Etoffes, & de les porter au logis de Monseigneur. La Violette partit aussi-tôt avec ce Garçon, & l'emmena dans une maison presque au bout de Paris, qui avoit deux forties. Quand il y fut arrivé, il prit les Etoffes, en disant au Garçon de l'attendre dans une Salle en bas, & qu'il lui alloit apporter son argent. La Violette sortit aussi-tôt par une montée dérobée, & s'esquiva.

Dans ce tems, les deux Laquais qui avoient toujours resté auprès du Crocheteur, chapeau bas, voyant que les vapeurs du vin qu'il avoit bû le faisoient sommeiller, commencèrent à défi-

défiler l'un après l'autre. Il y avoit plus d'une heure que le Crocheteur dormoit profondement, lorsque le Marchand s'impatientant le réveilla, & lui dit tout en colère : Que signifie ceci, Monseigneur ? Je ne vois ni votre argent, ni mes Etoffes. Le Crocheteur surpris de cette demande, le regarda comme s'il étoit venu de l'autre monde. Le Marchand lui répéta la même chose, en le traitant toujours de Monseigneur. Mais le Crocheteur voyant cela, lui parla François, & lui dit en riant, qu'il n'étoit point Monseigneur. Quoi, répondit l'autre, vous n'êtes point Evêque ? Non, assurément, repartit celui-ci, je ne fais qu'un Gagne denier. A ces mots, le Marchand pensa tomber de son haut, & vit bien qu'il en tenoit pour son compte. Cependant, il ne laissa pas d'arrêter le carrosse, & fit mettre le Crocheteur prisonnier. Mais comme cela ne sert de rien à nôtre Histoire, je retourne à la Violette.

L'heureux succès de son entreprise l'ayant un peu remplumé, il eut le tems de songer à en faire quelque autre. Un jour, sçachant que la Cour

étoit à Fontainebleau , il y resta quelque tems ; mais voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui , il revint à Paris sur la Rivière. Comme il étoit à moitié chemin , le bateau périt , & tous ceux qui y étoient furent noyez , excepté la Violette & une fort jolie Demoiselle qu'il sauva à la nage. Cette Demoiselle lui en fit mille remerciemens , & lui témoigna qu'elle en auroit une éternelle reconnoissance. Ils prirent une voiture moins périlleuse , & arrivèrent le même jour à Paris. Le lendemain , la Violette s'étant mis sur sa bonne mine , lui rendit visite. Après quelques civilités de part & d'autre , il lui dit des douceurs , & même lui parla de mariage. Comme ce langage ne déplait point aux filles , elle l'écouta avec plaisir. Cela dura quelque tems , & il étoit sur le point de l'épouser , lorsque par bonheur pour elle , on lui aprit les aventures de la Violette. Elle ne pouvoit d'abord les croire ; mais s'en étant particulièrement informée , & voyant qu'on lui avoit dit la vérité , elle le pria de ne plus venir chez elle. La Violette en eut un fort grand chagrin , car il aimoit la Demoiselle.

le, & espéroit de l'épouser. Se voyant donc frustré de sa bonne fortune, il se maria avec la Courtisane qu'il n'avoit point quittée. Ils vécurent quelque tems ensemble; mais comme ils ne vivoient que de friponneries, sa femme & lui ayant fait un larcin, furent condamnés, l'un d'avoir le fouët & la fleur de lys, & l'autre d'aller aux Galères. Ainsi finit l'Histoire de la Violette, qui auroit fait fortune, si la droiture de son cœur eût répondu à la vivacité de son esprit. Mais lorsque la justice n'est pas la règle de nos actions, il est rare de réussir dans le monde; & si l'on y triomphe quelquefois, ce ne sont le plus souvent que de tristes victoires, dont les suites fâcheuses nous font goûter plus d'amertume, que leur commencement ne nous avoit causé de plaisir.

Chacun fut ravi de cette Histoire, & auroit voulu qu'elle eût été plus longue. On trouva que les incidens en étoient singuliers, & que la catastrophe du Héros étoit digne de sa vie.

Pendant tout cela, le Prince Ludovic, qui avoit toujours resté auprès d'O-

d'Ogine, lui faisoit les doux yeux; & cette Princesse l'amusoit de tems en tems par quelques regards favorables, qui ne servoient qu'à augmenter sa passion. Le Comte s'apercevant à la fin de ces œillades réciproques, dit au Prince, qu'il étoit fort heureux d'être auprès d'une beauté, qui témoignoit n'être pas insensible à son mérite. La Princesse ne sçachant si le Comte parloit sérieusement, pâlit, & ce changement faisant croire à son Amant qu'il en étoit quelque chose, ne causa pas moins de joye au Prince, que de chagrin au Comte. la Princesse reprit sa couleur ordinaire, & regardant le Comte d'un air malin, lui fit connoître qu'il s'allarmoit sans raison. Cet Amant jugeant par-là de sa méprise, reprit aussi sa tranquillité; & sans que le Prince s'en aperçût, il fut le jouët de leur intelligence. La compagnie demeura encore quelque tems à causer, & ensuite elle se retira, excepté le Prince & le Comte, qui vouloient voir qui resteroit le dernier. Mais la Princesse connoissant leur dessein, fit mettre les chevaux au carosse, sous prétexte qu'elle avoit  
af-

affaire. Par ce moyen ils furent obligez de sortir, & elle s'en alla aussitôt chez une de ses Amies, lui dire tout ce qui s'étoit passé

Le Prince Ludovic eut l'esprit occupé toute la nuit de l'entretien qu'il avoit eu avec la Princesse. Il ne manqua pas le lendemain d'aller voir le Duc de Salisbury, pour sçavoir sa résolution, touchant la recherche qu'il faisoit de sa fille. Il lui dit, que lui en ayant fait faire la demande, & que n'en ayant point eu de réponse positive, l'estime qu'il avoit pour elle ne permettoit pas de rester davantage dans l'incertitude quelle seroit sa destinée. Le Duc qui avoit infiniment d'esprit, lui repartit, qu'ayant autant de mérite qu'il en avoit, il devoit espérer qu'elle lui seroit toujours heureuse; mais qu'au sujet de sa fille il ne pouvoit lui rien promettre de certain; parce qu'il avoit déjà donné sa parole, avant même qu'il lui en eût fait parler; que cependant, s'il pouvoit honnêtement s'en dégager, il le feroit avec plaisir, non seulement à cause de son alliance, mais encore par l'estime qu'il avoit pour sa personne. Cette réponse incertaine ne plût point

point au Prince. Il lui dit, qu'il voyoit bien que c'étoit au Comte de Carnan à qui il l'avoit promise; mais qu'il n'auroit pas l'honneur de la posséder sans qu'il lui en coûtât du sang. Le Duc se mit à sourire, & marchant aussi-tôt droit à la porte de sa chambre, passa dans son antichambre, & de là le conduisit jusqu'à son escalier, où le Prince voulant encore lui parler, le Duc lui dit, qu'il étoit son serviteur, & se retira dans son appartement.

Un moment après, la Princesse ayant sçû toutes ces particularitez, manda au Comte de la venir trouver. Il n'y manqua pas, & comme elle lui eut rapporté la menace qu'avoit fait le Prince, le Comte n'en fit que rire, & lui dit que c'étoit où il l'attendoit.

Cependant, le Duc craignant que cette affaire n'eût de fâcheuses suites, & que le bonheur de l'un ne causât la perte de l'autre, ou peut-être celle de tous les deux ensemble, alla en avertir le Roi. Sa Majesté fit venir aussi-tôt ces deux Rivaux, & leur défendit sur peine de défobéissance, d'en venir à aucune voye de fait. Cet-

te défense qui mit des bornes à leur ressentiment, n'en mit point à leur amour ; au contraire, ils en devinrent plus passionnez. L'un & l'autre n'avoient des yeux, un cœur & des vœux que pour la Princesse, & cette charmante personne n'avoit pour eux que des égards & des complaisances.

Dans ce tems, il arriva un malheur effroyable à une jeune Demoiselle, parente du Prince Ludovic. Pour bien entendre la chose, il faut la prendre dans son origine.

Pendant que le Comte d'Alfrede Suédois, étoit au service du Roi d'Angleterre, il eut ordre d'aller en Ecosse assiéger un Château, qui servoit de retraite aux Rebelles des montagnes. La femme du Gouverneur en ayant eu avis, voulut se retirer à Edimbourg avec sa fille, âgée de treize ans ; mais elle n'en eut pas le loisir, & fut prise par les Coureurs de l'Armée d'Alfrede. Ils les présentèrent à ce Général, qui fut charmé de la beauté de la mere, nommée Philene. Après lui avoir fait des excuses du mauvais traitement qu'elle avoit reçu, il lui céda sa tente, & la pria de s'y aller  
repo-

reposer. Sur le soir il lui rendit visite, & lui déclara qu'elle étoit libre, & qu'il la feroit conduire à Edimbourg quand elle le souhaiteroit.

Philene qui n'étoit pas insensible à la bonne mine d'Alfrede, & qui ne pouvoit se résoudre à s'en séparer si promptement, lui répondit qu'elle ne vouloit pas abuser de sa générosité, & qu'il n'étoit pas juste qu'il se privât d'un gage qui lui pouvoit faciliter la prise de cette Place. Ce discours fut accompagné d'un regard tendre, qu'Alfrede ne manqua point d'expliquer à son avantage. Il connut aisément qu'un motif plus pressant que la générosité, faisoit refuser à Philene la liberté, qui est un bien préférable à tous les autres. Il ne la pressa plus de quitter son Camp, & n'oublia rien pour lui en faire trouver le séjour agréable.

Cependant, il ne laissa pas d'affiéger ce Château, & par le nombre des attaques qu'il y fit faire, donna à Philene une terrible inquiétude. Encore qu'elle craignît plus pour la vie de son Amant, que pour celle de son Epoux, elle cacha ses véritables sentimens sous les devoirs de la bien-  
séance.

séance. Elle témoigna à ce Général le chagrin qu'elle avoit de voir ruiner cette Place. Elle le pria de ménager les jours d'un mari qui lui étoit fort cher, & scût si bien profiter de l'empire qu'elle commençoit d'avoir sur le cœur d'Alfrede, qu'elle l'obligea à lever le Siège.

Pendant cette Campagne, ce Général prit tant de plaisir à la conversation de son aimable prisonnière, qu'il ne songeoit à autre chose. Sa passion pour elle devint si violente, qu'encore qu'il fût marié avec une femme de mérite & de qualité, il ne laissa pas d'épouser celle-ci. Il est vrai qu'il garda auparavant quelques mesures, car sur quelque défaut de formalité, il fit déclarer son mariage nul.

Peu de tems après, ayant reçu des ordres pour aller servir en Flandre, il y demeura une année entière, sans qu'il lui fût possible de revoir Philene. Enfin, après la Campagne, il obtint permission de repasser en Angleterre, & Philene alla au devant de lui jusqu'à Rochester accompagnée de sa fille, dont la beauté & les traits du visage avoient achevé de se  
for-

former. Il en parut ébloui à cette première vûë, & ne pût cacher sa surprise aux yeux pénétrans de Philene. Les raisons qui la devoient rassurer, ne furent pas capables de l'empêcher d'être jalouse de sa propre fille. Le desir de se vanger d'un crime imaginaire, étouffa dans son cœur tous les sentimens de la nature, & la fit résoudre à perdre une fille qui n'étoit coupable que d'être trop belle.

Cette mere dénaturée qui en épousant Alfrede avoit violé les loix les plus saintes, ne pouvoit croire que l'inceste fit assez d'horreur à son mari, pour l'empêcher de satisfaire une nouvelle passion. Sur ces fausses conjectures, elle chercha les moyens de se défaire d'une Rivale qui lui sembloit d'autant plus dangereuse, qu'Alfrede pouvoit cacher l'amour qu'il auroit pour elle sous la tendresse de Beau-pere. Elle n'osoit tremper ses mains dans le sang de cette innocente, de peur de se rendre odieuse par un crime si noir, à celui qui avoit toutes ses affections, & elle se donna la gêne, afin de trouver des voyes cachées & sûres, pour réussir dans son dessein.

Com

Comme c'est la mode, depuis quel- que tems en Angleterre, d'avoir de belles Calèches, un Gentilhomme qui avoit besoin du Comte d'Alfrede, en donna une magnifique à Philene, où il ne pouvoit tenir qu'une seule personne. Ce Présent lui fournit bientôt l'expédient qu'elle cherchoit. Elle fit une partie de promenade dans une Prairie sur les bords de la Tamise, & fit monter sa fille dans cette Calèche attelée de deux chevaux fougueux qui n'avoient jamais servi. Cette jeune personne ne s'y fut pas plutôt assise, que ces chevaux ayant senti le foïet, prirent le mors aux dents, & s'allèrent précipiter dans la Rivière, où elle se noya.

Le Comte d'Alfrede ignora pendant quelque tems, que la mort de sa Belle-fille fût l'ouvrage d'une Amante jalouse & d'une mere dénaturée; mais comme les crimes les plus cachez se découvrent à la fin, celui de Philene vint à la connoissance du Comte, ce qui lui donna autant d'horreur pour elle, qu'il avoit eu d'amour autrefois. Ses plus intimes amis profitèrent d'une si favorable disposition, & lui représenté-  
rent

rent le tort qu'il avoit eu d'abandonner sa première femme, qui par sa vertu & sa patience se faisoit estimer de tout le monde, pour se donner à une Maîtresse qu'il ne pouvoit posséder légitimement, puis qu'elle avoit un autre mari qui vivoit encore. Alfrede, dont la tendresse étoit éteinte, goûta ces conseils, & ayant obligé Philene à se retirer, reprit sa légitime épouse. Elle ne demeura pas long-tems avec son mari, & mourut six mois après son retour. Philene n'en fut pas plus heureuse. Le Comte ne la voulût plus voir, quelque chose qu'elle fît pour rallumer sa passion. Peu de tems après, il eut ordre de repasser en Flandre, & perdit la vie au Siège de Namur, où il avoit fait mille actions de valeur; mais comme ce détail n'est pas de mon sujet, je retourne à la Princesse Ogine.

La joye qu'elle avoit de l'extrême passion de ses deux Amans ne peut s'exprimer; elle les ménageoit avec tant de soin & de délicatesse, qu'elle ne leur donnoit aucun chagrin. Ils en étoient assez contens, lorsque par malheur pour le Prince

Lu-

Ludovic, le Comte de Carnan reçût de son pere la permission qu'il lui avoit demandée d'épouser Ogine. Elle étoit accompagnée d'une Lettre fort honnête, que Dom Francisco écrivoit au Duc de Salisbury, & d'un beau Bouquet composé de Diamans, de Rubis, d'Émeraudes, de Thopazes, & de plusieurs autres Pierres précieuses qu'il envoyoit à son fils, pour en faire un Présent à la Princesse. Le Comte rendit aussi tôt cette Lettre au Duc, qui la reçût parfaitement bien, & en ayant fait la lecture, il lui dit qu'il falloit au plutôt conclure son mariage. On peut juger, si cette nouvelle fut agréable au Comte. Il quitta incontinent le Duc, & s'en alla dans l'appartement de la Princesse, où après lui avoir raporté ce que son pere venoit de lui dire, il lui présenta ce riche Bouquet, qui étoit dans un petit Coffre de bois de Calambou, couvert d'un Brocard d'or, tout parsemé de Perles. La Princesse le reçût avec beaucoup de plaisir, & quoi qu'il fût d'un très-grand prix, elle l'estimoit moins par sa valeur, que par la main qui le lui avoit présenté.

G

Huit

Huit jours après, le Comte épousa la Princesse Ogine, au grand regret du Prince Ludovic, qui en pensa mourir de douleur. Le Roi assista aux Nôces, qui furent très-belles; & le lendemain Sa Majesté donna aux mariez sur la Tamise un Repas magnifique, accompagné de Concerts & de plusieurs Feux d'artifice, qui étoient autant de marques de la joye qu'on devoit avoir de cet heureux mariage.

Ainsi finit cette Histoire, dont les événemens font connoître, que personne n'est exempt des caprices de l'Amour & de la Fortune; que les gens qui semblent être hors de leurs atteintes, y font souvent naufrage, de même que ceux qui sont dans les plus grands périls, la Fortune & l'Amour les en retirent quelquefois d'une manière utile & glorieuse.

F I N.

CATA-

# CATALOGUE DES LIVRES

qui se trouvent à Amsterdam  
dans la Boutique de

N. ETIENNE LUCAS,

Libraire, dans le Beurs-Straat, près  
le-Dam, à la Bible.

- A** Bregé de l'Histoire de France, par Meze-  
ray, 12. 7 vol. fig.  
\_\_\_\_\_ Ecclesiastique, par Mr.  
Hornius, 8. 2 vol.  
\_\_\_\_\_ d'Architecture de Vitruve, par Perrault, 12.  
\_\_\_\_\_ de la Nouvelle Méthode Latine de P. R. 8.  
\_\_\_\_\_ des Controverses, par Mr. Dreincourt, 12.  
Abbadie, la Vérité de la Religion Chrétienne  
Réformée, 8. 2 vol.  
\_\_\_\_\_ Traité de la Vérité de la Religion Chrê-  
tienne, 12. 3 vol.  
\_\_\_\_\_ L'Art de se connoître soi-même, 8.  
Actes & Mémoires des Négociations de la Paix  
de Nimègue, 12. 5 vol.  
\_\_\_\_\_ de Ryswick, 12. 5 vol.  
Alcoran de Mahomet, 12. 1649.  
\_\_\_\_\_ des Cordeliers, 12. 1578.  
Alatic, ou Rome vaincuë, 12. fig.  
Amelot de la Houffaye, Histoire du Concile de  
Trente de Fra Paolo Sarpi, 4.  
\_\_\_\_\_ Histoire du Gouverne-  
ment de Venise, 12. fig.  
\_\_\_\_\_ Réflexions, Sentences,  
& Maximes Morales, 12. Paris,  
A \_\_\_\_\_ Amiraut.

# CATALOGUE.

- Amiraut, du Gouvernement de l'Eglise, 8.  
 Amours des Grands Hommes, par Mad. de Vil-  
 ledieu, 12. 2 vol.  
 ——— des Dames Illustres, 12. fig. 1717.  
 ——— de Mademoiselle de Fontange,  
 ——— de Tibulle, par Mr. de la Chapelle, 12.  
 3 vol.  
 ——— Pastorales de Daphnis & Chloé, 12.  
 fig. 1717.  
 ——— d'Antiochus, 12.  
 ——— de Henry IV. 12.  
 ——— de Neron, 12.  
 Amusemens sérieux & Comiques, 12.  
 Anatomie des Plantes, par Nehemias Grew, &  
 l'ame des Plantes, par Mr. de Du, avec un Re-  
 cueil d'Expériences & d'Observations curieuses,  
 par Mr. Grew & Boyle, 12. Leyde, 1685.  
 Annales de la Cour de Paris, 12. 2 vol.  
 Apologie pour les Grands Hommes, par Nau-  
 dé, 8.  
 Apparences Trompeuses, ou ne pas croire ce  
 qu'on voit, Histoire Espagnole, 12. 1718.  
 Arioviste, Histoire Romaine, par M. D. L. B.  
 G. 12.  
 Astrée, 8. 5 vol. Lion 1617.  
 Atlantis de Mad. Manley, 8. 3 vol.  
 \* Aventures & Lettres Galantes, avec la Promé-  
 nade des Tuilleries, 12. 2 vol. 1718.  
 ——— du Baron de Fœnestre, 8. 1630.  
 ——— de Telemaque, 12. 2 vol. fig.  
 ——— de la Madona & de François d'Assi-  
 ze, 8. fig.  
 ——— d'Apollonius de Tyr, 8.  
 ——— de Zeloïde & d'Amanzarifdine, 12.  
 ——— Provinciales, par Mr. le Noble, 12.  
 A. B. C. avec des Prières, 8.  
*l'Alone, Poëma del Cavalier Marino, 12. 2 vol.*

# CATALOGUE.

B.

- B**asnage, Communion Sainte, 8.  
 ——— Entretien sur la Religion, 8. 2 vol.  
 ——— Histoire des Juifs, 12. 9 vol.  
 Bassompierre, ses Ambassades & Négociations, en  
 Espagne, en Suisse, & en Angleterre, 12. 4 vol.  
 ——— ses Mémoires, 12. 2 vol.  
 Bayle, Entretien sur la Cabale Chimérique, 12.  
 ——— de Maxime & de Themiste, 12.  
 Bâtiment des Réceptes, ou les diverses Vertus &  
 propriétés des Secrets.  
 Bellegarde, Fables d'Esopé, 8. 2 vol. fig.  
 ——— Lettres Curieuses, 12.  
 ——— L'Art de connoître les Hommes, 12.  
 ——— de Plaire dans la Conversation,  
 12.  
 Bernard, Traité de la Repentance Tardive, 8.  
 Berger Fidèle, Italien & François, 12. fig.  
 ——— Idem, sans l'Italien, 12. fig.  
 Belles (les) Grecques, 12. fig.  
 Bible (la Sainte) de Mr. Martin, fol. 2 vol. en  
 beau pap. Royal.  
 ——— pap. ordinaire.  
 ——— 4. & 12.  
 ——— fol. & 4. de la Compagnie.  
 ——— grosse lettre, par Mr. Balnage.  
 ——— fol. & 4. Geneve.  
 ——— 4. 3 vol. Paris.  
 ——— de Mr. de Sacy, 12. 40 vol.  
 ——— du même, 8 vol. 12.  
 ——— Latine, 4. Hanovre, 1596.  
 ——— de Diodati, 4. en Italien.  
 Bibliothèque des Dames, 12.  
 Billet perdu, ou l'Intrigue découverte, 12.  
 Blondel, Cours de Mathématique, 4.  
 ——— Histoire du Calendrier Romain, 4.  
 ——— L'Art de jeter les Bombes, 4. fig.  
 ——— Nouvelle manière de fortifier les Pla-  
 ces, 4. fig.

A 2

Bof-

## C A T A L O G U E.

- Bossuet, (Evêque de Meaux) Discours sur l'Histoire  
 Universelle, 12. 2 vol. Paris  
 ——— Idem, de l'Edition d'Amsterdam, 12.  
 3 vol. fig.  
 ——— Politique, tirée de l'Ecriture Sainte, 8.  
 2 vol.  
 Bouhours, manière de bien penser, 12.  
 ——— Entretiens d'Ariste & d'Eugene, 12.  
 Bonnes & Saintes pensées pour tous les jours  
 du mois, 12. Paris.  
 Bouclier d'Etat & de Justice, 12.  
 Bons Mots Anciens & Modernes, 12.  
 Boileau aux prises avec les Jesuites, 12.  
 Brantome, Vies des Dames Galantes, 12. 2 vol.  
 Bussy Rabutin, les Lettres, 12. 5 vol.  
 ——— ses Mémoires, 12. 3 vol.

### C.

- C**abinet Jesuitique, 8.  
 Caracteres de Theophraste, 12. 3 vol.  
 ——— Pensées, Maximes, & Sentimens,  
 dediez à Mr. D. L. R. F. 12.  
 Catéchisme de Mr. de Superville, 8.  
 ——— (Abregé du) par le même, 8.  
 ——— de Mr. Oftervald, 8.  
 ——— de l'Eglise Wallonne, 8.  
 ——— du Concile de Trente, 12. Paris.  
 Cantiques Sacrez, par Mr. Picquet, 12.  
 Cassandre, 8. 5 vol. Paris 1653.  
 Cassette (la) ouverte de l'illustre Criole, ou les  
 Amours de Mad. de Maintenon.  
 Capucin (le) démasqué, 8.  
 Christianisme (le) éclairci sur les différences du  
 tems, en matière de Quietisme, 12.  
 Chaîne (la) d'Or, 8.  
 Chirurgien d'Hôpital, par Mr. Beloste, 12.  
 Chef (le) des Moqueurs démasqué, 12.  
 Chevaliers (les) Errans, 12. fig.  
 Choix des Bons Mots, 12. apgm. 1716.  
 Chasse de la Bête Romaine, 8.

Cyro-

# CATALOGUE.

- Cyropædie, ou l'Histoire de Cyrus, traduit du Grec, par Mr. Charpentier, 8. 2 vol.
- \* Claude, Défense de la Réformation, contre le Livre intitulé Préjugés légitimes contre les Calvinistes, 12. 2 vol. 1682.
- Réponse à la perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique, touchant l'Eucharistie, 4. & in 8. 2 vol. Paris.
- l'Examen de soi-même avec les Pseaumes, 12. Paris.
- Oeuvres Posthumes, 8. 5 vol. Paris.
- Clef (la) du Cabinet des Princes, commencé au mois de Juillet 1704. continué jusqu'à présent, in 8.
- Comédies de Terence, par Mad. Dacier, 8. 3 vol. fig. 1717.
- Conduite (la) du Duc de Marlborough, dans la présente Guerre, 8. 1712.
- Conjecture sur la Pesanteur de l'Air, 12. Paris.
- Conseils de la Sagesse, 8.
- Conseils d'Ariste à Celimene, 12.
- Contes de la Fontaine, 8. 2 vol. fig. & sans fig.
- de Bocace, 8. 2 vol. fig.
- des Fées, 12. en 10 vol. fig.
- Cours de Chymie, par l'Emery, 8. fig. 1716.
- d'Operations de Chirurgie, par M. Dionis, 8. fig.
- de Plaute, 12. 3 vol.
- Curiositez de la Nature & de l'Art, par Mr. Vallemont 8. 2 vol. fig.
- Cuisinier François, 12. fig.
- Clerici, *Ans Critica*, 8. 3 vol.
- D.
- D'Abblancourt, Commentaires de Cesar, 12.
- Histoire de Thucydide, 12. 3 vol.
- Lucien, 8. 2 vol. fig.
- \* Défense de la Monarchie de Sicile, contre les Entreprises de la Cour de Rome, avec une Relat.

## C A T A L O G U E.

- Relation véritable des procédez des deux  
Cours de Rome & de Sicile, sur les Conte-  
stations au lujer du Tribunal de la Monarchie,  
par Mr. Du Pin, 8. 1716.
- Delices de l'Esprit, 12. fig. Paris.
- de la Hollande, 12. 2 vol. fig.
- des Pais-Bas, 8. 3 vol. fig.
- de la Grande Bretagne, 12. 8 vol. fig.  
1707.
- de la Suisse, 12. 4 vol. fig. 1714.
- de l'Italie, 12. 6 vol. fig. 1709.
- de l'Espagne & du Portugal, 12. 6 vol.  
fig. 1715.
- de Rome, Ancienne & Moderne, 12.  
10 vol. 1703.
- De la Foi, de l'Espérance, & de la Charité, 12.  
2 vol.
- Devoirs (les) de la Vie Monastique, 8. 2 vol.  
Paris.
- De l'Existence de Dieu, par Mr. Clark, Doct. en  
Théologie, 8. 2 vol.
- Démonstration de l'Existence de Dieu, par Mr.  
de Cambray, 8.
- De la Prudence des Confesseurs & autres quali-  
tez requises aux devoirs de leur Charge, 8.
- Déguisement démasqué, ou Réponse à l'Expo-  
sition de la Foi aux matières controver-  
sées, 8.
- Détail de la France, 8. 2 vol.
- Description de Versailles, Marly & Trianon, 8.  
2 vol. fig.
- Dictionnaire de Mr. Furetière, fol. 3 vol.
- de Mr. Moreüy, avec le Supplément,  
fol. 6 vol. 1718.
- de Mr. Richelet, 4. dern. Edit. augm.  
1710.
- Historique, Poétique, Géographi-  
que, & Chronologique, 4.
- Géographique de Mr. Baudrand, 4.  
Diction-

# CATALOGUE.

- Dictionnaire de Marine, 4. fig.  
 \_\_\_\_\_ de la Langue Sainte, par Mr. Wol-  
 zogue, 4.  
 \_\_\_\_\_ des Drogues, par Mr. Emery, 4.  
 fig. 17:6.  
 \_\_\_\_\_ du Voyageur, François, Allemand &  
 Latin, 8.  
 \_\_\_\_\_ des Proverbes François, 8.  
 \_\_\_\_\_ François & Latin, par Mr. Danet, 4.  
 \_\_\_\_\_ Idem, Latin & François, par le mê-  
 me, 4.  
 \_\_\_\_\_ François & Italien, Italien & Fran-  
 çois, par Veneroni, 4. 2 vol. Paris.  
 \_\_\_\_\_ François & Anglois, Angl. & Franç.  
 par Mr. Miège, 8.  
 \_\_\_\_\_ François & Hollandois, Holland. &  
 Franç. par Mr. Darty, 4.  
 \_\_\_\_\_ Idem, par Mr. Halma, 4. 2 vol.  
 \_\_\_\_\_ Idem, Portatif, par Mr. Marin, 8.  
 2 vol.  
 Discours prononcé par Mr. Lenfant le 26. Dé-  
 cembre, jour du Jubilé, 8.  
 \_\_\_\_\_ sur la liberté de Penfer, 8.  
 \_\_\_\_\_ contre les Athées, par Mr. Tillotson, 8.  
 \_\_\_\_\_ sur le Gouvernement, par Sidney, 12.  
 3 vol.  
 Dixme Royale, par Mr. de Vauban, 8.  
 Dissertation sur les Whigs & les Torys, par Mr.  
 de Rapin, 8.  
 Dialogues Rustiques, 12.  
 \_\_\_\_\_ du Temps, 8.  
 Discipline des Eglises Réformées de France.  
 12.  
 Disgraces des Amans, 12.  
 Drelincourt, Consolations contre les frayeurs de  
 la mort, 8. 2 vol. Amsterd. 1714. & de dif-  
 férentes autres Editions.  
 \_\_\_\_\_ Sonnets Chrétiens, 8.  
 \_\_\_\_\_ Triomphe de l'Eglise sous la Croix,  
 8.

## CATALOGUE.

- Drelineourt, Dialogues contre les Missionnaires, 8.
- Abregé des Controverses, 12.
- la Défense de Calvin, 8.
- Réponse à la Lettre écrite par Mr. le Prince Ernest Landgrave de Hesse, avec un Discours contre les Révoltez, 8.
- Du Moulin, Paix de l'Âme, 8. Paris, grosse lettre.
- Idem, 12. Amsterdam.
- Semaine Sainte, 12. Paris.
- Bouclier de la Foi, 8.
- de la Vocation des Pasteurs, 8.
- Decade de Sermons, 8. 2 vol.
- Paix de l'Eglise, Traité des moyens de procurer la Paix.
- Du Plessis Moruai, de l'Institution de l'usage & de la Doctrine du St. Sacrement de l'Eucharistie dans l'Eglise Ancienne, 8. 1598.

### E.

- E**loge de l'Amitié, 12. Paris.
- de la Folie, par Erasme, 12. fig.
- Elite des Bons Mots & des Pensées choisies, 12. 2 vol.
- Emanuel, par le Noir, 8.
- Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'Ecriture Sainte, 12.
- des Voyageurs sur Mer, 12. 4 vol. fig.
- Solitaires d'une Âme Dévote avec son Dieu, 12.
- Epîtres (les) de Saint Paul, par Mr. Sacy, 12. 4 vol.
- & Elegies amoureuses d'Ovide, 8. François & Latin.
- Essais de Morale, avec la continuation, par Mr. Nicole, 12. 10 vol.
- de Paraphrases sur les Pseaumes, par Mademoiselle Melin, 12.

Essais

# CATALOGUE.

- Essais Philosophiques, concernant l'Entendement Humain, par Mr. Locke, 4.  
 — de l'Histoire du Règne de Louis le Grand, 12.  
 — de Perspective, par Mr. Gravesande, 12. fig.  
 Etat de la Grande Bretagne sous le Règne de la Reine Anne, 8. 2 vol.  
 — de la Russie, 12.  
 — de Florence, de Mantouë, & de Parme, 12.  
 — de la France, 12. 3 vol.  
 — de l'Eglise Romaine dans toutes les parties du Monde, 8.  
 Examen des Préjugez Vulgaires, 12. Paris.  
 — de la Théologie de Mr. Bayle, 12.  
 — du Traité de la liberté de Penfer, 8. 1718.  
 — de soi-même pour se bien préparer à la Communion, 12. Paris.  
 Explication Historique des Fables, 12. 2 vol.  
 Exposition & Paraph. du Cant. des Cantiques, par Mr. de la Place, 8.

## F.

- F**ables de la Fontaine, 8. fig. & in 12 sans fig.  
 — d'Esopo, par Mr. Bellegarde, 8. 2 vol. fig.  
 — par Mr. Baudouin, 12. fig.  
 — Phrygien, 12. fig.  
 — de Faërne, traduit par Mr. Perrault, 8. fig.  
 — de Phedre, Lat. & Franç. 12.  
 Faramond, Histoire de France, 8. 12 vol.  
 Fleury, Mœurs des Israélites, 12.  
 — des Chrétiens, 12.  
 — Devoirs des Domestiques, 12.  
 — Choix des Etudes, 12.  
 — Catéchisme Historique, 12.

## C A T A L O G U E.

Fonctions des Généraux, ou l'Art de conduire  
une Armée, par Grimarel, avec l'Architectu-  
re Militaire ou l'Art de fortifier les Villes,  
par Saint Julien, 8. fig.  
France (1<sup>o</sup>) Galante, 12. fig.

### G.

**G**éographie de Mr. Robbe, 12. 2 vol. Paris  
1714.

————— (Instruction à la) par Mr. Sanfon,  
12.

Géométrie des Lignes, par Mr. de Croufaz, 12.  
2 vol. fig. 1715.

Gémissement de Port Royal, 12.

Godeau, Morale Chrétienne, 12. 3 vol. Paris.  
————— Homelies sur les Dimanches & les Fê-  
tes, 8.

————— Prières Chrésiennes, 8.

————— Paraphrase des Pseaumes de David, Paris.

————— Vie de Saint Charles Borromée, 8.

Grammaire Française, par Mr. Desmarais, 12.

————— par Mr. Bufier, 12.

————— Française & Hollandoise, par Mr.  
Du Four, 8.

————— par Mr. Marin, 8.

————— & Angloise, par Mr. Mau-  
ger, 8.

————— & Allemande, par Mr.  
Duez.

————— Espagnole de Sobrino, 12. & 8.

Grotius, Droit de la Guerre & de la Paix, 12.  
3 vol.

Guide des Négocians, par Mr. de la Porte, 8.

————— d'Amsterdam, 8. fig.

Guidon de la Langue Italienne, par Mr. Duez.

Guerre de Flandre de Mr. Strala, 12. 3 vol. fig.

————— d'Espagne, 12. 2 vol.

Glaseri, de Cerebro, 12.

Gorji, Mercurius Triumphator, 12.

Groti

# CATALOGUE.

Grotii (Hugonis) *Annales & Historia de Rebu. Belgicis*, fol. Amstelod. 1657.

H.

- H**istoire du Concile de Trente, par Mr. Amelot de la Houffaye, 4.
- du Concile de Constance, par Mr. Lenfant, 4. fig. 1714.
- de l'Eglise & de l'Empire, depuis la Naissance de Jesus-Christ, jusqu'à l'an 1000, par Mr. le Sueur, 12. 8 vol.
- de l'Eglise & du Monde de l'onzième Siècle, pour servir de suite à l'Histoire de Mr. le Sueur, par Mr. Pictet, 4.
- de la Réformation d'Angleterre, par Mr. Burnet, 12. 4 vol. fig.
- Profane, depuis son commencement, jusqu'au Règne de Louis XIV. par Mr. du Pin, 12. 6 vol.
- du Monde, par Chevreau, augm. par l'Abbé de Vertot, 12. 8 vol. 1717.
- des Révolutions d'Angleterre, par le P. d'Orleans, 12. 3 vol. fig. 1714.
- des Juifs, depuis Jesus-Christ, jusqu'à présent, pour servir de continuation à l'Histoire de Joseph, par Mr. Bafnage, 12. 9 vol.
- de la Sainte Ecriture en forme de Catéchisme, 8. fig.
- de la Bible, par Mr. Royaumond, 12. fig.
- de l'Eucharistie, 4. Amsterd. Elzevier, 1669.
- de la persécution faite à l'Eglise de Rouën, 8.
- des Variations de l'Eglise Gallicane, par Mr. Reuault, 8. fig.
- du Clergé Séculier & Régulier, 8. 4 vol. fig. 1716.
- des Superstitions de l'Eglise Romaine, 12. Histoire

# C A T A L O G U E.

- Histoire du Papiſme, par Mr. Heydegger, 12.  
 des Tromperies des Prêtres & des Moines, 8. 2 vol.  
 de la Condamnation des Templiers, 8. 2 vol.  
 de l'Empire, par Heifs, 12. 4 vol. 1716.  
 de la Ligué, faite à Cambray, 12. 2 vol.  
 Généalogique des Païs-Bas, ou Hiſt. de Cambray & du Cambreſis, par Carpentier, 4. 2 vol. Leyde 1664.  
 de la Ville de Lion, par Mr. Menefrier, folio.  
 Univerſelle, par Mr. Turſellin, 12. 3 vol.  
 de Hollande, par Mr. de la Neuville, 12. 4 vol.  
 de France, par Mr. de Prade, 12. 5 vol. fig.  
 générale de l'Europe, ſous le Règne de Louis XIII. par Mr. le Vaſſor, 12. 10 vol.  
 Idem, de Louis XIV. par Mr. de Latreux, 12.  
 de l'Empire Ottoman, de Mr. Ricaud, traduite par Mr. Briot, 12. fig.  
 de Thucydide, par Mr. d'Ablancourt, 12. 3 vol.  
 de l'Académie Françoisè, par Mr. Pelifſon, 12.  
 de Mr. Bayle & de ces Ouvrages, 12.  
 des Négociations de Nimègue, par le Sr. Saint Didier, 12.  
 Secrete, des Intrigues de la France, pendant les Négociations de la Paix d'Utrecht, 8. 3 vol.  
 de Guillaume III. Roi de la Grande Bretagne, 12. 2 vol.  
 Critique de la République des Lettres, 12.  
 du Commerce & de la Navigation des Anciens, 8. 1716.

Hiſtoire

## CATALOGUE.

- Histoire de l'Isle de Madagafcar, par le Sr. Flacourt, 4. fig. Paris.  
 — des Yncas, 12. 2 vol. fig.  
 — du Gouvernement de Venise, par Mr. Amelot de la Houffaye, 12. fig.  
 — de la Conquête des Isles Molucques, 12. 3 vol. fig.  
 — de la Guerre Civile des Espagnols dans les Indes, 12. 2 vol. fig.  
 — des Sevarambes, 12. 2 vol. fig.  
 — des Quatre Cicerons, 12.  
 — Poétique, par le P. Gautruche, 12.  
 — des Favorites, par Madlle. D. L. R. G. 8, 2 vol. fig.  
 — de Don Guzman d'Alfarache, 12. 3 vol. fig.  
 — de Gil. Blas de Santillane, par Mr. le Sage, 12. 2 vol. fig. 1715.  
 — de Don Quixote, 12. 8 vol.  
 — des Amours d'Abelard & d'Eloise, 12.  
 — de la Reine Chrifline de Suede.  
 Historiette Galante, 8.  
 Hieron ou Portrait de la Condition des Rois, par Xenophon.  
 Hofte, l'Art des Armées Navales, fol fig.  
 Hommes (les) Illuftres, par Mr. Perrault, 8. 2 vol.  
 Harmonie des Propheties Anciennes avec les Modernes, fur la durée de l'Antechrist, & les souffrances de l'Eglife, 12.

### I.

- Jaquelot, de l'Inspiration des Livres Sacrez, 12.  
 Jardinier Fleurifte, par Liger, 12. 2 vol. fig.  
 Jaloux par force & le Bonheur des Femmes, 12.  
 Idée du Parfait Magistrat, 12. Paris.

## C A T A L O G U E.

- Jesuites mis sur l'Echafaut; pour divers Crimes capitaux, 12.  
 ——— Sécularisé, 12.  
 ——— de la Maison professe de Paris en belle humeur, 1696.  
 Illustre Mousquetaire, Nouvelle Galante, 12.  
 ——— Genoise, Nouvelle Galante, 12.  
 Imitation de Jesus Christ, par Thom. à Kempis, 12.  
 ——— ——— ——— par Mr. Bellegarde, 12.  
 Intérêt des Princes de l'Europe, 12.  
 Intrigues Amoureuses de la Cour de France, 12.  
 Journal Littéraire, commencé au mois de May 1713.  
 Jurieu, Abregé de l'Histoire du Concile de Trente, 12. 2 vol.  
 ——— Lettres Pastorales, in 4. & in 12. 3 vol.  
 ——— Traité de l'Unité de l'Eglise, 8.  
 ——— Vrai Systême de l'Eglise, 8.  
 ——— Accomplissement des Prophetics, 12. 2 vol.  
 ——— Apologie pour la Morale des Réformez, 8.  
 ——— Pensées diverses sur la Mort, 8.  
 Justes bornes de la Tolérance, avec la défense des Mystères du Christianisme, 8.  
*Indiculus Universalis.*  
*Justiniani Institutionum*, 12.  
*Il cortegiano del Conte Baldeffar Castiglione*, 12.

### L.

- L** Amy, Rhetorique ou l'Art de Parler, 12. Paris.  
 ——— l'Art de Penser, 12.  
 ——— Elemens des Mathematiques, 12.  
 La véritable Religion des Hollandois, par Brun, où est joint le Conseil d'extorsion ou la volerie des François, exercée dans la Ville de Nimé-



# CATALOGUE.

- Lettres Nouvelles, par le même, 12. 2 vol. 1716.  
 ——— Choisies de Mr. de Balzac, 8. 2 vol.  
 ——— de Mrs. de l'Académie Françoi-  
 se, 8.  
 ——— du Cardinal d'Osat, 12. 5 vol.  
 ——— de Mr. Bourlault, 12. 2 vol.  
 ——— de Louis XII. 8. 4 vol.  
 ——— du Cardinal Bentivoglio, Ital. & Franç.  
 12.  
 ——— & Mémoires de Vargas, par Mr. le Vas-  
 sör, 12.  
 ——— Provinciales, 12.  
 ——— d'Amour d'une Religieuse Portugaise,  
 12.  
 ——— à Mr. le Marquis de L. C. sur ce qui s'est  
 passé dans l'affaire de l'empoisonnement, ar-  
 rivée à la Cour de Danemarck, le 27. Mars  
 1699.  
 ——— sur la Mort de Mr. Wolzogue, 8.  
 ——— & Mémoires sur la conduite de la pré-  
 sente Guerre, & sur les Négociations de Paix,  
 jusqu'à la fin des Conférences de Geertruyden-  
 berg, 8.  
 L'Esprit de Persecution de la Cour de Rome,  
 12.  
 ——— du Siècle, 12.  
 ——— de Seneque, 12.  
 Les Loix Civiles dans leur Ordre Naturel, le  
 Droit Public, & *Legum dele. us*, par Mr. Do-  
 mat, fol. Paris 1705.  
 Le Clerc, de l'Incrédulité, 8.  
 Le Spectateur, 12. 3 vol.  
 Les Yeux & le Nez, Ouvrage curieux, Galant  
 & Badin, 12. 1717.  
 L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens,  
 12. 6 vol. 1715. fig.  
 Le Czar Demetrius, Histoire Moscovite, 12.  
 L'Europe Savante, commencé au mois de Jan-  
 vier 1718.

Lemery.

# CATALOGUE.

- Lemery, Dictionnaire des Drogues, 4. fig.  
 ——— Pharmacopée, 4.  
 Les Libertins en Campagne, 12.  
 Le Noble, l'Ecole du Monde, 12. 6 vol.  
 L'Homme d'un Livre, 12. 1718.  
 L'Horoscope de Mr. Leti, 12.  
 Liturgie Anglicane, 8.  
 L'Iliade de Homere, par Mad. Dacier, 12. 3 vol.  
 ——— fig.  
 ——— Poëme, par Mr. de la Motte, 12. fig.  
 Locke, Essai Philosphique, concernant l'Entendement humain, 4.  
 L'Odysee d'Homere, par Mad. Dacier, 12.  
 3 vol. fig. 1718.  
 L'Arianna del Signor de Mayetti, 12. 1650.  
 L'Adone, Poëme del Cavaliere Marino, 12. 2 vol.  
 La Philis de Siro Ital. & Franc. 12.  
 L'Hoggili o vero il Mondo.  
 L'Inquisizione processata, 12. 2 vol. 1687.

M.

- M** Aimbourg, Critique du Calvinisme, 12.  
 ——— Histoire du Lutheranisme, 12.  
 ——— des Croisades, 12.  
 4 vol.  
 Manière de Négociier avec les Souverains, par  
 Mr. de Callieres.  
 Malette de David, 24.  
 Maximes Politiques du Pape Paul III. 12. 1716.  
 Maître (le) Italien, par Mr. Veneroni, 8.  
 Malheurs des Protestans de la Grande Bretagne,  
 12.  
 \* Mémoires de la Cour d'Espagne, par Mad.  
 Daunoi, 12. 2 vol. 1716.  
 ——— pour l'Histoire des Sciences & des  
 beaux Arts, Janvier 1701. jusqu'à Juin 1705.  
 inclusivement, 8. 9 vol.  
 ——— contenant divers Evénemens re-  
 marquables arrivez sous le Règne de Louis le  
 Grand, 12. 1684. Mé.

# CATALOGUE.

- Mémoires de Mr. Du Pleffis Mornay, 4. 4 vol.  
 — de Mr. Walsingham, 4.  
 — de Mr. Jean de Wit, 12.  
 — de la Minorité de Louis XIV.  
 — de Mr. d'Artagnan, 12. 3 vol.  
 — de Mr. le Maréchal de Grammont, 12.  
 2 vol. 1717.  
 — de Mr. Saint Remy, 12. 2 vol.  
 — de Mr. le Prince de Conti, 8. Paris.  
 — de Mr. Pontis, 12. 2 vol. 1694.  
 — de Mr. le Marquis de Beauveau, 12.  
 — de Mr. L. C. D. R. 12.  
 — de Mr. Gaspard, Comte de Chavagnac,  
 12.  
 — de Mr. le Marquis de Fresne, 12. fig.  
 — de Mad. la Marquise de Fresne, 12. fig.  
 — de Mad. la Comtesse D\*\*\* 12.  
 — du Chevalier Temple, 8.  
 — de Mr. le Duc de Rohan, avec son dis-  
 cours Politique, 12.  
 — de la Vie de Mr. de Thou, 12. 1713.  
 — — du Comte de Grammont, 12.  
 — — du Comte D\*\* avant sa re-  
 traite, 12.  
 — de Mr. Jean Baptiste de la Fontaine, 8.  
 — de Marguerite de Valois, 8.  
 — Politiques, Amusans & Satyriques, 12.  
 3 vol. fig.  
 — de Littérature, 8.  
 — Littéraires. 8.  
 — de M. L. D. M. 12.  
 — du Card. de Retz, 8. 5 vol. 1718.  
 — de Mr. Joly, Conseiller au Châtelet, 8.  
 2 vol. 1718.  
 — de Mr. Merville, 12.  
 — de Mr L. D. D. O. 12.  
 — d'un Favori de Mr. le Duc d'Orleans,  
 12.  
 — sur le Commerce des Hollandois, der-  
 nière

# CATALOGUE.

- nière Edition, augmentée considérablement, & du Tarif de Hollande, 8. 1718.
- Mémoires & Reflexions sur la Constitution *Universitaire*, & sur l'Instruction Pastorale des XL. Prélats Acceptans, 12. 1717.
- Métamorphoses d'Ovide, 12. 3 vol. fig. & sans fig.
- Méditation pour se préparer à la Sainte Cene, par Mr. Gages.
- Mital, ou Aventures Incroyables, 12.
- Miscel Romain, 12. 1692.
- Mille & un quart d'heure, 12. 4 vol. fig.
- & un jour, 12. 5 vol.
- & une Nuit, 12. 8 vol.
- Morale Chrétienne, par Mr. Hamon, 12.
- de l'Evangile, par Lucas, 8.
- des Jesuites, 8. 3 vol.
- Monarchie Universelle de Louis XIV. par Mr. Leti, 12. 2 vol.
- Moretti, le Maître Italien, 8.
- Musique (la) du Diable, 12.
- Miscellanze d'Egidio Menagio, 1692.
- N.
- N**egoce d'Amsterdam, 4.
- Nouvelle de la République des Lettres, par Mr. Bernard, commencée au mois de Mars 1684. jusqu'à présent, 12.
- Idem, les premiers vol. par Mr. Bayle, séparez.
- Nouvelles Maximes sur l'Education des Enfants, 8.
- Nouveau Testament, grosse Lettre, avec les Pseaumes, nouvelle Version, & l'ancienne à la marge, 4. Geneve.
- — — — — grosse Lettre, avec des Oraisons aux Pseaumes, 4. Geneve.
- — — — — 8, de Londres.
- — — — — 8, de Nyort,
- — — — — 12, Paris, de toutes les  
fortes. Nouveau

# CATALOGUE.

Nouveau Testament de Mons, 8. 2 vol. Lat. & Franc.

\_\_\_\_\_ de Mr. Saey, 12. 4 vol.

\_\_\_\_\_ du P. Queinel, avec des Réflexions, 12. 8 vol.

NEWTON, *Philosophia Naturalis*, 4. 1714.

O.

**O**bservations de l'Académie Française, sur les Remarques de Mr. Vaugelas, 12.

Octavie, ou l'Épouse fidelle, 12.

Odes d'Anacreon & de Sapho, par le Poëte sans Fard, 12. 1712.

\_\_\_\_\_ Idem, par Mad. Dacier, 12.

\_\_\_\_\_ Idem, par Mr. de Longepierre, 12.

Oeuvres de Machiavel, 12. 6 vol.

\_\_\_\_\_ de Mr. de Saint Evremond, 12. 7 vol.

\_\_\_\_\_ de Fontenelle, 8. 3 vol.

\_\_\_\_\_ Posthumes de la Fontaine, 12.

\_\_\_\_\_ de l'Abbé de Villiers, 12.

\_\_\_\_\_ d'Horace, du P. Taiteron, 12. 2 vol.

\_\_\_\_\_ de Clement Marot, 12. 2 vol.

\_\_\_\_\_ de Jean d'Espagne, 12.

\_\_\_\_\_ Chrétiennes, en Prose & en Vers, 12.

\_\_\_\_\_ Posthumes, de Mr. Claude, 8. 5 vol.

\_\_\_\_\_ de Sainte Theresè, par Mr. Arn. Dandilly, 12. 3 vol.

\_\_\_\_\_ du P. Rapin, 12. 3 vol.

\_\_\_\_\_ Posthumes de Rohault, 12. 2 vol.

\_\_\_\_\_ de Platon, 8. 2 vol.

\_\_\_\_\_ de Rousseau, 12. 3 vol.

\_\_\_\_\_ de Moliere, 12. 4 vol. fig.

\_\_\_\_\_ de Scaron, 12. 6 vol.

\_\_\_\_\_ de Racine, 12. 2 vol.

\_\_\_\_\_ de Corneille, 12. 10 vol. fig.

\_\_\_\_\_ de la Chapelle, 12. 5 vol.

\_\_\_\_\_ de Passerat, 12.

\_\_\_\_\_ de Regnard, 12. 2 vol.

Oeuvres

# CATALOGUE.

- Oeuvres de Dancourt, 12.  
 — de Boileau, 8. 2 vol. & in 12. 4 vol.  
 — du Pavillon, 8.  
 — de Capiftron, 12.  
 — de Destouches, 12.  
 — de Montfleury, 12. 2 vol.  
 — de Don Francisco de Quevedo, 12. 2 vol.

fig.

- de le Païs, 12.  
 Ordonnances de Louïs XIV. touchant la Marine; 24.  
 — — — — sur le Commerce des Négocians & Marchands, 12.  
 — — — — pour les matières criminelles, 24.  
 — — — — pour les Procédures, 24.  
*Opere Schelte di Ferante Pallavicino, 12.*

## P.

- Pajon, Examen du Livre, intitulé : Préjugez légitimes contre les Calvinistes, 12. 2 vol.  
 \* Pathologie de Chirurgie, dans laquelle on explique toutes les maladies externes du Corps Humain, leurs causes, leurs signes, & leurs remèdes, selon les principes de la Physique Moderne, par J. B. Verduc, Docteur en Médecine, cinquième Edition, revûe & augmentée de quelques Remarques de Pratique, par un ancien Maître Chirurgien de Paris, 12. 2 vol. Amst. 1717.  
 Pardies, Oeuvres de Mathematiques, 12. fig.  
 Parnasse Satyrique du Sr. Theophile, 12.  
 Parallele des Cardinaux de Richelieu & de Mazarin, 12. 1716.  
 Passerems agréables, 8.  
 Passe-par-tout des Jesuites.  
 Pentées de Pascal, 12.  
 Perrault, les Hommes Illustres, 8. 2 vol.  
 Peintures Morales, par le P. le Moine, 12. 2 vol. fig. Paris. Phi-

## C A T A L O G U E.

- Philippiques de Demosthene, 12.  
 Pharmacopée Universelle, par Mr. Lemery, 4.  
 1717.  
 Physique de Rohault, 8. 2 vol.  
 ——— occulte, ou Traité de la Baguette Divi-  
 natoire, 12. fig.  
 Philosophe (le) de Rotterdam, 12.  
 Pîctet, Prières pour tous les jours de la Semai-  
 ne, 12.  
 ——— Morale Chrétienne, 4. & in 12. 8 vol.  
 ——— contre l'indifférence des Religions, 12.  
 Plaintes de Mr. Joncourt, à Mr. Doutrin, 8.  
 Poësies de Madlle. Deshoulières. 8. 2 vol.  
 ——— Françoises de Mr. l'Abbé Desmarais, 12.  
 2 vol.  
 ——— d'Anacreon & de Sapho, par Mad. Da-  
 cier, 12.  
 Politique du Clergé de France, avec les derniers  
 Efforts de l'innocence affligée, 12.  
 \*Préservatif contre l'irreligion, ou Démonstra-  
 tions des vérités fondamentales de la Reli-  
 gion Chrétienne, par Mr. de la Touche Boel-  
 nier, 12.  
 Pratique de Piété, 12. Paris.  
 Préliminaires des Traitez faits entre la France, &  
 toutes les Provinces de l'Europe, depuis le  
 Règne de Charles VII. 12.  
 Principes de Philosophie, par Mr. l'Abbé Ge-  
 neste, 12. 1717.  
 Principes de la Géographie, 12.  
 Pratique (la) du Théâtre, par Mr. l'Abbé d'Aubi-  
 gnac, 8. 3 vol.  
 Privilèges du Cocuage, 12.  
 Princesse de Collonne, Histoire Galante, 12.  
 Prônes de Mr. Joli, 12. 7 vol.  
 Pseaumes, gros Parangon, 8. Paris.  
 ——— 12. 24. & 32. tout musique, & aussi  
 avec le premier Verfet musique & sans mu-  
 sique de différens caractères, de Paris & d'Amst.  
 Pleau,

## C A T A L O G U E.

- Pseaumes, in 24. & in 32. avec des Oraisons.  
 ——— Idem, Nouvelles Versions de Geneve, de différentes grandeurs & caractères.  
*Pompe funebri di tutte le Nationi del Mondo*, 4. fig.  
*Polimante (il) di Gio. Francesco Savaro del Pizzo*, 1650.

### Q.

- Q**ue la Religion Chrétienne est très-raisonnable, 8. 2 vol.  
 Qualitez nécessaires aux Juges, 12.  
 Quatrains de Pybrac, 8.

### R.

- R**ay, l'Existence de la Sagesse de Dieu, 8. 1714.  
 Recueil des Figures, Groupes, Termes, Fontaines, Vases, Statuës, & autres Ornemens de Versailles, tels qu'ils se voyent dans le Château du Parc, gravé d'après les Originiaux, par Simon Thomassin, Graveur du Roi, le tout en quatre Langues, Franç. Lat. Ital. & Flamande, 4. 1708.  
 ——— des Questions; traitées aux Conférences du Bureau d'Adresse sur toutes sortes de matières, 8. 5 vol. Paris 1656.  
 ——— d'Apophtegmes ou Bons Mots Anciens & Modernes.  
 ——— des Remèdes de Mad. Fouquet, 12.  
 ——— de quelques Pièces nouvelles de Prose & de Poësies.  
 ——— de Pièces qui se sont faites au sujet des Princes du Sang, 4.  
 ——— de diverses Pièces, publiées pour la Traduction du Nouveau Testament de Mons, 8. 3 vol. 1689.  
 ——— de Pièces, servant à l'Histoire de Henry III. 12.

Recueil

## CATALOGUE.

- Recueil de Traitez touchant l'Eucharistie , 12.  
2 vol.
- de divers Traitez de Paix , 12.
- des Traitez de Paix entre l'Espagne & la  
France, 12.
- des Opera, 12. 11 vol.
- des Préparations & Prières pour la Ste.  
Cene, faites par plusieurs Auteurs, 12.
- Religion du Monde, par Alex. Rofs. 4. & 12.  
3 vol. fig.
- par Jovet, 12. 4 vol. Paris.
- d'un honnête Homme, 12.
- des Anciens Chrétiens, par Mr. Cave,  
8. 2 vol.
- Relation d'un Voyage en Angleterre, par Sor-  
bière, 12.
- de la Ville & République de Venise,  
12.
- des Procédures des Seigneurs du Parle-  
ment d'Angleterre, 8.
- (Nouvelle) de l'intérieur du Serrail du  
Grand Seigneur, par J. B. Tavernier, 12.
- Remarques & décisions de l'Académie Françoisé,  
Paris 1698.
- sur la Langue Françoisé de Vaugelas,  
avec les Notes de Corneille, 12.
- Reflexions, sur l'utilité des Mathématiques, par  
Mr. de Croufaz, 8.
- sur la Rhetorique & la Poétique de  
Mr. l'Archevêque de Cambay, 12. 1717.
- sur les différens de la Religion, 12.
- sur les défauts d'autrui, par Mr.  
de Villiers. 8.
- Réponse au Livre de Mr. de Condom, par Mr.  
de Brueys, 12.
- au Traité de Mr. Bossuet, touchant la  
Communion sous les deux espèces.
- Recherche modeste des Causes de la présente  
Guerre. 12.

Récréa-

# CATALOGUE.

- Récréations de l'Esprit, 12.  
 Roman Bourgeois, par Furetière, 12. fig. 1714.  
 Rome convainçue d'Usurpation, 12.  
 Ramazzini (Bernardi) Opera omnia Medica Physi-  
 ca, 4.  
 Regna (il) di Luigi XIII. Re di Francia & di Na-  
 varria, 4. 1693.  
 Romul. (il) des Sig. Marchese Virgilio Malvezzi  
 12.

S.

- Saintes Prieres, par Mr. Du Moulin.  
 Satyre Menippée, 8. 3 vol. fig.  
 Sherlock, de l'Immortalité de l'Ame, 8. 1718.  
 ——— de la Mort & du Jugement dernier, 8.  
 Science des personnes de la Cour, de l'Épée,  
 & de la Robe, par le Sr. de Chevigni, 12.  
 4 vol. fig. 1717.  
 ——— des Médailles, 8. fig.  
 ——— des Emblèmes, par Ripa, 12. 2 vol. fig.  
 ——— du Monde, par Mr. de Callières, 12. 1717.  
 Sermons de Mr. de la Mothe, 8.  
 ——— de Mr. Tillotson, 8. 5 vol.  
 ——— de Mr. de Superville, 8. 3 vol.  
 ——— de Mr. Bafnage, 8. 2 vol.  
 ——— de Mr. Martin, 8. 2 vol.  
 ——— de Mr. Butini, 12. 2 vol.  
 ——— de Mr. Saurin, 8. 3 vol.  
 ——— de Mr. Piçtet, sur l'Examen des Reli-  
 gions, 8.  
 ——— de Mr. Fabri, 8. 2 vol.  
 ——— de Mr. du Bois, 8. 7 vol.  
 ——— Idem, sur les Larmes de Saint Pierre, 8.  
 ——— de Mr. Claude, sur divers Textes, 8.  
 ——— Idem, sur la Parabole des Noces, 8.  
 ——— de Mr. Daillé, sur le Catéchisme, 8.  
 3 vol.  
 ——— Idem, sur toutes les Fêtes de l'année, 8.  
 ——— de Mr. Mestrezat, sur divers Textes, 8.  
 2 vol. B Ser-

# CATALOGUE.

- Sermons de Mr. Mestrezat, sur l'Exposition de  
la I. Epitre de Saint Jean, 8. 2 vol.  
 ——— de Mr. Morus, 8.  
 ——— de Mr. Rocheblave, 8.  
 ——— de Mr. de Langle, sur divers Textes, 8.  
 ——— de Mr. Allix, sur divers Textes, 8.  
 ——— de Mr. Spnheim, 12.  
 ——— de Mr. Drelincourt, 8. 3 vol.  
 ——— de Mr. du Moulin, 8. 2 vol.  
 ——— de divers Auteurs détachez.  
*Sermons des Auteurs de la Religion Romaine.*  
 Sermons du P. Bourdalouë, 8. 8 vol.  
 ——— du P. Massilon, sur le Carême, 12. 5 vol.  
 ——— du P. Cheminai, 8. 3 vol.  
 ——— de l'Abbé Boileau, 8. 2 vol.  
 Semaine Sainte, par Mr. du Moulin, 12.  
 Secrets d'Albert le Grand, 12.  
 ——— le Petit, 12. fig.  
 Situation du Paradis Terrestre, par Mr. Huet, 12.  
 Paris.  
 Siècle d'Or de Cupidon, 12.  
 Soliloques de Gerlac, 12. Paris 1667.  
 Souveraine Perfection de Dieu dans ses divins  
 Attribus.  
 Strada, Histoire de la Guerre de Flandre, 12.  
 3 vol. fig.  
 Siri (*Victorio*) il Mercurio ovvero Historia de Lorrenti  
 Tempi, 4. Tom. 1. 2. 3. & 4.  
 T.  
**T**ableau des différens de la Religion, par  
 Mr. de Marnix, 8.  
 ——— de l'Amour conjugal, par Mr. Ve-  
 nete, 12. fig.  
 Tarif des droits d'entrée & de sortie, 4.  
 Testament Politique de Richelieu, 8. 2 vol.  
 ——— de Louvois, 12.  
 ——— de Colbert, 12.  
 Teinturier (le) parfait, 12.  
 Temple, Mémoires, 8.

Temple,

# CATALOGUE.

- Temple, (les Lettres de) 12.  
 Théâtre de Quinault, 12. 2 vol.  
 — de la Fosse, 12.  
 — de la Grange, 12.  
 — Italien, 12.  
 Théophraste Moderne, 12.  
 Théorie du Jardinage, 4. fig.  
 Théologie Naturelle, ou Recueil contenant plu-  
 sieurs Argumens contre les Epicuriens &  
 Athéistes de nôtre tems, 12.  
 Tillemont, Histoire des Empereurs, 12. 6 vol.  
 ————— Ecclesiastique, 12. 7 vol.  
 Tombeau des delices du Monde, avec le Bré-  
 viaire des Courtifans & le Réveille-matin des  
 Dames, 8. fig.  
 — de la Constitution de Clement XI. 12.  
 1718.  
 Traité de la Religion Naturelle, par Mr. Mar-  
 tin, 8.  
 — des Sources de la Corruption, 8. 2 vol.  
 — (Nouveau) de la Dévotion, 12.  
 — contre l'indifférence des Religions, par  
 Mr. Pictet, 12.  
 — de la Vérité & de l'Inspiration des Livres  
 Sacrez, par Mr. Jaquelot, 12. 1715.  
 — de la Conscience, par Mr. Bafnage, 12.  
 2 vol.  
 — d'Origene contre Celse, 4.  
 — du Café, du Thé, & du Chocolate, par  
 Mr. du Four, 12.  
 — Général du Commerce, par Mr. Ricard,  
 4. 1714.  
 — de la Gloire, par Mr. de Sacy, 12. 1715.  
 — de la Civilité Françoise, avec le Point  
 d'Honneur, 12.  
 — du Mérite, par l'Abbé de Vanetz, 12.  
 — de la Nature & de la Grace du P. Male-  
 branche, 12.  
 — des Jeux de Hazard, par Mr. la Placette, 12.  
 B 2 Traité

## CATALOGUE.

- Traité du Poëme Epique, par le P. le Bossu, 12.  
 — de l'Orthographe Françoisë, 12.  
 — de l'Origine des Cardinaux du Saint Siëge, 12.  
 — de Confiture, 12.  
 — des Maladies des Femmes grosses, par Mr. Moriceau, 4.  
 Tresor de Prières & Oraisons, par Mr. du Ferrier, in 16. Paris.  
 — (Nouveau) de Prières, par Mr. Murat, 12.  
*Teatro Britanico, da Gregorio Leti, 12. 5 vol.*  
*Tesori (li) della Corte Romana, 12. 1672.*

### V.

- V**Allemont, Curiositez de la Nature & de l'Art, 8. 2 vol. fig.  
 Variilas, Histoire de Charles IX. 12. 2 vol.  
 — de François Premier, 12. 3 vol.  
 — de Henry III. 12. 3 vol.  
 — de Louis XI. 12. 2 vol.  
 — des Révolutions arrivées dans l'Europe en matière de Religion, 12.  
 — Pratique de l'Education des Princes, 12.  
 Véritéz & petits Contes, 12.  
 Venus dans le Cloître, 12.  
 Vie de Michel de Ruitet, fol. fig.  
 — Heureuse, ou l'Homme content, 12.  
 — des Saints, fol. 2 vol. Paris 1667.  
 — de Mr. du Bois, 8.  
 — de Cromwel, par Leti, 12. 2 vol.  
 — du Pape Sixte V. par Leti, 12. 2 vol. fig.  
 — du Cardinal de Richelieu, 8. 2 vol.  
 — de l'Empereur Charles V. par Leti, 12. 4 vol.  
 — & Aventures de Rozelli, 12. 2 vol. fig.  
 — & Sentimens de Lucilio Vanini, 12. 1717.  
 Voix de Dieu, 12.  
 Voyage de Chardin, en Perse. 12. 10 vol. fig.  
 Voyage

# CATALOGUE.

- Voyage autour du Monde, par Dampier, 12.  
 5 vol. fig.  
 — d'Italie, par Misson, 12. 3 vol. fig.  
 — de Monconis, 12. 4 vol. fig.  
 — de Tavernier, 4. 3 vol. fig. Paris.  
 — de Dumont, 12. 4 vol.  
 — de P. Lucas, au Levant. 12. 2 vol. fig.  
 — Idem — dans la Grece, 12. 2 vol. fig.  
 — de la Mer de Sud, par Frezier, 12.  
 2 vol. fig.  
 — de Woodes Rogers, 12. 2 vol. fig.  
 — au Nord, 12. 4 vol.  
 — de l'Arabie heureuse, 12.  
 — dans la Palestine, par Mr. de la Roque,  
 12.  
 — de Burnet, 12.  
 — d'Espagne, par Mad. Daunoy.  
 — & Aventures de François le Guat, 12.  
 2 vol. fig.  
 — de Bethel, 12. Geneve, gros caractère.  
 Utilité des Voyages, 12. 2 vol. fig. Paris.  
 Wicquefort, l'Ambassadeur & les Fonctions, 4.  
*Virgilit Maronis Opera*, 12.  
*Vita del Vescovo di Munster*, 12. 1681.  
*Visioni Politiche*, 12.

## Z.

**Z** Ulima, ou l'Amour pur, nouvelle Histori-  
 que, par Mr. le Noble. 12. 1718.

## AVERTISSEMENT.

Oltre les Livres qui sont marquez dans ce Catalogue, il s'en trouve encore chez ledit ETIENNE LUCAS, quantité d'autres sur toutes sortes de matières, tant anciens que modernes, qu'on n'a pas inférez dans cedit Catalogue. Ledit Libraire promet aux personnes qui souhaiteront lui adresser leurs Commissions, de fournir tous les Livres qui sont imprimez & qui s'impriment journellement à Amsterdam & dans ces Provinces, de même que dans tous les autres Païs, à un prix des plus raisonnables.











S

S 2538 (1/2)

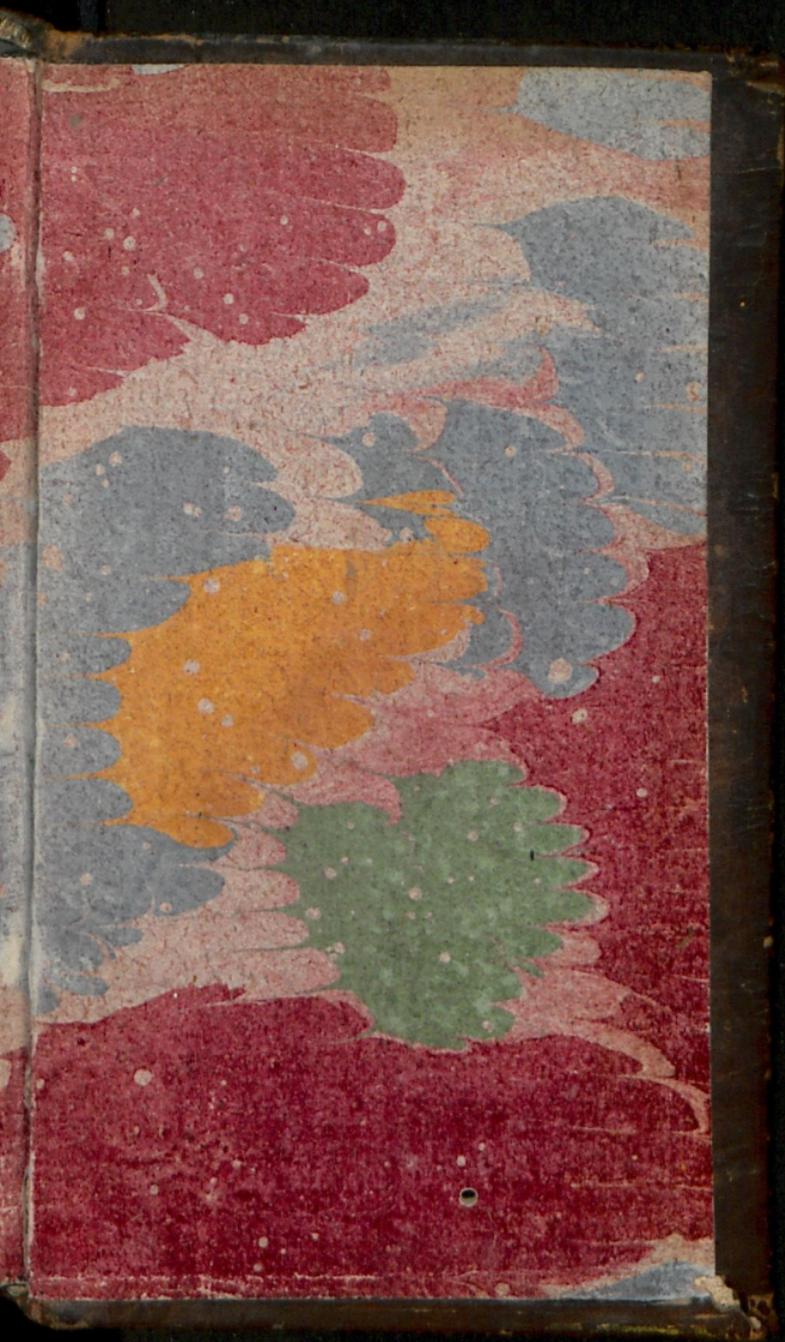
Ab. S 2538  
(1/2)

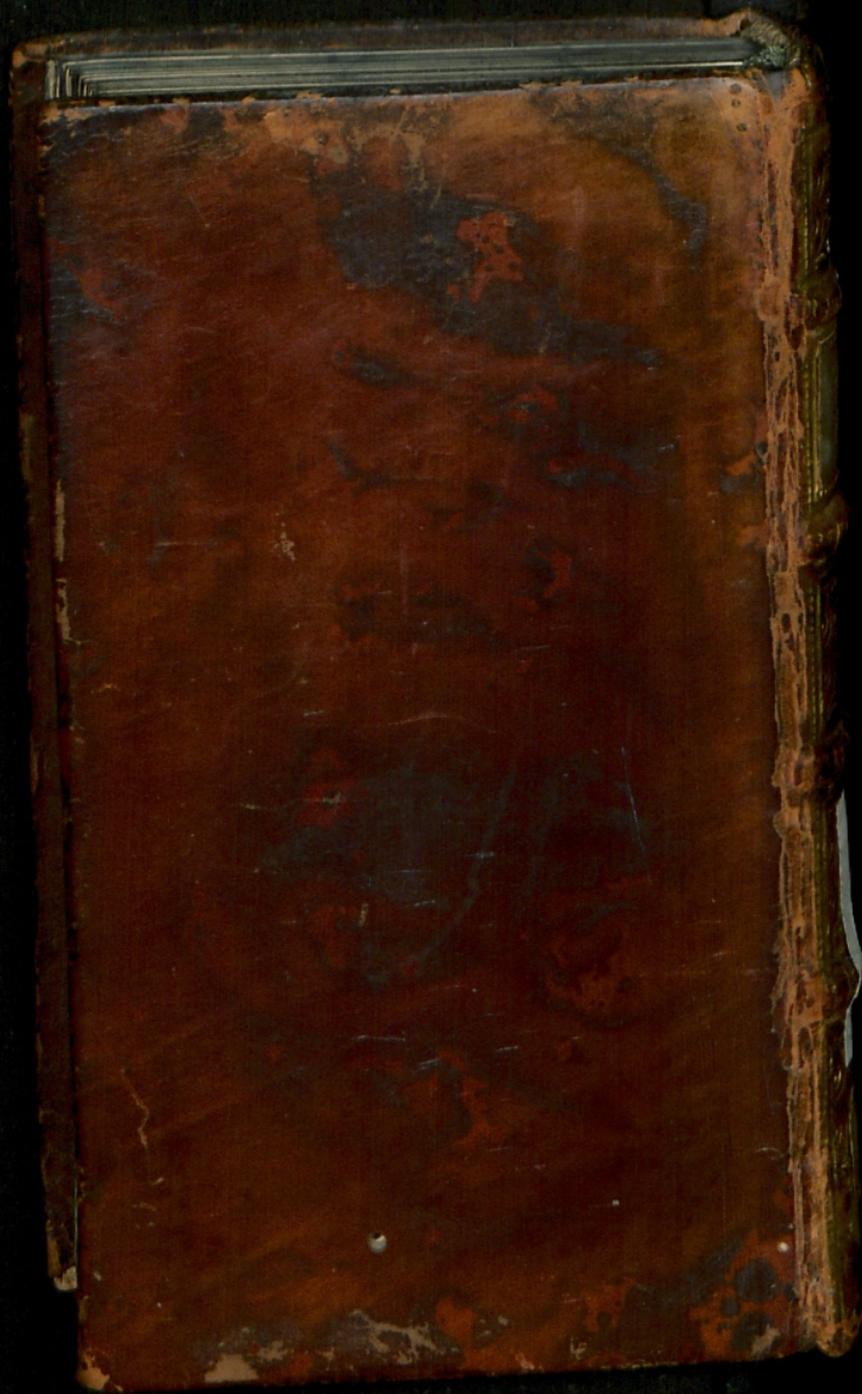
x27 192 88

DL 4043d









qu'il avoit fait de ses plaintes. Cela le chagrina extrêmement. Il fut le lendemain trouver un autre de ces Messieurs, qui le reçût à bras ouverts, & lui promit qu'en considération de la parenté qu'il y avoit entre eux du côté d'Adam, il feroit pendre pour la première fois le Gazetier de Hollande; mais s'étant adressé à un troisième

L'HEUREUX  
**NAUFRAGE,**  
 SUITE  
**DES AVANTURES,**

DES LETTRES



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

de nouvelles rameries.

FIN.

**A AMSTERDAM,**

Chez N. ETIENNE LUCAS,  
 Libraire, dans le Beurs-straat près le Dam,  
 à la Bible.

**M. DCC. XVIII.**